Chroniques de Bibliothèque
et Archives nationales du Québec

N° 81

Automne 2009

À rayons ouverts

Sommaire

3 Mot du président-directeur général

Dossier — L'édition au Québec : fragments d'histoire

5 Entretien avec Jacques Michon

9 Entre auteur et lecteur : l'éditeur, un maillon essentiel – Panorama de la fonction éditoriale au Québec

14 Les archives du livre à BAnQ : une ouverture sur l'imprévu

18 Tous ces livres sont à toi ! – Édition nationale et Bibliothèque nationale du Québec au XXe siècle

22 L'évolution de l'édition québécoise du livre de 1900 à 1999 : un aperçu statistique

23 Les livres québécois dans les bibliothèques publiques : présents !

26 Petite promenade catalographique parmi quelques classiques de la littérature québécoise

28 *Une encyclopédie familiale des connaissances pratiques* – Les almanachs canadiens-français du XVIIIe au XXe siècle

32 Au chant de l'alouette : l'édition des partitions musicales au Québec

34 Les défis de l'édition pour les aveugles au Québec – L'édition braille existe-t-elle ?

La vie de BAnQ

36 Concours 2009-2010 du Programme de soutien à la recherche – Dix nouveaux boursiers

38 Colloque *Le livre et l'imprimé religieux* : lire, faire lire, promouvoir et témoigner à travers le temps

39 Les Midis littéraires de la Grande Bibliothèque se transportent dans le monde télévisuel

40 BAnQ aux rencontres des archivistes du Canada et du Québec

41 De nouveaux locaux de conservation pour le Centre d'archives de Québec

42 La collection audionumérique du SQLA est désormais accessible à tous les usagers ayant une déficience perceptuelle

43 75e congrès de l'IFLA – Après Québec, Milan

Rubriques

17 Le livre sous toutes ses coutures

35 Comptes rendus de lectures

44 D'art et de culture

45 Dans l'atelier de restauration

46 Calendrier culturel (novembre et décembre 2009, janvier et février 2010)

48 Coup d'œil sur les acquisitions patrimoniales

Note sur les illustrations
À moins d'avis contraire, les illustrations figurant dans *À rayons ouverts* sont tirées de documents issus des collections de BAnQ. Les légendes des documents d'archives de l'institution comportent la mention du centre d'archives où ils sont conservés et du fonds dont ils font partie afin de permettre de les retracer à l'aide de l'outil Pistard. Tous les autres documents de BAnQ présentés dans la revue peuvent être trouvés en consultant le catalogue Iris. Ces deux outils de recherche sont disponibles au www.banq.qc.ca.

Rédactrice en chef
Sophie Montreuil
Adjointe à la rédaction
Michèle Lefebvre
Collaboratrice à l'iconographie
Carole Mclaughlin
Conception graphique
Marie-Violaine Lamarche
Révision linguistique
Nicole Raymond, Martin Duclos
Production
Martine Lavoie
Photographie
Sylvie Desrosiers, p. 40
Bernard Fougères, p. 42
Martin Lavoie, p. 41 (à gauche)
Louise Leblanc, p. 41 (à droite)
Stephane Lemire, p. 5
Pierre Perrault, p. 3, 7, 17, 26-27, 37, 38 (dans le bas), 39 (dans le haut)
Jean-Miguel Zurita, p. 45

Cette publication est réalisée par **Bibliothèque et Archives nationales du Québec.** Nous tenons à remercier les artistes ainsi que les entreprises qui ont bien voulu nous permettre de reproduire leurs œuvres et leurs documents. La reproduction des textes est autorisée avec mention de la source.

La revue *À rayons ouverts, chroniques de Bibliothèque et Archives nationales du Québec* est publiée trimestriellement et distribuée gratuitement à toute personne qui en fait la demande. On peut se la procurer ou s'y abonner en s'adressant par écrit à :

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Direction des communications et des relations publiques
475, boulevard De Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2L 5C4

ou par courriel à : aro@banq.qc.ca.

On peut consulter *À rayons ouverts* sur notre portail Internet au www.banq.qc.ca.

© Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Dépôt légal : 4e trimestre 2009
ISSN 0835-8672

Bibliothèque et Archives nationales Québec

Sommaire

3 Mot du président-directeur général

Dossier — L'édition au Québec : fragments d'histoire

5 Entretien avec Jacques Michon
9 Entre auteur et lecteur : l'éditeur, un maillon essentiel – Panorama de la fonction éditoriale au Québec
14 Les archives du livre à BAnQ : une ouverture sur l'imprévu
18 Tous ces livres sont à toi ! – Édition nationale et Bibliothèque nationale du Québec au XXe siècle
22 L'évolution de l'édition québécoise du livre de 1900 à 1999 : un aperçu statistique
23 Les livres québécois dans les bibliothèques publiques : présents !
26 Petite promenade catalographique parmi quelques classiques de la littérature québécoise
28 *Une encyclopédie familiale des connaissances pratiques* – Les almanachs canadiens-français du XVIIIe au XXe siècle
32 Au chant de l'alouette : l'édition des partitions musicales au Québec
34 Les défis de l'édition pour les aveugles au Québec – L'édition braille existe-t-elle ?

La vie de BAnQ

36 Concours 2009-2010 du Programme de soutien à la recherche – Dix nouveaux boursiers
38 Colloque *Le livre et l'imprimé religieux* : lire, faire lire, promouvoir et témoigner à travers le temps
39 Les Midis littéraires de la Grande Bibliothèque se transportent dans le monde télévisuel
40 BAnQ aux rencontres des archivistes du Canada et du Québec
41 De nouveaux locaux de conservation pour le Centre d'archives de Québec
42 La collection audionumérique du SQLA est désormais accessible à tous les usagers ayant une déficience perceptuelle
43 75e congrès de l'IFLA – Après Québec, Milan

Rubriques

17 Le livre sous toutes ses coutures
35 Comptes rendus de lectures
44 D'art et de culture
45 Dans l'atelier de restauration
46 Calendrier culturel (novembre et décembre 2009, janvier et février 2010)
48 Coup d'œil sur les acquisitions patrimoniales

Note sur les illustrations
À moins d'avis contraire, les illustrations figurant dans *À rayons ouverts* sont tirées de documents issus des collections de BAnQ. Les légendes des documents d'archives de l'institution comportent la mention du centre d'archives où ils sont conservés et du fonds dont ils font partie afin de permettre de les retracer à l'aide de l'outil Pistard. Tous les autres documents de BAnQ présentés dans la revue peuvent être trouvés en consultant le catalogue Iris. Ces deux outils de recherche sont disponibles au www.banq.qc.ca.

Rédactrice en chef
Sophie Montreuil
Adjointe à la rédaction
Michèle Lefebvre
Collaboratrice à l'iconographie
Carole Melançon
Conception graphique
Marie Violaine Lamarche
Révision linguistique
Nicole Raymond, Martin Duclos
Production
Martine Lavoie
Photographie
Sylvie Desroches, p. 40
Bernard Fougères, p. 42
Martin Lavoie, p. 41 (à gauche)
Louise Leblanc, p. 41 (à droite)
Stéphane Lemire, p. 5
Pierre Perrault, p. 3, 7, 17, 26-27, 37, 38 (dans le bas), 39 (dans le haut)
Jean-Miguel Zurita, p. 45

© Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Dépôt légal : 4e trimestre 2009
ISSN 0835-8672

Cette publication est réalisée par **Bibliothèque et Archives nationales du Québec.** Nous tenons à remercier les artistes ainsi que les entreprises qui ont bien voulu nous permettre de reproduire leurs œuvres et leurs documents. La reproduction des textes est autorisée avec mention de la source.

La revue *À rayons ouverts, chroniques de Bibliothèque et Archives nationales du Québec* est publiée trimestriellement et distribuée gratuitement à toute personne qui en fait la demande. On peut se la procurer ou s'y abonner en s'adressant par écrit à :

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Direction des communications et des relations publiques
475, boulevard De Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2L 5C4

ou par courriel à : aro@banq.qc.ca.

On peut consulter *À rayons ouverts* sur notre portail Internet au www.banq.qc.ca.

Bibliothèque et Archives nationales Québec

Mot du président-directeur général

par Guy Berthiaume

Ce 81e numéro d'*À rayons ouverts* fait la part belle au rôle des éditeurs dans la foulée de la remarquable exposition *Les éditeurs québécois et l'effort de guerre, 1940-1948* que l'on peut voir à la Grande Bibliothèque jusqu'au 28 mars 2010. L'hommage rendu aux pionniers de l'édition québécoise est à la fois opportun et bien mérité. Il était en effet grand temps qu'une institution comme Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) souligne la contribution de ces héros secrets de notre littérature que sont les éditeurs. Comme le note fort justement l'article de Marie-Pier Luneau, ceux-ci sont l'intermédiaire essentiel entre les auteurs et leurs lecteurs. On ne dira pas assez souvent qu'en plus de leur rôle économique en matière de production et de diffusion des livres, les éditeurs jouent un rôle social et culturel fondamental puisque, en dernière analyse, ce sont eux qui choisissent ce qui sera publié et ce qui ne le sera pas. C'est donc la somme de toutes leurs décisions individuelles, ponctuelles, qui donne leur forme à nos littératures.

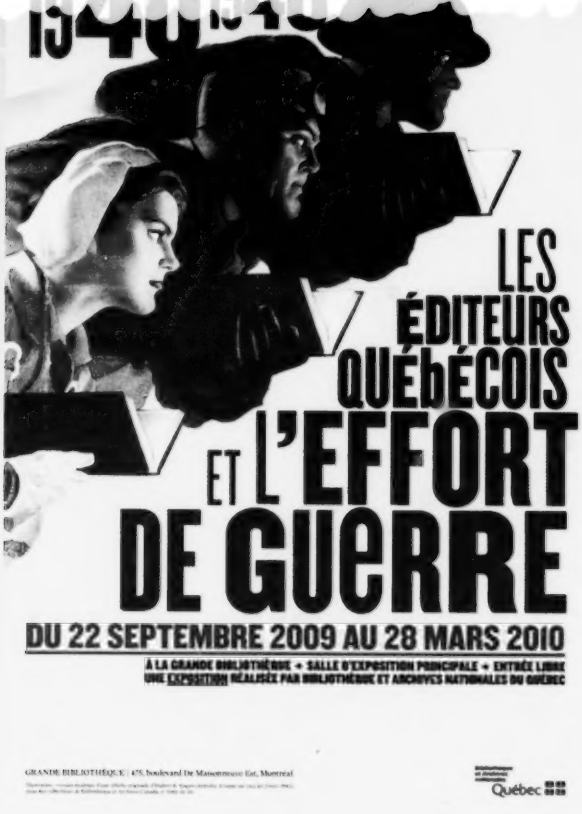
Les années 1940 ont été exemplaires à cet égard, ainsi que le rappelle Jacques Michon, commissaire de l'exposition *Les éditeurs québécois et l'effort de guerre, 1940-1948*. Comme le révèle l'entretien qu'il accorde à Sophie Montreuil dans ces pages, au cours de cette brève période – annonciatrice de la Révolution tranquille –, les éditeurs québécois se démarquent, profitant d'une conjoncture exceptionnelle résultant de l'occupation allemande de la France. Non seulement ils assurent la diffusion du livre français dans tous les pays non occupés, mais ils font aussi découvrir à leurs lecteurs les premières œuvres d'Anne Hébert, d'Alain Grandbois, de Roger Lemelin et de nombreux autres auteurs québécois.

Ce rôle de premier plan des éditeurs québécois, il convient d'en prendre acte au moment où il est soumis, ici comme ailleurs, à une remise en question fondamentale causée par les possibilités nouvelles créées par Internet, ce dont Marie-Pier Luneau fait état avec pertinence.

Avant que le rôle des éditeurs ne soit bien affirmé, les auteurs québécois voyaient leurs textes publiés dans les almanachs, ces ouvrages qu'a étudiés le professeur Hans-Jürgen Lüsebrink grâce à une bourse de BAnQ. Seuls livres non religieux longtemps présents dans la plupart des foyers québécois, les almanachs permirent à Louis Fréchette, à Marie-Claire Daveluy et à Honoré Beaugrand d'être très largement lus par leurs concitoyens. L'exposition dont M. Lüsebrink lui-même est commissaire (Grande Bibliothèque, Collection nationale, jusqu'au 28 mars 2010) permet de mesurer l'ampleur et la diversité du phénomène littéraire que représentent les almanachs.

Le tour d'horizon de l'édition québécoise que nous propose *À rayons ouverts* se poursuit avec une évocation des débuts de l'édition des partitions musicales, que nous devons à Patrick Desrosiers, et avec une contribution de Michelle Brulé sur les défis de l'édition en braille. Je les remercie tous deux, de même que tous les autres collègues de BAnQ qui ont participé à la réalisation de cette édition de notre revue. Je m'autorise de la qualité de leurs textes, puisque j'ai le plaisir de signer ce mot pour la première fois depuis mon entrée en fonction, pour exprimer à quel point je suis quotidiennement frappé par la grande compétence des équipes de BAnQ. Elle est à la hauteur de l'importance de notre mission. ▮

L'ÉDITION AU QUÉBEC :
FRAGMENTS D'HISTOIRE



Henri Heveleigh, *Allons-y... Canadiens !*, affiche, Ottawa, Service de l'information, ministère des Services nationaux de guerre, 1941 ou 1942. 93 x 62 cm.

Jacques Michon, professeur titulaire au Département des lettres et communications de l'Université de Sherbrooke, est un spécialiste reconnu de l'histoire du livre et de l'édition au Québec et a notamment contribué à la naissance de cette discipline. Il est le commissaire de l'exposition ***Les éditeurs québécois et l'effort de guerre, 1940-1948,*** présentée à la Grande Bibliothèque jusqu'au 28 mars 2010.

Entretien avec JACQUES MICHON

par SOPHIE MONTREUIL, rédactrice en chef

Jacques Michon, l'exposition Les éditeurs québécois et l'effort de guerre *met l'accent sur une période importante de l'histoire de l'édition au Québec, soit la décennie 1940. Au moment où la Deuxième Guerre mondiale éclate, comment fonctionne le milieu éditorial québécois et quelle est la production offerte aux lecteurs?*

Avant 1940, après la disparition des Éditions Albert Lévesque, le commerce du livre était dominé par les librairies de gros qui importaient des livres français et belges. Leur clientèle était essentiellement limitée aux institutions religieuses, aux commissions scolaires et aux collèges classiques. Les plus importantes, la Librairie Beauchemin et Granger Frères à Montréal et la Librairie Garneau à Québec, publiaient des livres également destinés au marché institutionnel. Très peu de librairies de détail étaient alors tournées vers le grand public. Les quelques ouvrages de littérature québécoise qui paraissaient à l'époque étaient édités à compte d'auteur. ▶

L'ÉDITION AU QUÉBEC :
FRAGMENTS D'HISTOIRE

Henri Heveleigh, *Allons-y… Canadiens !*, affiche, Ottawa, Service de l'information, ministère des Services nationaux de guerre, 1941 ou 1942. 93 x 62 cm.

Jacques Michon, professeur titulaire au Département des lettres et communications de l'Université de Sherbrooke, est un spécialiste reconnu de l'histoire du livre et de l'édition au Québec et a notamment contribué à la naissance de cette discipline. Il est le commissaire de l'exposition *Les éditeurs québécois et l'effort de guerre, 1940-1948*, présentée à la Grande Bibliothèque jusqu'au 28 mars 2010.

Entretien avec JACQUES MICHON

par Sophie Montreuil, rédactrice en chef

Jacques Michon, l'exposition Les éditeurs québécois et l'effort de guerre *met l'accent sur une période importante de l'histoire de l'édition au Québec, soit la décennie 1940. Au moment où la Deuxième Guerre mondiale éclate, comment fonctionne le milieu éditorial québécois et quelle est la production offerte aux lecteurs?*

Avant 1940, après la disparition des Éditions Albert Lévesque, le commerce du livre était dominé par les librairies de gros qui importaient des livres français et belges. Leur clientèle était essentiellement limitée aux institutions religieuses, aux commissions scolaires et aux collèges classiques. Les plus importantes, la Librairie Beauchemin et Granger Frères à Montréal et la Librairie Garneau à Québec, publiaient des livres également destinés au marché institutionnel. Très peu de librairies de détail étaient alors tournées vers le grand public. Les quelques ouvrages de littérature québécoise qui paraissaient à l'époque étaient édités à compte d'auteur. ▶

Au Québec, la période 1940-1948 permet à l'industrie du livre de connaître un essor remarquable. Quelles sont les causes de cet essor et comment le Québec devient-il un important centre de production et de diffusion du livre français?

Dès le début de l'occupation allemande en juin 1940, les relations commerciales avec la France sont interrompues. Les éditeurs d'ici, qui doivent répondre à la demande de livres, prennent la relève. Avec la rentrée scolaire qui s'annonce, les grossistes québécois ont un urgent besoin de manuels scolaires et d'ouvrages de littérature générale. Ils obtiennent alors du gouvernement canadien l'autorisation de réimprimer les ouvrages des éditeurs français moyennant le versement d'un pourcentage sur les ventes. Ces sommes seront remises aux éditeurs étrangers après la guerre.

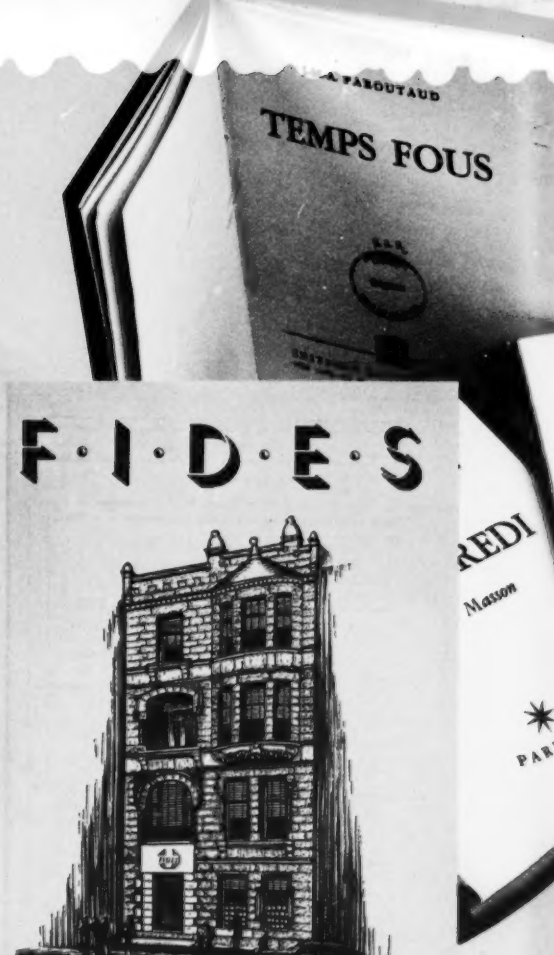
Cette nouvelle disposition va générer une activité sans précédent dans le monde du livre et entraîner le développement de tous les maillons de la chaîne de production et de distribution, de l'imprimerie à la librairie. Prenant le relais de l'édition française bâillonnée, plusieurs nouvelles maisons d'édition voient le jour à Montréal : les Éditions de l'Arbre, les Éditions Bernard Valiquette, les Éditions Fides et les Éditions Variétés, auxquelles viendront s'ajouter, deux ans plus tard, les Éditions Lucien Parizeau, Pascal, Serge, B. D. Simpson et Fernand Pilon. Ces nouvelles entreprises publient un nombre considérable de livres destinés au grand public.

C'est ainsi que va se développer un marché jusque-là négligé par les grandes maisons commerciales. Grâce au dynamisme et à l'initiative des jeunes éditeurs, des livres français se retrouveront dans des commerces où on ne les trouvait pas auparavant, comme les restaurants, les grands magasins, les débits de tabac, les pharmacies et les halls d'hôtel.

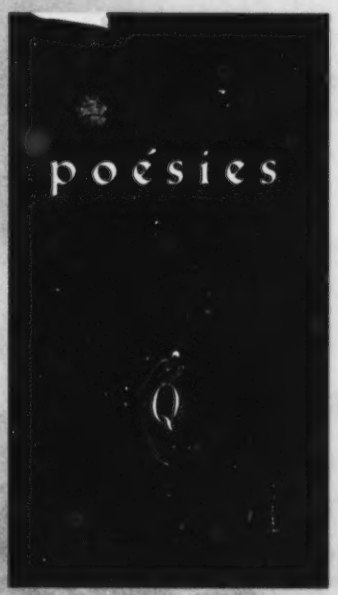
La demande proviendra aussi de l'étranger, notamment des États-Unis et des pays de l'Amérique latine ainsi que de tous les pays non occupés où se trouvent des lecteurs français. À l'apogée de cette activité d'exportation, les trois quarts des ouvrages produits par ces maisons d'édition seront écoulés à l'extérieur du Canada.

Est-ce que la littérature canadienne-française bénéficie elle aussi de cette situation?

Bien sûr! En plus de rééditer les classiques de la littérature québécoise – c'est en 1944 qu'est créée la célèbre collection du Nénuphar de Fides –, les éditeurs font découvrir les premières œuvres de Roger Lemelin, Anne Hébert, Alain Grandbois, Gabrielle Roy et Yves Thériault, qui bénéficieront de cet essor.



[Catalogue des Éditions Fides – automne 1944], Montréal, Fides, 1944. Collection Jacques Michon.



Stéphane Mallarmé, *Poésies*, Mexico, Ediciones Quetzal [jaquette de couverture : Montréal, Éditions Bernard Valiquette], 1944. Collection Jacques Michon.

En 1946, les éditions Lucien Parizeau & compagnie rééditent six titres parus à l'origine chez Pierre Seghers dans la collection « Poètes d'aujourd'hui » : *Combats avec tes défenseurs* et *Tombeau d'Orphée*, de Pierre Emmanuel, *La lumière naît le mercredi* et *Délivrez-nous du mal*, de Loys Masson, *Le domaine public*, de Pierre Seghers, et *Temps fous*, de J.-M.-A. Paroutaud. Collection Jacques Michon.

De nouveaux titres français sont accessibles à la lecture. Qu'est-ce qu'un lecteur peut lire qu'il n'aurait pu trouver auparavant? Pourquoi cette ouverture est-elle possible?

Pour répondre aux demandes qui proviennent de tous les milieux de la société et aussi de l'étranger, les éditeurs rééditent et réimpriment toute la littérature française, classique et contemporaine. Au catalogue des éditeurs, on trouve aussi bien les œuvres de Molière, Beaumarchais, Balzac, Hugo, Baudelaire, Verlaine et Rimbaud que les œuvres des auteurs les plus en vue de l'entre-deux-guerres. Ainsi, on réimprime toute *La recherche du temps perdu* de Marcel Proust, tous les volumes de la *Chronique des Pasquier* de Georges Duhamel, les huit volumes des *Thibault* de Roger Martin du Gard ainsi que de nombreux titres d'André Gide, Jean Giono, Jean Giraudoux, François Mauriac, Henri de Montherlant, Charles Péguy et Paul Valéry. Plusieurs de ces auteurs ou de leurs ouvrages étaient condamnés par l'Église catholique. Avant la guerre, ces livres ne pouvaient circuler au Québec que sous le manteau. Voilà qu'ils étaient en vente partout!

Si, de 1943 à 1945, l'Église catholique a été prise de court par ce phénomène et n'a pas manifesté tout de suite sa réprobation, elle n'a pas manqué de le faire après la guerre en menant une vigoureuse campagne contre ce genre de publications et leurs promoteurs. La trêve de censure cléricale pendant le conflit peut s'expliquer aussi par la priorité de l'heure : la nécessité de faire échec au fascisme. Il ne faut pas oublier que durant la guerre, les communistes étaient aussi du côté des Alliés contre l'Allemagne. Une fois le conflit terminé, ce sera une autre histoire. Au Québec, Duplessis revenu au pouvoir, dans le monde, la guerre froide étant amorcée et, aux États-Unis, la chasse aux sorcières du sénateur McCarthy étant ouverte, le communisme athée est redevenu le grand ennemi de l'Occident chrétien.

Plusieurs écrivains français sont reçus au Québec après la Libération. Qui sont-ils et pourquoi viennent-ils nous visiter?

Après la guerre, la plupart des écrivains qui s'étaient illustrés dans la Résistance, comme Jean-Paul Sartre, Albert Camus, Pierre Seghers et Vercors, étaient encore inconnus en Amérique du Nord. En 1946, plusieurs d'entre eux traversèrent l'Atlantique pour venir témoigner de la vitalité de la littérature clandestine sous l'Occupation. Leur visite à Montréal s'inscrivait dans le cadre d'une tournée nord-américaine. Ils venaient rencontrer notamment les éditeurs québécois susceptibles de diffuser leurs œuvres sur un continent que ceux-ci connaissaient bien. ▶

Au Québec, la période 1940-1948 permet à l'industrie du livre de connaître un essor remarquable. Quelles sont les causes de cet essor et comment le Québec devient-il un important centre de production et de diffusion du livre français?

Dès le début de l'occupation allemande en juin 1940, les relations commerciales avec la France sont interrompues. Les éditeurs d'ici, qui doivent répondre à la demande de livres, prennent la relève. Avec la rentrée scolaire qui s'annonce, les grossistes québécois ont un urgent besoin de manuels scolaires et d'ouvrages de littérature générale. Ils obtiennent alors du gouvernement canadien l'autorisation de réimprimer les ouvrages des éditeurs français moyennant le versement d'un pourcentage sur les ventes. Ces sommes seront remises aux éditeurs étrangers après la guerre.

Cette nouvelle disposition va générer une activité sans précédent dans le monde du livre et entraîner le développement de tous les maillons de la chaîne de production et de distribution, de l'imprimerie à la librairie. Prenant le relais de l'édition française bâillonnée, plusieurs nouvelles maisons d'édition voient le jour à Montréal : les Éditions de l'Arbre, les Éditions Bernard Valiquette, les Éditions Fides et les Éditions Variétés, auxquelles viendront s'ajouter, deux ans plus tard, les Éditions Lucien Parizeau, Pascal, Serge, B. D. Simpson et Fernand Pilon. Ces nouvelles entreprises publient un nombre considérable de livres destinés au grand public.

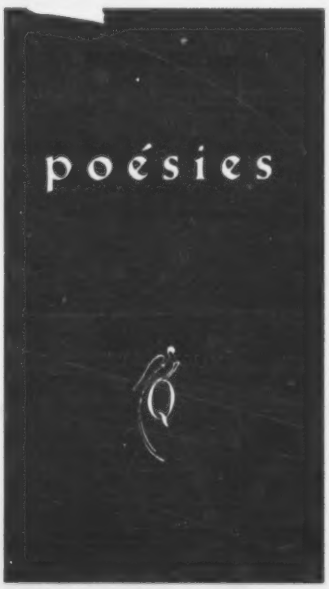
C'est ainsi que va se développer un marché jusque-là négligé par les grandes maisons commerciales. Grâce au dynamisme et à l'initiative des jeunes éditeurs, des livres français se retrouveront dans des commerces où on ne les trouvait pas auparavant, comme les restaurants, les grands magasins, les débits de tabac, les pharmacies et les halls d'hôtel.

La demande proviendra aussi de l'étranger, notamment des États-Unis et des pays de l'Amérique latine ainsi que de tous les pays non occupés où se trouvent des lecteurs français. À l'apogée de cette activité d'exportation, les trois quarts des ouvrages produits par ces maisons d'édition seront écoulés à l'extérieur du Canada.

Est-ce que la littérature canadienne-française bénéficie elle aussi de cette situation?

Bien sûr! En plus de rééditer les classiques de la littérature québécoise – c'est en 1944 qu'est créée la célèbre collection du Nénuphar de Fides –, les éditeurs font découvrir les premières œuvres de Roger Lemelin, Anne Hébert, Alain Grandbois, Gabrielle Roy et Yves Thériault, qui bénéficieront de cet essor.

[Catalogue des Éditions Fides – automne 1944], Montréal, Fides, 1944. Collection Jacques Michon.



Stéphane Mallarmé, *Poésies*, Mexico, Ediciones Quetzal [jaquette de couverture : Montréal, Éditions Bernard Valiquette], 1944. Collection Jacques Michon.

En 1946, les éditions Lucien Parizeau & compagnie rééditent six titres parus à l'origine chez Pierre Seghers dans la collection « Poètes d'aujourd'hui » : *Combats avec tes défenseurs* et *Tombeau d'Orphée*, de Pierre Emmanuel, *La lumière naît le mercredi* et *Délivrez-nous du mal*, de Loys Masson, *Le domaine public*, de Pierre Seghers, et *Temps fous*, de J.-M.-A. Paroutaud. Collection Jacques Michon.

De nouveaux titres français sont accessibles à la lecture. Qu'est-ce qu'un lecteur peut lire qu'il n'aurait pu trouver auparavant? Pourquoi cette ouverture est-elle possible?

Pour répondre aux demandes qui proviennent de tous les milieux de la société et aussi de l'étranger, les éditeurs rééditent et réimpriment toute la littérature française, classique et contemporaine. Au catalogue des éditeurs, on trouve aussi bien les œuvres de Molière, Beaumarchais, Balzac, Hugo, Baudelaire, Verlaine et Rimbaud que les œuvres des auteurs les plus en vue de l'entre-deux-guerres. Ainsi, on réimprime toute *La recherche du temps perdu* de Marcel Proust, tous les volumes de la *Chronique des Pasquier* de Georges Duhamel, les huit volumes des *Thibault* de Roger Martin du Gard ainsi que de nombreux titres d'André Gide, Jean Giono, Jean Giraudoux, François Mauriac, Henri de Montherlant, Charles Péguy et Paul Valéry. Plusieurs de ces auteurs ou de leurs ouvrages étaient condamnés par l'Église catholique. Avant la guerre, ces livres ne pouvaient circuler au Québec que sous le manteau. Voilà qu'ils étaient en vente partout!

Si, de 1943 à 1945, l'Église catholique a été prise de court par ce phénomène et n'a pas manifesté tout de suite sa réprobation, elle n'a pas manqué de le faire après la guerre en menant une vigoureuse campagne contre ce genre de publications et leurs promoteurs. La trêve de censure cléricale pendant le conflit peut s'expliquer aussi par la priorité de l'heure : la nécessité de faire échec au fascisme. Il ne faut pas oublier que durant la guerre, les communistes étaient aussi du côté des Alliés contre l'Allemagne. Une fois le conflit terminé, ce sera une autre histoire. Au Québec, Duplessis revenu au pouvoir, dans le monde, la guerre froide étant amorcée et, aux États-Unis, la chasse aux sorcières du sénateur McCarthy étant ouverte, le communisme athée est redevenu le grand ennemi de l'Occident chrétien.

Plusieurs écrivains français sont reçus au Québec après la Libération. Qui sont-ils et pourquoi viennent-ils nous visiter?

Après la guerre, la plupart des écrivains qui s'étaient illustrés dans la Résistance, comme Jean-Paul Sartre, Albert Camus, Pierre Seghers et Vercors, étaient encore inconnus en Amérique du Nord. En 1946, plusieurs d'entre eux traversèrent l'Atlantique pour venir témoigner de la vitalité de la littérature clandestine sous l'Occupation. Leur visite à Montréal s'inscrivait dans le cadre d'une tournée nord-américaine. Ils venaient rencontrer notamment les éditeurs québécois susceptibles de diffuser leurs œuvres sur un continent que ceux-ci connaissaient bien. ▶

Malgré ces visites, l'après-guerre marque une rupture, alors que certains éditeurs connaissent des difficultés financières. Pourquoi le vent tourne-t-il si rapidement ?

Le vent a tourné après l'adoption du plan Marshall. L'investissement de millions de dollars américains en Europe à partir de 1947 a permis aux économies des pays dévastés de se relever rapidement et aux entreprises de reprendre leurs activités commerciales. Dans une entrevue de 1974, Bernard Valiquette indiquait cinq grands facteurs qui ont provoqué la crise de l'édition québécoise après la guerre : 1) le retour rapide et inattendu des livres français sur les marchés internationaux (une des retombées du plan Marshall) ; 2) la dévaluation du franc, qui a rendu les ouvrages publiés en France plus compétitifs ; 3) l'augmentation des coûts d'impression, qui a fait augmenter le prix des livres canadiens ; 4) la difficulté pour les acheteurs étrangers de se procurer des biens en dollars américains, qui étaient alors la seule devise acceptée dans les transactions financières ; 5) et finalement une baisse des achats de livres au Canada. La crise engendrée par tous ces facteurs combinés était devenue tellement grave que les maisons d'édition étaient obligées de supporter des crédits très élevés. Ainsi, en quelques mois, plusieurs maisons furent balayées de la carte et certaines d'entre elles acculées à la faillite.

Comment la période 1940-1948 est-elle ou n'est-elle pas liée à la deuxième moitié du XXe siècle ? Laisse-t-elle un héritage au milieu du livre québécois ?

Les éditeurs de la guerre ont légué à leurs successeurs un bel héritage. D'abord, ils ont été les premiers à développer des réseaux de distribution et de diffusion du livre québécois partout en Amérique du Nord et à faire connaître la littérature québécoise dans le monde. Ensuite, plusieurs éditeurs qui ont appris leur métier sur le tas ont continué à être très actifs dans l'édition et la librairie au cours des décennies suivantes. Je pense notamment à André Dussault, à Claude Hurtubise et au père Paul-Aimé Martin. Cette nouvelle génération d'éditeurs a servi de modèle aux nouveaux venus des années 1950, comme Pierre Tisseyre (Cercle du livre de France) et Paul Michaud (Institut littéraire du Québec). Enfin, on peut dire qu'ils ont donné naissance à l'édition moderne québécoise en sortant le Québec du folklore littéraire où il était confiné depuis le milieu du XIXe siècle et en favorisant l'essor d'une littérature québécoise exportable et universellement reconnue dans sa spécificité. C'est le point de vue défendu avec force par Robert Charbonneau dans *La France et nous*, publié en 1947.

Sur une note plus personnelle, comment le littéraire que vous êtes s'est-il mesuré à un projet d'exposition et comment cette expérience diffère-t-elle de vos accomplissements antérieurs ?

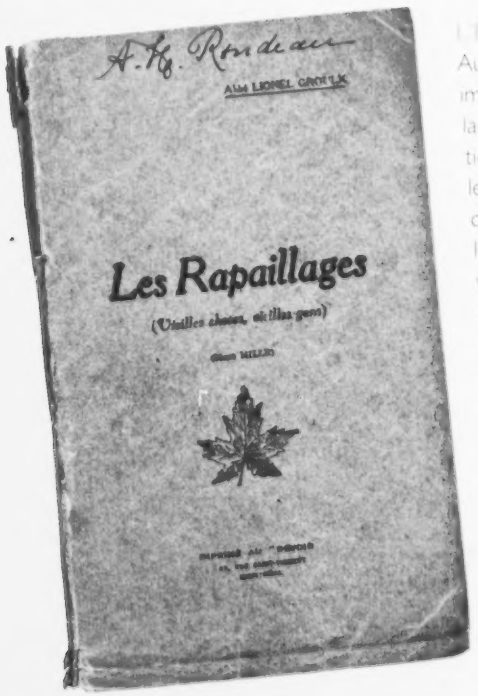
Concevoir, préparer et superviser une exposition de cette envergure, c'est tout un défi pour un chercheur d'abord habitué au circuit restreint des salles de cours, des colloques, des directions de thèses et de publications destinées à un public spécialisé. Il s'agissait donc de dépasser ce cercle étroit pour atteindre un plus grand public. Il fallait faire un effort de vulgarisation sans banaliser une matière riche et complexe, scénariser cette histoire de manière dynamique afin de restituer toute la complexité et la richesse de l'expérience éditoriale.

Heureusement, j'ai pu bénéficier de l'expertise et du savoir-faire des membres du personnel de Bibliothèque et Archives nationales du Québec, qui, sous la direction de Christine Bouchard et de Geneviève Murray, ont aplani bien des obstacles sur ma route. Nous avons dû faire des choix qui se sont avérés parfois difficiles et même retirer certaines pièces d'archives qui, pour des raisons techniques, ne pouvaient être exposées ou reproduites dans le catalogue. Toutefois, avec plus de 200 artéfacts, mis en scène par tranches chronologiques, le visiteur peut certainement se faire une bonne idée de cette aventure éditoriale qui a constitué un jalon important dans l'évolution des métiers du livre et dans l'histoire intellectuelle du Québec contemporain. ▮

ENTRE AUTEUR ET LECTEUR : L'ÉDITEUR, UN MAILLON ESSENTIEL

Panorama de la fonction éditoriale au Québec

Marie-Pier Luneau
est professeure agrégée au Département des lettres et communications de l'Université de Sherbrooke. Codirectrice du Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec, elle s'intéresse à l'histoire de l'édition de grande diffusion ainsi qu'à la figure de l'auteur dans le système-livre. Elle a publié en 2003, chez Leméac, l'essai *Lionel Groulx, le mythe du berger.*



L'ÉMERGENCE DE L'ÉDITEUR

Au début du XXe siècle, c'est encore principalement aux imprimeurs, aux journaux et aux libraires que revient la tâche de fabriquer les livres. Au-delà de la production, leur rôle dans le processus d'édition varie selon les entreprises, voire selon les publications. La plupart du temps, l'auteur reste le maître d'œuvre du livre. Il publie souvent à son propre compte et s'assure de vendre lui-même son livre, soit en procédant par souscriptions, soit en s'adressant à des organisations qui en achèteront plusieurs exemplaires. L'exemple du recueil de contes *Les rapaillages* de Lionel Groulx illustre bien les pratiques de l'époque. ▶

Lionel Groulx, *Les rapaillages (vieilles choses, vieilles gens)*, Montréal, Le Devoir, 1916.

Malgré ces visites, l'après-guerre marque une rupture, alors que certains éditeurs connaissent des difficultés financières. Pourquoi le vent tourne-t-il si rapidement?

Le vent a tourné après l'adoption du plan Marshall. L'investissement de millions de dollars américains en Europe à partir de 1947 a permis aux économies des pays dévastés de se relever rapidement et aux entreprises de reprendre leurs activités commerciales. Dans une entrevue de 1974, Bernard Valiquette indiquait cinq grands facteurs qui ont provoqué la crise de l'édition québécoise après la guerre : 1) le retour rapide et inattendu des livres français sur les marchés internationaux (une des retombées du plan Marshall) ; 2) la dévaluation du franc, qui a rendu les ouvrages publiés en France plus compétitifs ; 3) l'augmentation des coûts d'impression, qui a fait augmenter le prix des livres canadiens ; 4) la difficulté pour les acheteurs étrangers de se procurer des biens en dollars américains, qui étaient alors la seule devise acceptée dans les transactions financières ; 5) et finalement une baisse des achats de livres au Canada. La crise engendrée par tous ces facteurs combinés était devenue tellement grave que les maisons d'édition étaient obligées de supporter des crédits très élevés. Ainsi, en quelques mois, plusieurs maisons furent balayées de la carte et certaines d'entre elles acculées à la faillite.

Comment la période 1940-1948 est-elle ou n'est-elle pas liée à la deuxième moitié du XX^e siècle? Laisse-t-elle un héritage au milieu du livre québécois?

Les éditeurs de la guerre ont légué à leurs successeurs un bel héritage. D'abord, ils ont été les premiers à développer des réseaux de distribution et de diffusion du livre québécois partout en Amérique du Nord et à faire connaître la littérature québécoise dans le monde. Ensuite, plusieurs éditeurs qui ont appris leur métier sur le tas ont continué à être très actifs dans l'édition et la librairie au cours des décennies suivantes. Je pense notamment à André Dussault, à Claude Hurtubise et au père Paul-Aimé Martin. Cette nouvelle génération d'éditeurs a servi de modèle aux nouveaux venus des années 1950, comme Pierre Tisseyre (Cercle du livre de France) et Paul Michaud (Institut littéraire du Québec). Enfin, on peut dire qu'ils ont donné naissance à l'édition moderne québécoise en sortant le Québec du folklore littéraire où il était confiné depuis le milieu du XIX^e siècle et en favorisant l'essor d'une littérature québécoise exportable et universellement reconnue dans sa spécificité. C'est le point de vue défendu avec force par Robert Charbonneau dans *La France et nous*, publié en 1947.

Sur une note plus personnelle, comment le littéraire que vous êtes s'est-il mesuré à un projet d'exposition et comment cette expérience diffère-t-elle de vos accomplissements antérieurs?

Concevoir, préparer et superviser une exposition de cette envergure, c'est tout un défi pour un chercheur d'abord habitué au circuit restreint des salles de cours, des colloques, des directions de thèses et de publications destinées à un public spécialisé. Il s'agissait donc de dépasser ce cercle étroit pour atteindre un plus grand public. Il fallait faire un effort de vulgarisation sans banaliser une matière riche et complexe, scénariser cette histoire de manière dynamique afin de restituer toute la complexité et la richesse de l'expérience éditoriale.

Heureusement, j'ai pu bénéficier de l'expertise et du savoir-faire des membres du personnel de Bibliothèque et Archives nationales du Québec, qui, sous la direction de Christine Bouchard et de Geneviève Murray, ont aplani bien des obstacles sur ma route. Nous avons dû faire des choix qui se sont avérés parfois difficiles et même retirer certaines pièces d'archives qui, pour des raisons techniques, ne pouvaient être exposées ou reproduites dans le catalogue. Toutefois, avec plus de 200 artéfacts, mis en scène par tranches chronologiques, le visiteur peut certainement se faire une bonne idée de cette aventure éditoriale qui a constitué un jalon important dans l'évolution des métiers du livre et dans l'histoire intellectuelle du Québec contemporain. ▮

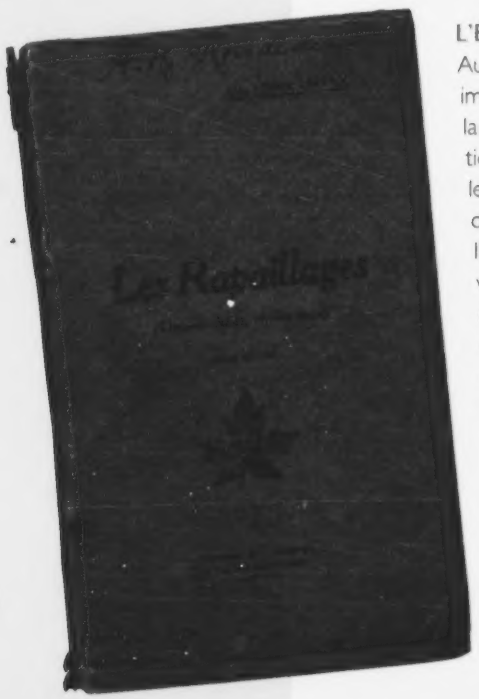
ENTRE AUTEUR ET LECTEUR : L'ÉDITEUR, UN MAILLON ESSENTIEL

Panorama de la fonction éditoriale au Québec

par MARIE-PIER LUNEAU, Université de Sherbrooke

Marie-Pier Luneau
est professeure agrégée au Département des lettres et communications de l'Université de Sherbrooke. Codirectrice du Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec, elle s'intéresse à l'histoire de l'édition de grande diffusion ainsi qu'à la figure de l'auteur dans le système-livre. Elle a publié en 2003, chez Leméac, l'essai *Lionel Groulx, le mythe du berger.*

En 1886, Benjamin Sulte écrivit : « Entre ces deux extrémités qui se cherchent, l'auteur et le lecteur, il n'y a pas l'intermédiaire voulu, l'éditeur[1]. » On concevrait difficilement aujourd'hui le monde du livre sans l'éditeur. Or, cette fonction a été créée puis s'est spécialisée graduellement, tributaire d'une multitude de facteurs économiques, culturels et juridiques. Comme une chaîne a toujours la force de son maillon le plus faible, il faut, pour retracer l'évolution de la fonction éditoriale au Québec, prendre historiquement en compte la naissance successive de toutes les instances nécessaires à la production, à la diffusion et à la consécration du livre.



Lionel Groulx, *Les rapaillages (vieilles choses, vieilles gens)*, Montréal, Le Devoir, 1916?

L'ÉMERGENCE DE L'ÉDITEUR

Au début du XX^e siècle, c'est encore principalement aux imprimeurs, aux journaux et aux libraires que revient la tâche de fabriquer les livres. Au-delà de la production, leur rôle dans le processus d'édition varie selon les entreprises, voire selon les publications. La plupart du temps, l'auteur reste le maître d'œuvre du livre. Il publie souvent à son propre compte et s'assure de vendre lui-même son livre, soit en procédant par souscriptions, soit en s'adressant à des organisations qui en achèteront plusieurs exemplaires. L'exemple du recueil de contes *Les rapaillages* de Lionel Groulx illustre bien les pratiques de l'époque. ▶

Publié sous les auspices du *Devoir* en 1916, ce recueil atteint un tirage total de 8000 exemplaires et, par conséquent, constitue un succès de librairie à l'époque. L'intervention de l'auteur dans la promotion du livre est déterminante : il se charge dans un premier temps d'envoyer une lettre circulaire aux préfets des études de différents collèges pour les informer de cette parution. Groulx qui souhaite diffuser son œuvre sur tout le territoire québécois, fait en sorte que des critiques positives, signées par des amis, paraissent dans les principaux journaux de la province. Il se procure aussi des listes d'adresses de curés de campagne, à qui il écrit patiemment. Utiliser la filière des curés pour joindre les lecteurs en région s'avère efficace : Groulx affirme avoir reçu des commandes par centaines de la part de ces émissaires. Ainsi, en l'absence d'éditeur, l'auteur qui souhaite atteindre son public doit y travailler avec insistance.

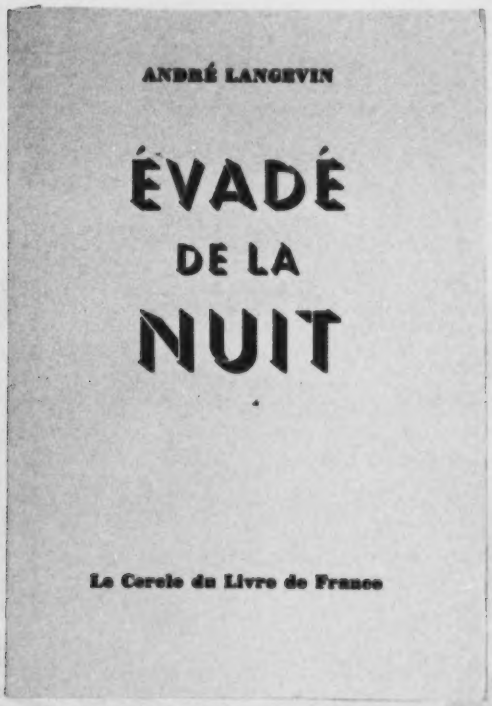
Il en va autrement dans d'autres secteurs du monde du livre, en l'occurrence dans le domaine des manuels scolaires. Au début du XX^e siècle, il y a là un véritable marché dont les communautés religieuses se taillent la part du lion (en premier lieu les Frères des écoles chrétiennes) malgré la concurrence de libraires-éditeurs comme la librairie Beauchemin. Ces entreprises parviennent à écouler d'importants stocks de livres, notamment des collections distribuées sous forme de prix dans les écoles. Des instances comme le Département de l'instruction publique et le Secrétariat de la province jouent un rôle fondamental et suppléent à l'absence de mécénat par l'achat massif de livres. Il s'agit là de la première forme d'aide de l'État destinée au domaine de l'édition. Dans la foulée, les prix littéraires font leur apparition, notamment le prix David, décerné pour la première fois en 1923.

Ce n'est donc pas un hasard si les premiers éditeurs indépendants se manifestent dans les années 1920. Outre ces formes d'encouragement de la part de l'État, plusieurs facteurs convergent alors pour favoriser leur naissance. C'est à ce moment que les écrivains canadiens s'organisent et fondent une association qui leur servira principalement à défendre le respect de la propriété intellectuelle. En 1921, une section francophone de la Canadian Authors Association est créée à Montréal. Elle milite en faveur d'une nouvelle législation qui entrera en vigueur en 1924 et permettra de mieux combattre le piratage. Depuis l'essor de la presse à grand tirage, au début du siècle, est apparu au Québec un lectorat de masse friand de livres populaires, mais la législation jusqu'alors très laxiste laissait le champ libre aux contrefacteurs, qui reproduisaient allègrement les ouvrages d'écrivains français en conservant la totalité des recettes. Une fois la contrefaçon enrayée, les auteurs peuvent atteindre le lectorat qui leur échappait auparavant.

Marie-Alain Couturier et autres, *Fernand Léger, la forme humaine dans l'espace*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1945.

Cette situation se reflète dans le parcours des nouveaux éditeurs des années 1920. On connaît bien par exemple celui d'Albert Lévesque, qui achète en 1926 la bibliothèque de l'Action française (bientôt les Éditions Albert Lévesque). Le plus intéressant est sans doute d'observer la division qui s'opère alors dans la production du livre. En effet, ce pionnier représente bien la nouvelle génération d'éditeurs indépendants, assumant les trois éléments de la fonction éditoriale (sélection, fabrication, diffusion) tout en supportant généralement les risques financiers inhérents à l'édition. À côté de ce « découvreur » de talents qui fait connaître au public lettré des textes audacieux comme *La chair décevante* de Jovette Bernier émergent des entrepreneurs misant sur le développement d'une littérature populaire, tel Édouard Garand. La collection « Le roman canadien », qui compte à elle seule 78 titres, jette les bases d'une littérature industrielle locale : on estime que les tirages de ces romans ont atteint les 10000 exemplaires dans les années 1920.

Claire Martin, *Avec ou sans amour*, Montréal, Cercle du livre de France, 1958.



André Langevin, *Évadé de la nuit*, Montréal, Cercle du livre de France, 1951.

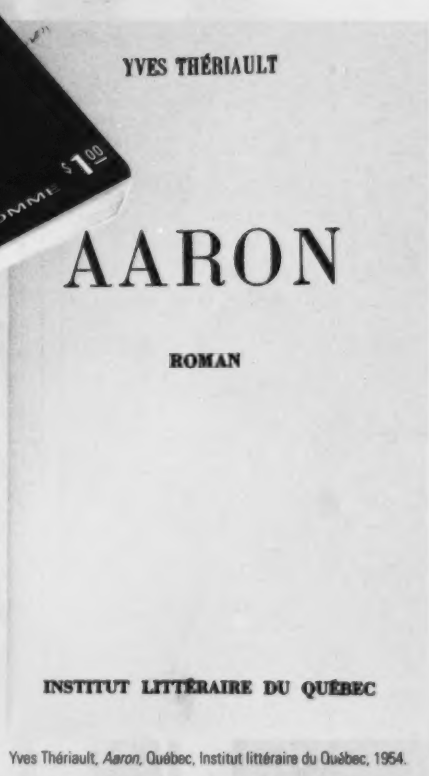
DE L'ESSOR AU MARASME

Si la crise économique des années 1930 commande une prudence qui amène certains éditeurs à fermer leurs portes et d'autres à ralentir leur production, la Deuxième Guerre mondiale entraîne un essor sans précédent dans le monde du livre au Québec. À compter de juin 1940, l'éditeur québécois est littéralement propulsé sur la scène francophone internationale : une loi spéciale lui permet de réimprimer les livres français contre une redevance de 10 % versée au Bureau du séquestre des biens ennemis. Non seulement l'éditeur parvient enfin à promouvoir la production locale auprès du public québécois, mais il récupère aussi à son compte le lucratif marché du livre importé. Qui plus est, c'est désormais à lui d'alimenter le marché francophone international. Les nouveaux éditeurs comme Bernard Valiquette, Fides, les Éditions de l'Arbre et les Éditions Variétés diffusent ainsi les œuvres d'auteurs français et québécois au-delà des frontières, de l'Afrique du Nord à l'Amérique latine en passant par les États-Unis.

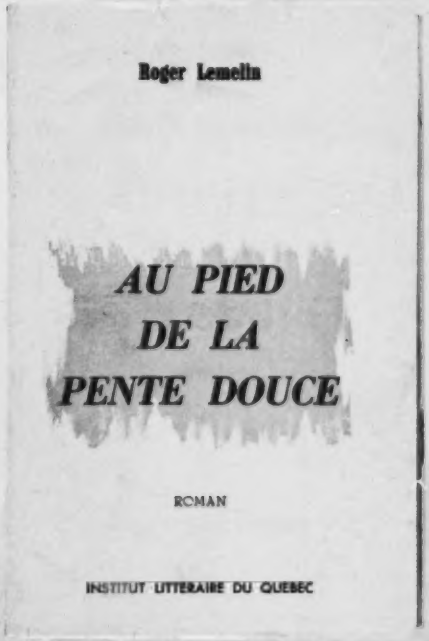
Hormis Fides, ces maisons ne survivent pourtant pas à la reprise de l'édition française après la guerre. La fin des années 1940 plonge l'édition québécoise dans un marasme aussi subit que son essor avait été spectaculaire. Un secteur se tire pourtant d'affaire : la production de fascicules populaires mettant en vedette des héros canadiens comme l'agent IXE-13, l'as des espions canadiens, la journaliste Diane, la belle aventurière, et le cow-boy Pit Verchères, le roi de l'Ouest canadien. Le succès de ces fascicules, publiés aux Éditions Police-Journal et dont les tirages atteignent de 20 000 à 30 000 exemplaires par livraison dans les meilleures années, prouve l'existence d'un marché local. À l'extrême opposé du spectre se développe en parallèle l'édition de poésie visant un circuit restreint, réalisée de façon artisanale. Les Éditions Erta, fondées en 1949 par Roland Giguère, et les Éditions de l'Hexagone, créées en 1953, représentent bien cette époque.

Les nouveaux éditeurs des années 1950 doivent faire preuve d'inventivité en cette période d'accalmie, mais ils ont appris de l'essor éditorial des années 1940. En créant le Cercle du livre de France, Pierre Tisseyre montre qu'il a compris la nécessité de conjuguer, à l'intérieur de son catalogue, tant la production locale et la production importée que la production populaire et la production restreinte. Ainsi s'entend-il avec des éditeurs français pour publier les Magali et Claude Jaunière, auteures de romans d'amour qui ont la cote, à côté desquelles il fait place aux nouveaux venus comme André Langevin et Claire Martin. Paul Michaud utilisera la même formule en créant l'Institut littéraire de Québec, qui édite Roger Lemelin et Yves Thériault. Néanmoins, le marasme de l'édition dans les années 1950 fait surgir un constat : un soutien structuré et régulier de la part de l'État s'avère indispensable à la diffusion de la culture écrite au Québec. Les diverses initiatives de la Société des éditeurs canadiens du livre français (créée en 1943) pour susciter l'engouement du public, notamment l'organisation de la Semaine du livre canadien, ne suffisent pas. ▶

Jean-Paul Desbiens, *Les insolences du frère Untel*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1960.



Yves Thériault, *Aaron*, Québec, Institut littéraire du Québec, 1954.

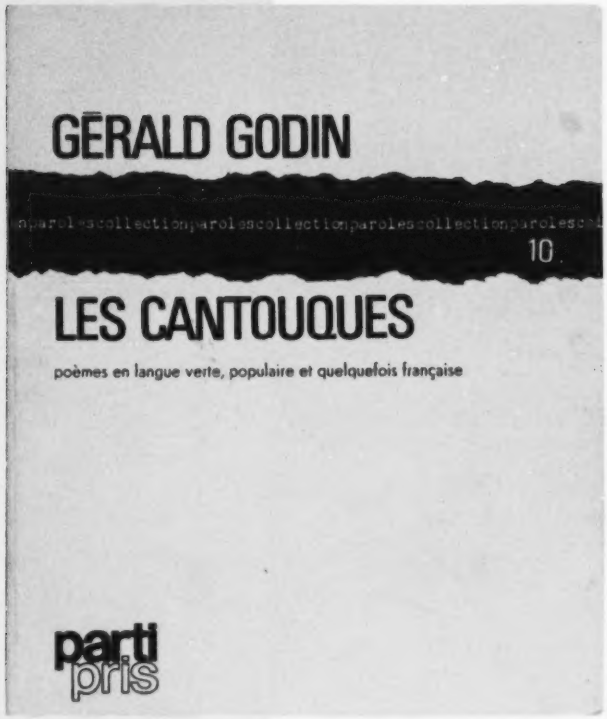


Roger Lemelin, *Au pied de la pente douce*, Québec, Institut littéraire du Québec, 1954.

LE SOUTIEN DE L'ÉTAT

Le vent de la Révolution tranquille favorise le changement des mentalités et amène les pouvoirs publics à jouer un rôle accru dans le domaine du livre à partir des années 1960. Des mesures d'aide à l'édition sont instaurées par le gouvernement fédéral, au moyen des programmes du Conseil des arts (1957), et par le gouvernement provincial, par l'entremise du ministère des Affaires culturelles du Québec (1961). D'abord modestes, ces programmes se développent à partir des années 1970 et surtout des années 1980, passant d'une forme de mécénat traditionnel, qui repose sur des critères qualitatifs, à une aide aux entreprises versée sous forme de subventions globales, d'aide à la diffusion et de financement d'entreprises, prenant appui sur des critères de rentabilité. La création du Programme d'aide au développement de l'édition canadienne (PADEC) en 1979[2] et des différents programmes gérés par la Société de développement des industries culturelles (SODIC) à partir de 1978 illustre ces changements.

La Révolution tranquille entraîne également une reconfiguration du système éditorial. À côté de maisons déjà bien établies comme l'Hexagone, Fides et le Cercle du livre de France, qui participent à la redéfinition de l'identité québécoise (notamment par le développement de collections destinées à l'enseignement de la littérature québécoise), apparaissent de nouveaux joueurs. Avec la formule du livre à un dollar, les Éditions de l'Homme démocratisent le livre; *Les insolences du frère Untel*, vendues à 100 000 exemplaires en quatre mois en 1960, en sont le symbole. En créant en 1961 les Éditions du Jour, Jacques Hébert transpose la formule du livre à un dollar à la fiction et fait connaître au public des auteurs comme Marie-Claire Blais, Roch Carrier et Jacques Poulin. Au même moment, les Éditions Parti pris (créées en 1964) participent au débat d'idées par le truchement de



Gérald Godin, *Les cantouques : poèmes en langue verte, populaire et quelquefois française*, Montréal, Éditions Parti pris, 1967.

leur revue et de leur programme éditorial. La publication en 1967 des *Cantouques : poèmes en langue verte, populaire et quelquefois française* de Gérald Godin est caractéristique de cette époque où le joual a constitué une arme de combat dans l'affirmation d'une identité québécoise distincte. La période allant de la fin des années 1950 au début des années 1980 voit par ailleurs naître plusieurs maisons devenues incontournables : qu'on pense par exemple à Leméac, à Hurtubise/HMH, aux Éditions du Boréal ou à Stanké.

Néanmoins, l'éditeur québécois doit toujours faire face à un problème récurrent : la question de la vente du livre québécois. Au début des années 1960, le réseau de librairies est particulièrement vulnérable, une situation dénoncée par l'ensemble du milieu au moment de la tenue de la Commission d'enquête sur le commerce du livre dans la province de Québec, présidée par Maurice Bouchard, en 1963. En outre, des entreprises étrangères comme Hachette, implantées au Québec dans les années 1950, étendent leurs activités à plusieurs secteurs de la chaîne du livre (édition scolaire, librairie et distribution). Ces entreprises cherchent entre autres à contrôler la distribution du livre importé, jusqu'alors chasse gardée des libraires-grossistes. Les tensions atteignent un point culminant au moment de l'affaire Hachette, de 1968 à 1972[3]. Il faut attendre l'adoption de la *Loi sur le développement des entreprises québécoises dans le domaine du livre*, en 1979, pour qu'un nouveau système apte à protéger la librairie de détail soit instauré. En exigeant que les achats des bibliothèques soient réservés aux librairies agréées et que les entreprises désireuses de bénéficier de l'aide gouvernementale appartiennent à des intérêts québécois, cette loi établit un meilleur équilibre entre les forces en présence. Combinée aux programmes d'aide à l'édition créés à la fin de la décennie 1970, cette mesure fait entrer l'industrie de l'édition québécoise dans une période de maturité. Tant le nombre de librairies que le nombre d'éditeurs ont grimpé de façon exponentielle depuis les années 1980[4]. Les éditeurs pour la jeunesse comptent parmi ceux qui ont le plus bénéficié de ces nouvelles structures : le démontrent les succès de La courte échelle et des Éditions Héritage.

L'histoire de l'édition au Québec doit donc être non seulement comprise dans une continuité historique mais aussi mise en relation avec l'évolution des diverses fonctions qu'ont occupées, au fil du temps, les autres agents de la chaîne du livre. En reliant ces maillons, on perçoit de quelle façon ces deux « extrémités qui se cherchent » se sont trouvées. Mais à l'heure où les communications évoluent à une vitesse effrénée et où, par exemple, Internet facilite les rapports directs entre l'auteur et son lecteur via les blogues, les pages personnelles et les courriels, l'éditeur se voit de nouveau contraint de renégocier son rôle d'intermédiaire. ▮

1. Benjamin Sulte, « Nos éditeurs », *Revue canadienne*, vol. 22, 1886, p. 710.
2. Le PADEC, créé en 1979, est placé sous la gouverne du ministère des Communications du Canada. Il prendra le nom de Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) en 1986; la SODIC sera remplacée par la SOGIC en 1988, puis par la SODEC en 1995.
3. En 1968, à la suite d'un renforcement de la politique d'implantation au Québec du groupe Hachette, les professionnels québécois du livre dénoncent les ambitions expansionnistes de la maison française, qui menacent une industrie québécoise du livre encore fragile. La querelle culmine en 1971-1972 avec l'achat par Hachette du Centre éducatif et culturel, le plus important éditeur de manuels scolaires au Québec, et du réseau de librairies Garneau. Les professionnels québécois du livre pressent le gouvernement, mais avec un succès mitigé, de légiférer afin que les principales entreprises du monde du livre demeurent la propriété d'intérêts québécois. Pour plus de détails, voir Pierre de Bellefeuille, *La bataille du livre au Québec : oui à la culture française, non au colonialisme culturel*, Montréal, Leméac, 1972.
4. Pour en connaître davantage sur l'histoire de l'édition au Québec, voir Jacques Michon (dir.), *Histoire de l'édition littéraire au Québec*, Montréal, Fides, 1999-2004, 2 vol.

LES ARCHIVES DU LIVRE À BAnQ : UNE OUVERTURE SUR L'IMPRÉVU

par Pierre Louis Lapointe, archiviste, Centre d'archives de Québec

Les fonds d'archives privées liés au livre, à la librairie et à l'édition que l'on trouve dans les centres d'archives de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) témoignent de nombreux épisodes de l'histoire de l'imprimé au Québec[1]. L'ensemble de ces fonds ne constitue qu'un mince échantillon, il va sans dire, des archives du livre : même si l'on y ajoutait la totalité des fonds de même nature conservés ailleurs, il y a fort à parier que l'image qui s'en dégagerait ne serait que parcellaire, l'historien du livre se devant de faire appel non seulement aux sources imprimées mais également aux archives gouvernementales, trop souvent oubliées des chercheurs.

LES ARCHIVES GOUVERNEMENTALES

Les archives des ministères et organismes du gouvernement ont l'avantage de refléter le domaine privé tout en faisant écho aux préoccupations politiques et administratives de l'appareil gouvernemental. Elles sont constituées de demandes de renseignements, de mémoires et de plaintes en provenance de l'extérieur ainsi que de données, d'analyses et de réponses émanant des autorités politiques. Ce va-et-vient continu permet une reconstitution du passé qui vient nuancer le discours traditionnel fort répandu opposant « Grande Noirceur » et « Révolution tranquille ».

Les archives gouvernementales permettent de rétablir un certain équilibre dans les jugements portés à l'endroit d'événements et de personnages marquants de l'histoire du livre. Les propos de Clément St-Germain, directeur du Services des lettres et du livre du ministère des Affaires culturelles, sont essentiels à la compréhension des jeux de coulisses qui opposent la recherche de profit aux intérêts de la collectivité[2]. Son analyse du contenu d'une lettre de Jacques Hébert à Guy Frégault, entre autres, met à mal l'argumentaire de l'Association des éditeurs canadiens, dont Hébert assume la présidence[3]. Trois lettres de 1941, trouvées dans le fonds Ministère de l'Industrie et du Commerce (E16), éclairent le rôle joué par Bernard Valiquette, Pierre Lazareff et l'Agence générale du Québec à New York dans la négociation de l'entente qui permet l'extraordinaire lancée de l'édition du livre français au Québec pendant la Deuxième Guerre

L'IMPRIMEUR DE LA REINE

Le profane qui lirait la liste des services gouvernementaux institués pour veiller aux impressions des ministères serait sans doute très impressionné:

Imprimeur de la Reine
Service des impressions
Office de l'Information
Service des achats

Puisqu'il faut crever un ballon, allons-y tout de suite. L'Imprimeur de la Reine n'imprime rien. Il n'est même pas responsable du Service des Impressions du Gouvernement. En fait, il est l'éditeur du Journal des Débats de l'Assemblée Législative. Il fut question de lui confier la diffusion des publications gouvernementales. On n'a pas réussi à mettre le projet bien en route. Il faut dire que l'Office de l'Information, créé au même moment, a voulu placer l'Imprimeur de la Reine sous sa juridiction. Les responsabilités semblent mal définies. Le Service des Impressions n'est qu'une imprimerie, mais une imprimerie d'un genre spécial. On a réuni dans un local toute une batterie de presses rudimentaires, genre Gestetner et Autoprint, et l'on fait de la polycopie. C'est ça l'imprimerie de l'État du Québec! Pas même une linotype! Encore moins une presse convenable. Et le Service des Achats, que vient-il faire dans la chaîne? Là encore, on y trouve un "spécialiste": il étudie les requisitions des travaux d'impression soumis par les ministères et demande des soumissions à différents imprimeurs. Il doit accorder le contrat au plus bas soumissionnaire.

Résumons: Pas d'imprimerie (nous refusons de désigner de ce nom l'atelier rudimentaire qui en encourue le vocable). Un imprimeur dont la fonction se limite à l'édition du Journal des Débats, un Office de l'Information qui a tenté de se greffer un département d'édition, et enfin un fonctionnaire du Service des Achats pour présider au choix des imprimeurs à qui confier les travaux du gouvernement. Une machine plutôt lourde, très lente à démarrer, aux engrenages

Extrait d'une note administrative de Clément St-Germain concernant un projet de réorganisation administrative centrée sur l'« Imprimeur de la reine » du Québec, 14 avril 1965. Centre d'archives de Québec, fonds Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine.

mondiale[4]. Un autre dossier fait état des pressions exercées par le lobby du livre sur le ministre Gérard D. Levesque en 1964, exigeant un suivi rapide du gouvernement dans le sillage des recommandations de la Commission d'enquête sur le commerce du livre[5]. Le chercheur qui veut parcourir l'ensemble des témoignages, des analyses et des conclusions de ce rapport n'a qu'à consulter le fonds Commission d'enquête sur le commerce du livre dans la province de Québec (E120), mieux connue sous le nom de « commission Bouchard », du nom de son président, Maurice Bouchard[6].

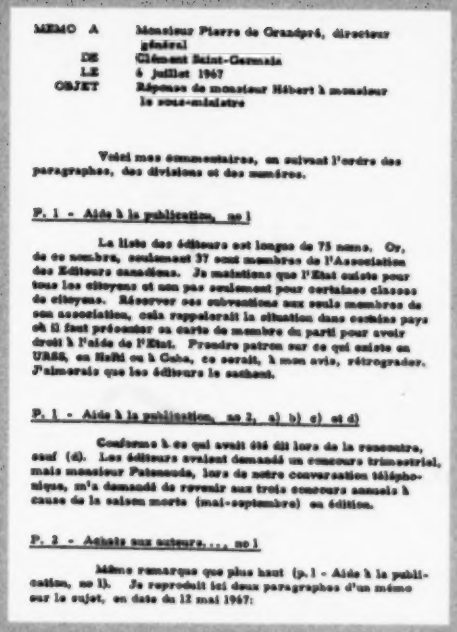
La commission Bouchard, créée pour faire enquête sur les doléances du Conseil supérieur du livre, condamnait « par avance toute tentative » de substituer au Centre de psychologie et de pédagogie une organisation analogue, soutient Guy Frégault[7]. L'adoption du projet de loi 51, 15 ans après le dépôt du rapport de cette commission d'enquête, s'explique par les tergiversations des autorités politiques, hésitations qu'on comprend cependant très bien à la lumière des archives gouvernementales. Cette législation n'a pas réglé le fond du problème, car la recommandation la plus importante du rapport Bouchard, celle de créer une « Centrale de distribution du livre », projet relancé par de nombreux rapports d'experts présentés au ministère des Affaires culturelles, est rejetée d'emblée par « les professions du livre[8] ».

LE SOUTIEN À L'ÉDITION PAR L'ACHAT DE LIVRES

Les archives du Secrétariat de la Province (E4) et du ministère de l'Éducation (E13) permettent de documenter la question du soutien aux auteurs et aux éditeurs du Québec par l'achat de livres distribués comme récompenses par les inspecteurs d'écoles. C'est en 1856, à la suite de l'adoption de la *Circulaire nº 20* de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau[9], que cette distribution est généralisée. Il faut attendre jusqu'en 1876, cependant, pour que la préférence soit accordée aux ouvrages et aux auteurs québécois[10].

Le fonds du Secrétariat recèle les dossiers de correspondance des auteurs et éditeurs qui sollicitent l'aide des autorités gouvernementales pour leurs publications. Plusieurs personnages s'y révèlent sous des apparences différentes, voire surprenantes! C'est ainsi que Jean Bruchési fait mentir l'opinion populaire trop répandue à son sujet. Neveu de l'archevêque de Montréal, Mgr Paul Bruchési, sous-secrétaire de la province grâce à Maurice Duplessis, on l'associe aux valeurs catholiques et conservatrices. On le dit en outre coupé de son milieu à cause de ses études à Paris dans les années 1920[11]. Malgré cette image, il se fait l'ami et protecteur de Jean-Charles Harvey, sous Maurice Duplessis tout comme à l'époque d'Adélard Godbout. Et Bruchési est capable de mots d'esprit. À Jean-Charles Harvey, qui lui demande de faire acheter des exemplaires de son livre *Les grenouilles demandent un roi*[12], Bruchési répond :

> Dès que j'en aurai le loisir, je me plongerai dans la mare aux grenouilles. Si toutes les grenouilles sont démocratiques et libérales, ça va faire un beau chahut. Mais peut-être sont-elles intelligentes et reconnaissent-elles qu'on peut être à la fois royaliste et démocrate[13]. ▶



MEMO A — Monsieur Pierre de Grandpré, directeur général
DE — Clément Saint-Germain
LE — 6 juillet 1967
OBJET — Réponse de monsieur Hébert à monsieur le sous-ministre

Voici mes commentaires, en suivant l'ordre des paragraphes, des divisions et des numéros.

P. 1 - Aide à la publication, no 1

La liste des éditeurs est longue de 75 noms. Or, de ce nombre, seulement 37 sont membres de l'Association des Editeurs canadiens. Je maintiens que l'Etat existe pour tous les citoyens et non pas seulement pour certaines classes de citoyens. Réserver ces subventions aux seuls membres de son association, cela rappellerait la situation dans certains pays où il faut présenter sa carte de membre du parti pour avoir droit à l'aide de l'Etat. Prendre patron sur ce qui existe en URSS, en Haïti ou à Cuba, ce serait, à mon avis, rétrograder. J'aimerais que les éditeurs le sachent.

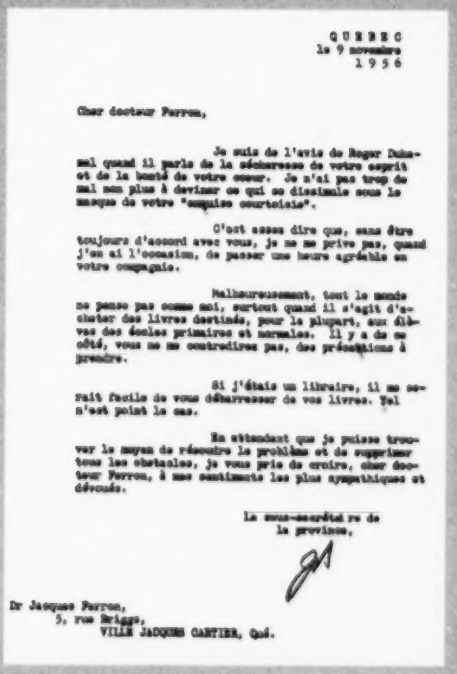
P. 1 - Aide à la publication, no 2, a) b) c) et d)

Conforme à ce qui avait été dit lors de la rencontre, sauf (d). Les éditeurs avaient demandé un concours trimestriel, mais monsieur Patenaude, lors de notre conversation téléphonique, m'a demandé de revenir aux trois concours annuels à cause de la saison morte (mai-septembre) en édition.

P. 2 - Achats aux auteurs..., no 1

Même remarque que plus haut (p. 1 - Aide à la publication, no 1). Je reproduit ici deux paragraphes d'un mémo sur le sujet, en date du 12 mai 1967:

Extrait d'une note de service de Clément St-Germain à Pierre de Grandpré s'opposant à la demande d'exclusivité de l'Association des éditeurs canadiens en matière de subventions, 6 juillet 1967. Centre d'archives de Québec, fonds Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine.



QUEBEC
le 9 novembre
1956

Cher docteur Ferron,

Je suis de l'avis de Roger Duhamel quand il parle de la délicatesse de votre esprit et de la bonté de votre coeur. Je n'ai pas trop de mal non plus à deviner ce qui se dissimule sous le masque de votre "anguine courtoisie".

C'est assez dire que, sans être toujours d'accord avec vous, je ne me prive pas, quand j'en ai l'occasion, de passer une heure agréable en votre compagnie.

Malheureusement, tout le monde ne pense pas comme moi, surtout quand il s'agit d'acheter des livres destinés, pour la plupart, aux élèves des écoles primaires et normales. Il y a de ce côté, vous ne me contredirez pas, des préventions à prendre.

Si j'étais un libraire, il me serait facile de vous débarrasser de vos livres. Tel n'est point le cas.

En attendant que je puisse trouver le moyen de résoudre le problème et de supprimer tous les obstacles, je vous prie de croire, cher docteur Ferron, à mes sentiments les plus sympathiques et dévoués.

Le sous-secrétaire de la province,

Dr Jacques Ferron,
5, rue Briggs,
VILLE JACQUES CARTIER, Qué.

Lettre de Jean Bruchési à Jacques Ferron, 9 novembre 1956. Centre d'archives de Québec, fonds Secrétariat de la province.

LES ARCHIVES DU LIVRE À BAnQ : UNE OUVERTURE SUR L'IMPRÉVU

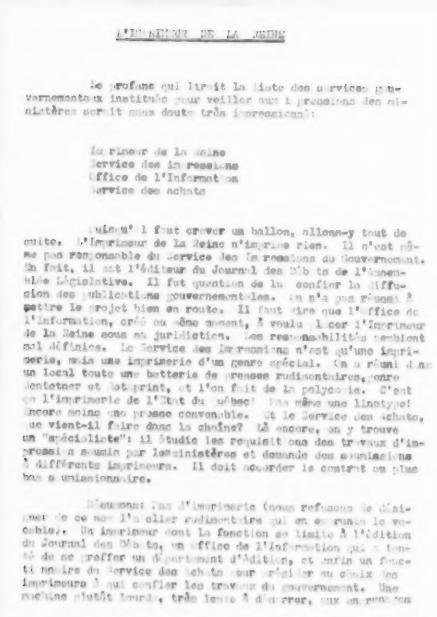
par Pierre Louis Lapointe, archiviste, Centre d'archives de Québec

Les fonds d'archives privées liés au livre, à la librairie et à l'édition que l'on trouve dans les centres d'archives de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) témoignent de nombreux épisodes de l'histoire de l'imprimé au Québec[1]. L'ensemble de ces fonds ne constitue qu'un mince échantillon, il va sans dire, des archives du livre : même si l'on y ajoutait la totalité des fonds de même nature conservés ailleurs, il y a fort à parier que l'image qui s'en dégagerait ne serait que parcellaire, l'historien du livre se devant de faire appel non seulement aux sources imprimées mais également aux archives gouvernementales, trop souvent oubliées des chercheurs.

LES ARCHIVES GOUVERNEMENTALES

Les archives des ministères et organismes du gouvernement ont l'avantage de refléter le domaine privé tout en faisant écho aux préoccupations politiques et administratives de l'appareil gouvernemental. Elles sont constituées de demandes de renseignements, de mémoires et de plaintes en provenance de l'extérieur ainsi que de données, d'analyses et de réponses émanant des autorités politiques. Ce va-et-vient continu permet une reconstitution du passé qui vient nuancer le discours traditionnel fort répandu opposant « Grande Noirceur » et « Révolution tranquille ».

Les archives gouvernementales permettent de rétablir un certain équilibre dans les jugements portés à l'endroit d'événements et de personnages marquants de l'histoire du livre. Les propos de Clément St-Germain, directeur du Services des lettres et du livre du ministère des Affaires culturelles, sont essentiels à la compréhension des jeux de coulisses qui opposent la recherche de profit aux intérêts de la collectivité[2]. Son analyse du contenu d'une lettre de Jacques Hébert à Guy Frégault, entre autres, met à mal l'argumentaire de l'Association des éditeurs canadiens, dont Hébert assume la présidence[3]. Trois lettres de 1941, trouvées dans le fonds Ministère de l'Industrie et du Commerce (E16), éclairent le rôle joué par Bernard Valiquette, Pierre Lazareff et l'Agence générale du Québec à New York dans la négociation de l'entente qui permet l'extraordinaire lancée de l'édition du livre français au Québec pendant la Deuxième Guerre



Extrait d'une note administrative de Clément St-Germain concernant un projet de réorganisation administrative centrée sur l'« Imprimeur de la reine » du Québec, 14 avril 1965.
Centre d'archives de Québec, fonds Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine.

mondiale[4]. Un autre dossier fait état des pressions exercées par le lobby du livre sur le ministre Gérard D. Levesque en 1964, exigeant un suivi rapide du gouvernement dans le sillage des recommandations de la Commission d'enquête sur le commerce du livre[5]. Le chercheur qui veut parcourir l'ensemble des témoignages, des analyses et des conclusions de ce rapport n'a qu'à consulter le fonds Commission d'enquête sur le commerce du livre dans la province de Québec (E120), mieux connue sous le nom de « commission Bouchard », du nom de son président, Maurice Bouchard[6].

La commission Bouchard, créée pour faire enquête sur les doléances du Conseil supérieur du livre, condamnait « par avance toute tentative » de substituer au Centre de psychologie et de pédagogie une organisation analogue, soutient Guy Frégault[7]. L'adoption du projet de loi 51, 15 ans après le dépôt du rapport de cette commission d'enquête, s'explique par les tergiversations des autorités politiques, hésitations qu'on comprend cependant très bien à la lumière des archives gouvernementales. Cette législation n'a pas réglé le fond du problème, car la recommandation la plus importante du rapport Bouchard, celle de créer une « Centrale de distribution du livre », projet relancé par de nombreux rapports d'experts présentés au ministère des Affaires culturelles, est rejetée d'emblée par « les professions du livre[8] ».

LE SOUTIEN À L'ÉDITION PAR L'ACHAT DE LIVRES

Les archives du Secrétariat de la Province (E4) et du ministère de l'Éducation (E13) permettent de documenter la question du soutien aux auteurs et aux éditeurs du Québec par l'achat de livres distribués comme récompenses par les inspecteurs d'écoles. C'est en 1856, à la suite de l'adoption de la *Circulaire nº 20* de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau[9], que cette distribution est généralisée. Il faut attendre jusqu'en 1876, cependant, pour que la préférence soit accordée aux ouvrages et aux auteurs québécois[10].

Le fonds du Secrétariat recèle les dossiers de correspondance des auteurs et éditeurs qui sollicitent l'aide des autorités gouvernementales pour leurs publications. Plusieurs personnages s'y révèlent sous des apparences différentes, voire surprenantes ! C'est ainsi que Jean Bruchési fait mentir l'opinion populaire trop répandue à son sujet. Neveu de l'archevêque de Montréal, Mgr Paul Bruchési, sous-secrétaire de la province grâce à Maurice Duplessis, on l'associe aux valeurs catholiques et conservatrices. On le dit en outre coupé de son milieu à cause de ses études à Paris dans les années 1920[11]. Malgré cette image, il se fait l'ami et protecteur de Jean-Charles Harvey, sous Maurice Duplessis tout comme à l'époque d'Adélard Godbout. Et Bruchési est capable de mots d'esprit. À Jean-Charles Harvey, qui lui demande de faire acheter des exemplaires de son livre *Les grenouilles demandent un roi*[12], Bruchési répond :

> Dès que j'en aurai le loisir, je me plongerai dans la mare aux grenouilles. Si toutes les grenouilles sont démocratiques et libérales, ça va faire un beau chahut. Mais peut-être sont-elles intelligentes et reconnaissent-elles qu'on peut être à la fois royaliste et démocrate[13]. ▶

MEMO A — Monsieur Pierre de Grandpré, directeur général
DE — Clément Saint-Germain
LE — 6 juillet 1967
OBJET — Réponse de monsieur Hébert à monsieur le sous-ministre

Voici mes commentaires, en suivant l'ordre des paragraphes, des divisions et des numéros.

P. 1 - Aide à la publication, no 1

La liste des éditeurs est longue de 75 noms. Or, de ce nombre, seulement 37 sont membres de l'Association des Editeurs canadiens. Je maintiens que l'Etat existe pour tous les citoyens et non pas seulement pour certaines classes de citoyens. Réserver ses subventions aux seuls membres de son association, cela rappelerait la situation dans certains pays où il faut présenter sa carte de membre du parti pour avoir droit à l'aide de l'Etat. Prendre patron sur ce qui existe en URSS, en Haïti ou à Cuba, ce serait, à mon avis, rétrograder. J'aimerais que les éditeurs le sachent.

P. 1 - Aide à la publication, no 2, a) b) c) et d)

Conforme à ce qui avait été dit lors de la rencontre, sauf (d). Les éditeurs avaient demandé un concours trimestriel, mais monsieur Patenaude, lors de notre conversation téléphonique, m'a demandé de revenir aux trois concours annuels à cause de la saison morte (mai-septembre) en édition.

P. 2 - Achats aux auteurs..., no 1

Même remarque que plus haut (p. 1 - Aide à la publication, no 1). Je reproduis ici deux paragraphes d'un mémo sur le sujet, en date du 12 mai 1967:

Extrait d'une note de service de Clément St-Germain à Pierre de Grandpré s'opposant à la demande d'exclusivité de l'Association des éditeurs canadiens en matière de subventions, 6 juillet 1967. Centre d'archives de Québec, fonds Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine.

QUEBEC
le 9 novembre
1956

Cher docteur Ferron,

Je suis de l'avis de Roger Duhamel quand il parle de la sécheresse de votre esprit et de la bonté de votre coeur. Je n'ai pas trop de mal non plus à deviner ce qui se dissimule sous le masque de votre "exquise courtoisie".

C'est assez dire que, sans être toujours d'accord avec vous, je ne me prive pas, quand j'en ai l'occasion, de passer une heure agréable en votre compagnie.

Malheureusement, tout le monde ne pense pas comme moi, surtout quand il s'agit d'acheter des livres destinés, pour la plupart, aux élèves des écoles primaires et normales. Il y a de ce côté, vous ne me contredirez pas, des précautions à prendre.

Si j'étais un libraire, il me serait facile de vous débarrasser de vos livres. Tel n'est point le cas.

En attendant que je puisse trouver le moyen de résoudre le problème et de supprimer tous les obstacles, je vous prie de croire, cher docteur Ferron, à mes sentiments les plus sympathiques et dévoués.

Le sous-secrétaire de la province,

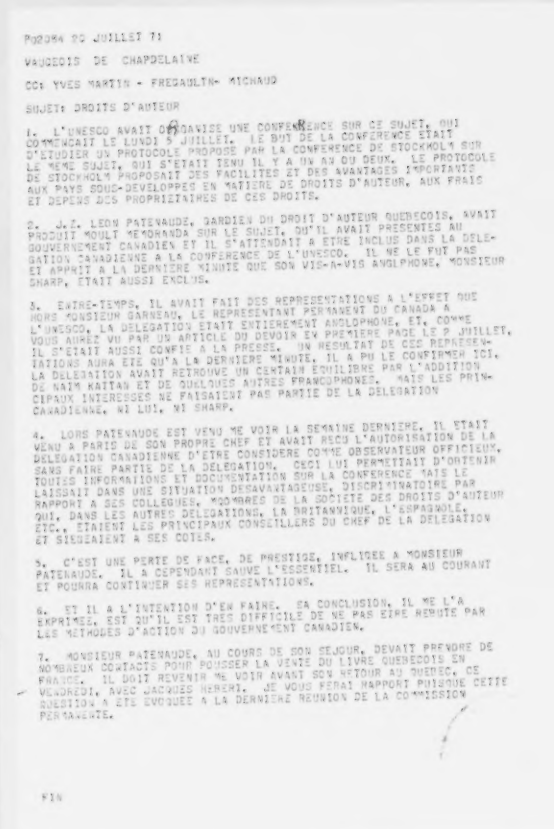
Dr Jacques Ferron,
5, rue Briggs,
VILLE JACQUES CARTIER, Qué.

Lettre de Jean Bruchési à Jacques Ferron, 9 novembre 1956. Centre d'archives de Québec, fonds Secrétariat de la province.

Que Jean-Charles Harvey signe « Ton vieil ami » lorsqu'il s'adresse à Jean Bruchési et que le poète Rosaire Dion-Lévesque s'introduise à ce dernier en lui rappelant l'existence de « notre ami commun, M. le sénateur T. D. Bouchard », laisse songeur[14]. Bruchési, nommé à son poste d'adjoint au secrétaire de la Province par Duplessis en 1937, n'a pas le profil qu'on lui attribue généralement. Il s'avère toujours délicat d'enfermer un personnage dans un univers politique ou idéologique hermétique.

Voilà l'une des grandes richesses et l'utilité incontournable des archives, qu'elles soient privées ou gouvernementales : elles permettent de cerner avec plus de précision les véritables motivations de ceux qui font l'histoire et de départager le discours de la réalité dans la marche des événements qui ont façonné le Québec d'hier et d'aujourd'hui. ▮

1. Les plus anciens, ceux de l'Imprimerie Neilson (P193), des libraires-imprimeurs Joseph-Alfred Langlais (P406) et Édouard-Raymond Fabre (P851) ainsi que de l'éditeur-imprimeur-libraire Léger Brousseau (P16), se trouvent au Centre d'archives de Québec; les plus volumineux, celui du Conseil supérieur du livre (P319 : 18,26 mètres linéaires) et celui de la Société des écrivains canadiens (MSS61 : 12,5 mètres linéaires), sont conservés au Centre d'archives de Montréal. S'ajoutent, pour Québec, le fonds de l'Institut littéraire du Québec (MSS469) et ceux des éditeurs Louis-Alexandre Bélisle (P598), Réal D'Anjou (P744) et Denis Vaugeois (P655). En ce qui concerne ce dernier, il s'agit des dossiers se rapportant aux Éditions du Boréal Express et couvrant la période de 1963 à 1978. Le Centre d'archives de Montréal, quant à lui, détient les fonds Gilbert Langevin (MSS44), Bernard Valiquette (MSS216), Librairie Déom (MSS445), Joseph-Zénon-Léon Patenaude (P327), VLB éditeur (P812) et « Les écrivains pour la jeunesse » (MSS62) ainsi qu'un deuxième fonds se rapportant à la Société des écrivains canadiens (P329).
2. Il est fort révélateur, par exemple, de comparer l'analyse du rôle joué par le Conseil supérieur du livre qu'on trouve dans l'*Histoire de la librairie au Québec* de l'historienne Fernande Roy (Montréal, Leméac, 2000) à la défense enflammée qui en est faite par les principaux acteurs du psychodrame national du livre des années 1960 et 1970. Leur discours, tel qu'il apparaît dans la *Petite histoire de l'édition québécoise* de Pierre Filion (Montréal, Service des transcriptions et dérivés de la radio, 1984), amplifie le caractère bénéfique et désintéressé de leur rôle pour l'avenir de l'édition au Québec en passant sous silence les intérêts mercantiles qui sont légitimement les leurs.
3. Centre d'archives de Québec, E6, 1976-00-066 / 46, dossier d'intérêt exceptionnel intitulé « Édition ».
4. Centre d'archives de Québec, fonds Ministère de l'Industrie et du Commerce (E16), 1960-01-035 / 182.
5. Centre d'archives de Québec, E16, 1990-03-011 / 213, dossier nº 9293.
6. Centre d'archives de Québec, E120. Il s'agit de 3,5 mètres linéaires de documents textuels, fort bien décrits dans l'instrument de recherche nº 300233.
7. Guy Frégault, *Chronique des années perdues*, Montréal, Leméac, 1976, page 68. Voir également l'ensemble de ses propos sur le livre et la lecture, p. 63 à 83.
8. Guy Frégault, *op. cit.*, page 74. Nous avons relevé trois tentatives de relancer ce projet de « Centrale » : l'une dans le fonds Ministère de l'Éducation sous Jean-Guy Cardinal de 1967 à 1970 (E13, 1993-06-015 / 98) et deux dans le fonds Ministère de la Culture, une première en date du 24 juillet 1973 (E6, 1990-09-010 / 9) et une deuxième le 21 novembre 1977 (E6, 1989-11-001 / 1).
9. *Rapport du Surintendant de l'Éducation dans le Bas-Canada pour l'année 1856*, Toronto, Lovell, 1857, p. 139-141.
10. Fernande Roy, *Histoire de la librairie au Québec*, Montréal, Leméac, 2000, p. 95-99 ; voir aussi Jean Gagnon, « Les livres de récompense et la diffusion de nos auteurs de 1856 à 1931 », *Cahiers de bibliologie*, nº 1, 1980, p. 3-24.
11. Claude Galarneau, « Le cinquième fauteuil », *Les Cahiers des Dix*, nº 51, 1996, p. 118 ; voir aussi André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours – 1920-1934*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1984, vol. 6, p. 184.
12. Centre d'archives de Québec, E4, 1960-01-483 / 768, dossier Jean-Charles Harvey, Jean-Charles Harvey à J. Bruchési, 2 novembre 1943.
13. *Ibid.*, J. Bruchési à J.-C. Harvey, 5 novembre 1943.
14. Centre d'archives de Québec, E4, 1960-01-483 / 768, dossier R. Dion-Lévesque, Rosaire Dion-Lévesque à J. Bruchési, 15 février 1952.



POZOSH PO JUILLET 71

VAUGEOIS DE CHAPDELAINE

CC: YVES MARTIN - FREGAULTN- MICHAUD

SUJET: DROITS D'AUTEUR

1. L'UNESCO AVAIT ORGANISE UNE CONFERENCE SUR CE SUJET, QUI COMMENCAIT LE LUNDI 5 JUILLET. LE BUT DE LA CONFERENCE ETAIT D'ETUDIER UN PROTOCOLE PROPOSE PAR LA CONFERENCE DE STOCKHOLM SUR LE MEME SUJET, QUI S'ETAIT TENU IL Y A UN AN OU DEUX. LE PROTOCOLE DE STOCKHOLM PROPOSAIT DES FACILITES ET DES AVANTAGES IMPORTANTS AUX PAYS SOUS-DEVELOPPES EN MATIERE DE DROITS D'AUTEUR, AUX FRAIS ET DEPENS DES PROPRIETAIRES DE CES DROITS.

2. J.Z. LEON PATENAUDE, GARDIEN DU DROIT D'AUTEUR QUEBECOIS, AVAIT PRODUIT MOULT MEMORANDA SUR LE SUJET, QU'IL AVAIT PRESENTES AU GOUVERNEMENT CANADIEN ET IL S'ATTENDAIT A ETRE INCLUS DANS LA DELEGATION CANADIENNE A LA CONFERENCE DE L'UNESCO. IL NE LE FUT PAS ET APPRIT A LA DERNIERE MINUTE QUE SON VIS-A-VIS ANGLOPHONE, MONSIEUR SHARP, ETAIT AUSSI EXCLUS.

3. ENTRE-TEMPS, IL AVAIT FAIT DES REPRESENTATIONS A L'EFFET QUE MONSIEUR GARNEAU, LE REPRESENTANT PERMANENT DU CANADA A L'UNESCO, LA DELEGATION ETAIT ENTIEREMENT ANGLOPHONE, ET, COMME VOUS AUREZ VU PAR UN ARTICLE DU DEVOIR EN PREMIERE PAGE LE 2 JUILLET, IL S'ETAIT AUSSI CONFIE A LA PRESSE. UN RESULTAT DE CES REPRESENTATIONS AURA ETE QU'A LA DERNIERE MINUTE, IL A PU LE CONFIRMER ICI, LA DELEGATION AVAIT RETROUVE UN CERTAIN EQUILIBRE PAR L'ADDITION DE NAIM KAITAN ET DE QUELQUES AUTRES FRANCOPHONES. MAIS LES PRINCIPAUX INTERESSES NE FAISAIENT PAS PARTIE DE LA DELEGATION CANADIENNE, NI LUI, NI SHARP.

4. LORS PATENAUDE EST VENU ME VOIR LA SEMAINE DERNIERE. IL ETAIT VENU A PARIS DE SON PROPRE CHEF ET AVAIT RECU L'AUTORISATION DE LA DELEGATION CANADIENNE D'ETRE CONSIDERE COMME OBSERVATEUR OFFICIEUX, SANS FAIRE PARTIE DE LA DELEGATION. CECI LUI PERMETTAIT D'OBTENIR TOUTES INFORMATIONS ET DOCUMENTATION SUR LA CONFERENCE MAIS LE LAISSAIT DANS UNE SITUATION DESAVANTAGEUSE, DISCRIMINATOIRE PAR RAPPORT A SES COLLEGUES, MEMBRES DE LA SOCIETE DES DROITS D'AUTEUR QUI, DANS LES AUTRES DELEGATIONS, LA BRITANNIQUE, L'ESPAGNOLE, ETC., ETAIENT LES PRINCIPAUX CONSEILLERS DU CHEF DE LA DELEGATION ET SIEGEAIENT A SES COTES.

5. C'EST UNE PERTE DE FACE, DE PRESTIGE, INFLIGEE A MONSIEUR PATENAUDE. IL A CEPENDANT SAUVE L'ESSENTIEL. IL SERA AU COURANT ET POURRA CONTINUER SES REPRESENTATIONS.

6. ET IL A L'INTENTION D'EN FAIRE. EN CONCLUSION, IL ME L'A EXPRIMEE, EST QU'IL EST TRES DIFFICILE DE NE PAS ETRE REDUIT PAR LES METHODES D'ACTION DU GOUVERNEMENT CANADIEN.

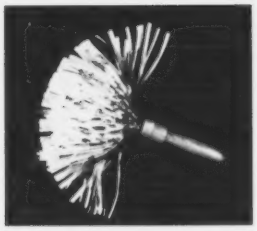
7. MONSIEUR PATENAUDE, AU COURS DE SON SEJOUR, DEVAIT PRENDRE DE NOMBREUX CONTACTS POUR POUSSER LA VENTE DU LIVRE QUEBECOIS EN FRANCE. IL DOIT REVENIR ME VOIR AVANT SON RETOUR AU QUEBEC, CE VENDREDI, AVEC JACQUES HENEBEL. JE VOUS FERAI RAPPORT PUISQUE CETTE QUESTION A ETE EVOQUEE A LA DERNIERE REUNION DE LA COMMISSION PERMANENTE.

FIN

Rapport du délégué général à Paris, Jean Chapdelaine, concernant la tenue d'une conférence de l'UNESCO sur le droit d'auteur, 20 juillet 1971. Centre d'archives de Québec, fonds Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine.

Des formes renouvelées : le livre québécois

par MICHÈLE LEFEBVRE, agente de recherche, Direction de la recherche et de l'édition



Lavoie, Sébastien, *Poussières d'idées*, Québec, Éditions De La Voye, 2001.

Le livre québécois a fait l'objet, tout au long du siècle dernier, de transformations et d'innovations diverses. Sa forme matérielle – papier, typographie, format, mise en pages, couverture et reliure, etc. – n'a pas échappé aux multiples expérimentations des éditeurs et artisans du livre. Les objectifs ont pu être de nature artistique ou commerciale, voire les deux. On cherchait généralement à plaire à un public spécifique, par exemple aux bibliophiles, aux amateurs de littérature populaire ou aux jeunes. Coup d'œil sur quelques-unes de ces transformations.

Romans en fascicules

Depuis la deuxième moitié du XIXe siècle, grâce aux progrès de l'alphabétisation, le nombre de lecteurs canadiens-français ne cesse d'augmenter. La plupart d'entre eux s'intéressent surtout à la littérature de divertissement, romans sentimentaux et d'aventures français qu'on trouve édités en feuilletons dans les revues.

Des éditeurs québécois expérimentent à partir de cette formule. À mi-chemin entre le livre et la revue, apparaissent des romans en fascicules, souvent sur papier de qualité médiocre, disponibles par abonnement à prix modique. Les formats s'apparentent la plupart du temps à ceux de la revue, mais parfois aussi au livre de poche à venir – par exemple, la collection « La bonne littérature » de Déom Frères au début du siècle.

L'éditeur qui connaîtra le premier succès durable avec cette formule est Édouard Garand, qui publie entre 1923 et 1932 près d'une centaine de romans populaires inédits écrits par des auteurs canadiens-français. En format magazine avec un texte sur deux colonnes, ces ouvrages courts aux titres accrocheurs, agrémentés de quelques illustrations intérieures, comportent des publicités et des suppléments détachables à collectionner.

Livres d'artistes et livres-objets

Les artistes devaient, presque nécessairement, finir par s'intéresser au livre en tant que matière d'exploration artistique. L'aspect artisanal fréquemment lié à la production du livre d'artiste – composition et impressions manuelles, œuvres parfois différentes pour chaque exemplaire, travail de finition à la main – le dissocie déjà du livre commercial.

Dans la première moitié du XXe siècle, cette production artisanale prend surtout la forme du livre illustré, ouvrage à la typographie soignée où des estampes originales voisinent une œuvre littéraire. L'un des premiers exemples québécois de cette production est *Metropolitan Museum*, de Robert Choquette et d'Edwin Holgate, qui signent respectivement le poème et les bois gravés de l'ouvrage en 1931.

Mais c'est surtout après la Seconde Guerre mondiale que les formes traditionnelles du livre explosent au Québec, alors que les artistes visuels et les écrivains s'unissent pour créer un mouvement d'avant-garde. Roland Giguère, écrivain, artiste visuel et véritable artisan du livre, fonde en 1949 les Éditions Erta, donnant une impulsion au livre artisanal. Il compose notamment des jeux typographiques inventifs dans ses premiers ouvrages.

Le livre d'artiste se distingue aussi parfois en empruntant d'autres formes que celle du codex, livre relié habituellement rectangulaire. En 1975, par exemple, paraît *Abécédaire*, une bande de 10 mètres enroulée sur des bobines de bois, à la façon des rouleaux de papyrus égyptiens. Les éditions Graffofone se distinguent également en remodelant la forme du livre. Ainsi, le livre de recettes *Graff dinner*, imprimé en 1978, se présente dans une boîte de carton blanc rappelant les emballages de tartes. Plus récemment, Stéphane Lavoie a réalisé un livre en forme de plumeau ; chaque languette de papier contient du texte ou une gravure (voir illustration).

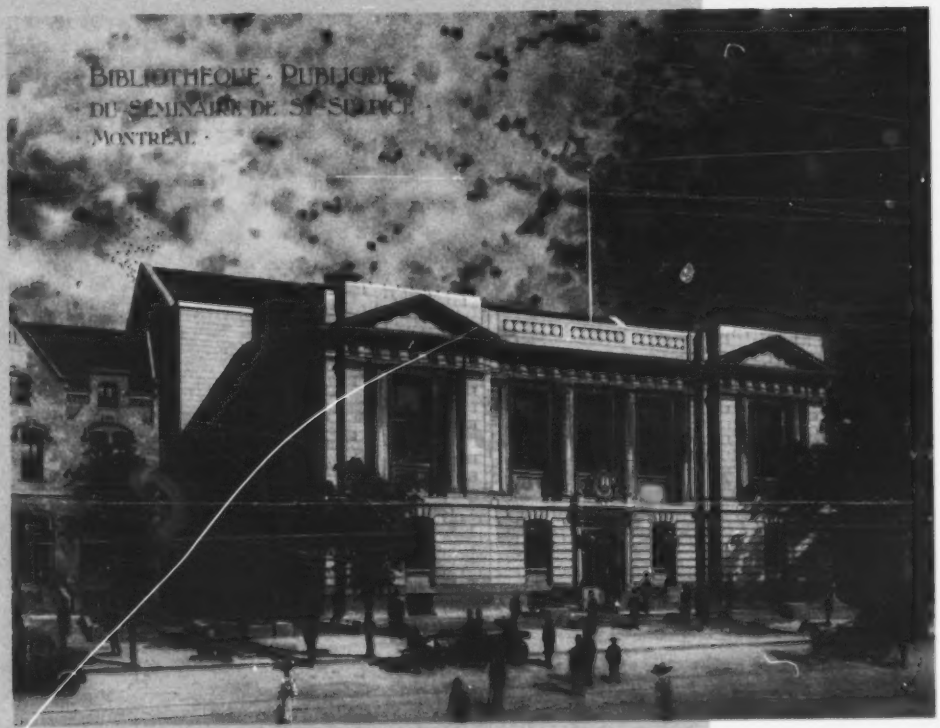
Les exemples pourraient être multipliés. À elle seule, l'édition jeunesse québécoise se décline sous diverses formes : tout-carton, livre de plastique lavable, en trois dimensions ou musical, bande dessinée, album à colorier ou à découper, etc. Et le livre continue d'être un objet de créativité et d'exploration, pour le grand bonheur de tous les lecteurs et bibliophiles. ▮

TOUS CES LIVRES SONT À TOI ![1]

ÉDITION NATIONALE ET BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC AU XX[e] SIÈCLE

par JEAN-RENÉ LASSONDE, bibliothécaire, Direction de la Collection nationale et des services spécialisés

L'édition québécoise, désignée sous le terme englobant de « canadiana » puis plus précisément par celui de « laurentiana » avec la création de la Bibliothèque nationale du Québec (BNQ), est depuis longtemps l'objet d'un grand intérêt. Tout au long du XIX[e] siècle, des bibliophiles éclairés, avides et passionnés comme les juges Louis-François-Georges Baby, Louis-Wilfrid Sicotte, les savants abbés Louis-Édouard Bois, Hospice-Anthelme Verreau, Nazaire Dubois ainsi que les incontournables, le collectionneur Philéas Gagnon, le libraire Gonzague Ducharme et plus tard l'illustre Lawrence Montague Lande, tous réunissent d'abord des ensembles de ce qu'ils qualifient d'« incunables canadiens ». Leurs riches collections privées deviendront le noyau des principales bibliothèques d'institutions québécoises (universités de Montréal, McGill et du Québec, bibliothèque Saint-Sulpice et Bibliothèque nationale, Bibliothèque de la Ville de Montréal). Tous ces spécialistes de l'imprimé s'intéressent d'abord au livre édité ici.



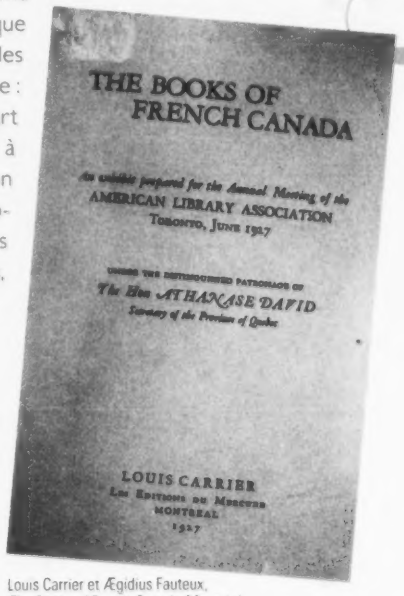
Aquarelle de la bibliothèque Saint-Sulpice exécutée par l'architecte Eugène Payette, 1912. Centre d'archives de Montréal, fonds Bibliothèque Saint-Sulpice.

[Dessin au fusain représentant Ægidius Fauteux vers 1930], tiré de J.-Arthur Lemay, *Mille têtes*, France, s. é., 1931, p. 60.

ÆGIDIUS FAUTEUX

Ægidius Fauteux est considéré par ses pairs comme notre premier bibliothécaire. C'est lui qui, chez nous, transmute la conduite des bibliothèques en véritable science et c'est à lui aussi qu'il revient d'avoir mis sur pied une bibliothèque d'envergure nationale pour le Québec. Cet avocat infidèle à Thémis pratiquera d'abord le journalisme pour plaider entre autres causes celle des bibliothèques. Dès 1901, dans *La Patrie*[2], il expose ses principes portant sur deux points forts : premièrement, permettre la recherche en « servant efficacement au progrès intellectuel du Canada » ; deuxièmement, conserver et diffuser la production éditoriale canadienne-française dans son exhaustivité : « Nos ouvrages canadiens en particulier, où en trouverons-nous une collection assez complète ? » écrit-il.

À la fin de 1912, Fauteux est désigné par les sulpiciens comme architecte intellectuel et maître d'œuvre de la meilleure bibliothèque montréalaise qu'il soit possible de créer au Canada français, dont les collections seront centrées sur le fait français au Canada et en Amérique : ce sera la bibliothèque Saint-Sulpice, pour laquelle il vise dès le départ l'exhaustivité des collections de livres édités au Québec ou relatifs à celui-ci. Il amorce simultanément l'assemblage de toute la production locale rétrospective et courante, sur tous les supports : livres et brochures, publications de tous les niveaux de gouvernement, revues et journaux, musique, cartes, illustrations, photographies, estampes, affiches et autres. ▶



Louis Carrier et Ægidius Fauteux, *The Books of French Canada*, Montréal, Louis Carrier, les Éditions du Mercure, 1927.

Fauteux reconnaît l'importance de donner une impulsion à la lecture et au livre, et particulièrement au livre canadien-français. La manifestation promotionnelle que sera la Semaine du livre canadien se tiendra annuellement à la bibliothèque Saint-Sulpice à partir de 1921. La bibliothèque consacrera aussi des efforts à la présentation de la production éditoriale québécoise à l'extérieur, en Angleterre, deux années consécutives (1924 et 1925), à l'Exposition de l'Empire britannique tenue à Wembley, près de Londres, et à Toronto, où Fauteux présente en 1927 une exposition mettant en valeur l'édition nationale, *Catalogue de livres canadiens (section française)*, dont Bibliothèque et Archives nationales du Québec possède toujours les catalogues. Dans l'avant-propos de ce catalogue de 1927, Fauteux affirme que « le temps n'est pas loin, croyons-nous, où il ne sera pas possible de mesurer exactement la portée de l'action intellectuelle française à travers le monde sans tenir compte de la part qu'y apportent les écrivains du Canada français ».

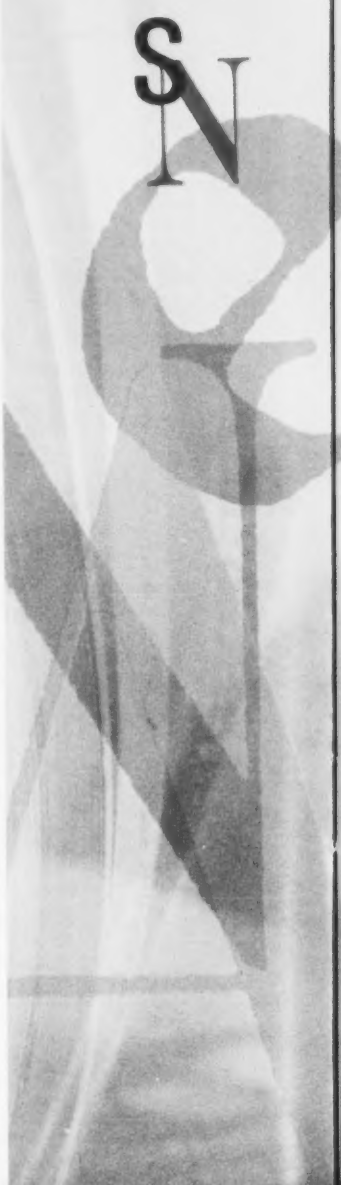
LE DÉPÔT VOLONTAIRE

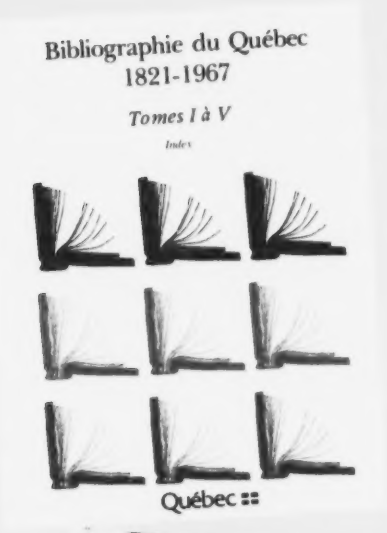
En ce qui concerne l'édition québécoise, 1921 marque un pas plus officiel vers l'attribution d'un rôle national à la bibliothèque Saint-Sulpice. Cette année-là, alors que la Semaine du livre canadien tient sa première exposition annuelle dans la salle de lecture de la bibliothèque, Fauteux instaure un dépôt volontaire des auteurs québécois qui, déjà, préfigure le dépôt légal. Cette initiative se tient, au Québec, en collaboration avec la section française de l'Association des auteurs canadiens et, sur le plan canadien, avec la même association et la Bibliothèque publique de Toronto. L'exposition pourrait pour sa part être considérée comme le point de départ des salons du livre actuels. La trace imprimée qu'il en reste est particulièrement intéressante : en 1922, on expose à Saint-Sulpice 90 documents publiés de novembre 1921 à novembre 1922 et la liste de ces derniers figure dans une section spécifique intitulée « Ouvrages publiés en langue française » dans *The Canadian Catalog of Books Published in Canada [...] during 1921-1922*. Des expositions seront aussi tenues au cours des années suivantes et la publication de ce catalogue avec ses deux listes de parutions anglaises et françaises se poursuivra jusqu'en 1949. Ces listes deviendront bibliographies nationales à la suite de la création des bibliothèques nationales : *Canadiana* pour le Canada à partir de 1951 et *Bibliographie du Québec* à partir de 1968. De 90 titres québécois en 1922, on passe à 105 titres en 1930, à 291 en 1949, à 815 en 1968, première année d'existence du dépôt légal québécois, à 4020 en 1978, à 6971 en 1988, à 9318 en 1998 et à 8375 en 2007.

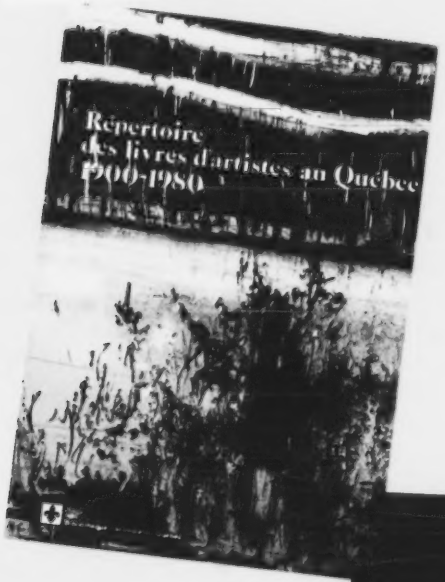
LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC

En janvier 1968, sous la gouverne de Georges Cartier, la bibliothèque Saint-Sulpice devient la Bibliothèque nationale du Québec. L'impulsion donnée par Ægidius Fauteux et ses principes premiers de rassembler, de diffuser et de conserver la production éditoriale québécoise restent pertinents et deviennent objectifs inscrits dans la loi. L'institution est dotée des moyens d'atteindre ses buts et multiplie les outils : bibliographies et catalogues pour inventorier le patrimoine documentaire québécois, le rendre accessible et le mettre en valeur. Les plus officiels sont la *Bibliographie du Québec*, qui établit chaque année depuis 1968 l'inventaire de la production québécoise, ainsi que ses deux compléments rétrospectifs : le *Catalogue collectif des impressions québécoises, 1764-1820* et la *Bibliographie du Québec, 1821-1967*. Parmi les 48 600 titres relevés dans cette dernière, on en signale 41 252 publiés au XX^e^ siècle, entre 1900 et 1967.

Pour couvrir l'éventail des documents sur d'autres supports, la BNQ élargit le spectre : *Répertoire des livres d'artistes, 1900-1980* (1980), *Catalogue des revues québécoises* (1981), *Brochures québécoises, 1764-1972* (1981) et *La presse québécoise des origines à nos jours* (1973) ; ces deux derniers ouvrages sont conçus en collaboration avec la Bibliothèque de l'Assemblée nationale. Pour analyser le monde de l'édition, les outils sont plus pointus et adaptés : les statistiques de l'édition au Québec, publiées annuellement dès 1968, le *Répertoire des numéros ISBN attribués par la Bibliothèque nationale*







du Québec, qui assume depuis mars 1974 la responsabilité de l'attribution des numéros ISBN aux éditeurs francophones canadiens, et l'ouvrage *La librairie et l'édition à Montréal, 1776-1920*, publié par le professeur Yvan Lamonde. La mise en valeur de la production éditoriale québécoise passe encore par des manifestations culturelles, colloques, expositions et autres, dont plusieurs se perpétuent sous la forme d'outils imprimés : catalogues, bibliographies et monographies. Comptons *La nuit de la poésie* en 1970, *75 ans de littérature de jeunesse au Québec* (1997), *Écrivains québécois de nouvelle culture* (1975), *L'Hexagone 25 : rétrospective 1953-1978* (1979), *Le livre québécois, 1764-1975* (1975), *Maria Chapdelaine : évolution de l'édition, 1913-1980* (1980). Un élargissement du dépôt légal aux autres supports que l'écrit permet de reprendre en 1992 le développement de collections amorcées par Fauteux : estampes, affiches, cartes postales, etc.

Plus d'un siècle après l'exclamation « Tous ces livres sont à toi » exprimant le rêve d'Ægidius Fauteux, les Québécois ont toujours et plus que jamais collectivement accès à cette richesse commune qu'est l'ensemble à peu près exhaustif du patrimoine documentaire du Québec. La consécration du rêve en réalité est évidente dans la formulation du titre de l'exposition inaugurale de la Grande Bibliothèque en avril 2005 : « *Tous ces livres sont à toi!* » – *De l'Œuvre des bons livres à la Grande Bibliothèque (1844-2005)*. Ajoutons à cela le principe même de la création de cette bibliothèque par la fusion des deux institutions dirigées par Fauteux, soit la bibliothèque Saint-Sulpice et la Bibliothèque centrale de Montréal. ▮

1. Exclamation du rêve d'Ægidius Fauteux dans l'article « Les bibliothèques publiques », *La Patrie*, 21 décembre 1901, p. 24.
2. *Ibid.*

L'ÉVOLUTION DE L'ÉDITION QUÉBÉCOISE DU LIVRE DE 1900 À 1999 : UN APERÇU STATISTIQUE[1]

par Lucie Pellerin, coordonnatrice des collections spécialisées, Direction du traitement documentaire de la collection patrimoniale, en collaboration avec Izidor Cirnatiu, bibliothécaire, Direction du traitement documentaire de la collection patrimoniale, et Mireille Laforce, coordonnatrice du dépôt légal, Direction des acquisitions de la collection patrimoniale

Entre 1900 et 1999, 181 024 monographies du secteur privé ont été publiées au Québec[2]. La production québécoise de livres a augmenté régulièrement au cours du XX^e siècle. Les débuts furent lents, mais à partir de la décennie 1940, où le nombre de documents publiés équivaut à deux fois et demie celui de la décennie précédente, les chiffres augmentent rapidement. Les trois dernières décennies du siècle connaissent une forte croissance du nombre de publications. Nous y dénombrons 128 875 titres publiés, c'est-à-dire 71 % de la production québécoise totale au XX^e siècle.

Les six grands domaines qui ont le plus souvent fait l'objet de publications au cours du XX^e siècle sont les suivants : sciences sociales (17 %), littérature québécoise et canadienne (14,8 %), religion (8,6 %), sciences (6 %), technologie (5,5 %), histoire du Québec et du Canada (5 %). Au fil des décennies, les publications en sciences sociales oscillent entre 8 et 15 % du total, avec une montée à 20 % au cours des deux dernières décennies. Ce sont les œuvres littéraires (roman, poésie, théâtre, etc.) québécoises et canadiennes qui ont connu les variations les plus fortes au cours du XX^e siècle : de 8 à 14 % entre 1900 et 1939, avec une pointe à 30 et 35 % dans les années 1940 et 1950, due principalement à la publication de la littérature en fascicules de certaines collections telles que « Les aventures étranges de l'agent IXE-13, l'as des espions canadiens », « Les exploits policiers du Domino noir » ou « Aventures de cow-boys », avant de redescendre dans les années 1960, avec 20 % du total des publications, puis de 10 à 12,5 % pour la période allant de 1970 à 1999.

La littérature étrangère se maintient à 5,4 % ou moins pendant toute cette période, sauf pour les décennies 1940 et 1950, où elle augmente à 7,44 et 8,25 %. Dans les années 1940, cette hausse est due à l'édition de guerre : la France ne pouvant plus publier ses ouvrages, plusieurs sont réimprimés au Québec. À la fin des années 1940 et dans les années 1950, c'est l'apparition des collections de littérature en format de poche, surtout des romans, qui entraîne cette augmentation.

La religion et l'histoire du Canada et du Québec sont deux sujets qui ont connu une baisse importante de production au cours du siècle ; de 18 % au début du XX^e siècle, ils ont chuté à 5 et 4 % dans les années 1990. Les publications en histoire ont subi une baisse régulière. Les ouvrages dans le domaine de la religion ont quant à eux connu une augmentation constante jusqu'à la décennie 1950,

puis ont subi une légère baisse qui s'est accentuée à partir des années 1970 en raison de la laïcisation du Québec. De la même manière, la croissance de l'édition dans le domaine de l'éducation survient après la publication du rapport Parent (1963-1964) et la création du ministère de l'Éducation (1964), des polyvalentes (1968), des cégeps (1967), etc.

Le pourcentage d'ouvrages en sciences progresse de façon significative dans les années 1960 pour atteindre un sommet dans les années 1970 avec 7,6% de l'ensemble des publications, avant de redescendre à 5,9% pendant la dernière décennie du siècle. Les documents en technologie (grand sujet qui regroupe la technologie, la photographie, l'artisanat et l'économie domestique) représentent entre 1,9 et 3,1 % des publications pendant les six premières décennies du siècle ; cependant, l'édition dans cette classe de documents connaît une croissance, puis se stabilise autour de 7% au cours des trois dernières décennies.

Ce rapide survol statistique ne prétend pas tracer le parcours de l'édition québécoise au XX^e siècle. Mais les chiffres laissent deviner des réalités complexes, des histoires étonnantes et, surtout, le fantastique développement de la culture livresque québécoise. ▶

1. Pour les chercheurs intéressés à étudier l'édition québécoise du XX^e siècle, trois outils bibliographiques se distinguent : 1- *Statistiques de l'édition au Québec*, publié annuellement depuis 1982 (pour la période allant de 1968 à 1982, une monographie a été publiée) ; 2- la *Bibliographie du Québec, 1821-1967*, augmentée, refondue et devenue accessible en ligne en juin 2009 ; 3- Iris, le catalogue d'accès public de BAnQ.
2. Voir le tableau des pages 24 et 25. Tous les chiffres sont tirés du catalogue Iris. Ils sont appelés à augmenter puisque BAnQ poursuit sa politique d'acquisition des documents qui manquent à sa collection parce qu'ils ont été publiés avant l'instauration du dépôt légal, en 1968, ou parce qu'ils ont échappé au dépôt légal au cours des premières années de sa mise en application.

Les livres québécois dans les bibliothèques publiques : présents !

par Marie-Josée Benoit, directrice des services aux milieux documentaires

En fréquentant leur bibliothèque publique, les Québécois sont assurés d'y trouver un choix intéressant d'œuvres québécoises. Les collections mises à leur disposition sont régulièrement enrichies grâce aux acquisitions annuelles. Les livres publiés au Québec représentent environ 30% des achats des bibliothèques publiques[1]. Ce pourcentage équivaut presque au triple de la part d'environ 11 % qu'occupent les titres publiés annuellement par l'édition québécoise commerciale[2] parmi les quelque 50 000 nouveaux titres en langue française distribués au Québec[3]. En acquérant une quantité appréciable de livres québécois, les bibliothèques publiques soutiennent l'édition québécoise et contribuent à la rendre accessible auprès des divers publics de lecteurs.

De plus, Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) constitue sans contredit une source incontournable pour qui veut avoir accès aux œuvres québécoises. Pour remplir ses missions à la fois de bibliothèque nationale et de grande bibliothèque publique, BAnQ recueille le patrimoine publié québécois non seulement par dépôt légal mais aussi en assurant le développement d'une vaste collection de prêt couvrant tous les domaines de la connaissance[4].

À l'acquisition de documents s'ajoute une multitude d'activités de mise en valeur et d'animation en bibliothèque qui contribuent à promouvoir les œuvres québécoises et leurs auteurs. Soulignons au passage des activités telles que la Journée mondiale du livre et du droit d'auteur, la Semaine des bibliothèques publiques du Québec, les clubs de lecture estivaux, les programmes « Une histoire au bout du fil » ou encore le Prix du livre jeunesse des bibliothèques de Montréal, qui sont autant d'occasions ou de moyens pour mettre en valeur la littérature d'ici ou, de façon générale, la culture québécoise. ■

1. Estimation calculée à partir des données des statistiques annuelles des bibliothèques publiques du Québec.
2. En 2007, 5669 titres ont été publiés par des maisons d'édition commerciales québécoises. Source : *Statistiques de l'édition au Québec en 2007*, en ligne sur le portail de BAnQ (www.banq.qc.ca).
3. Estimation des titres accessibles à partir de la Banque de titres de langue française (BTLF).
4. Voir à ce sujet l'article publié dans le numéro d'automne 2008 d'*À rayons ouverts*, « Découvrir et explorer la littérature québécoise dans les collections de BAnQ », qui décrit la richesse des collections en littérature québécoise et les diverses façons de les explorer.

L'ÉVOLUTION DE L'ÉDITION QUÉBÉCOISE DU LIVRE DE 1900 À 1999 : UN APERÇU STATISTIQUE[1]

par LUCIE PELLERIN, coordonnatrice des collections spécialisées, Direction du traitement documentaire de la collection patrimoniale, en collaboration avec IZIDOR CIRNATIU, bibliothécaire, Direction du traitement documentaire de la collection patrimoniale, et MIREILLE LAFORCE, coordonnatrice du dépôt légal, Direction des acquisitions de la collection patrimoniale

Entre 1900 et 1999, 181 024 monographies du secteur privé ont été publiées au Québec[2]. La production québécoise de livres a augmenté régulièrement au cours du XX^e siècle. Les débuts furent lents, mais à partir de la décennie 1940, où le nombre de documents publiés équivaut à deux fois et demie celui de la décennie précédente, les chiffres augmentent rapidement. Les trois dernières décennies du siècle connaissent une forte croissance du nombre de publications. Nous y dénombrons 128 875 titres publiés, c'est-à-dire 71 % de la production québécoise totale au XX^e siècle.

Les six grands domaines qui ont le plus souvent fait l'objet de publications au cours du XX^e siècle sont les suivants : sciences sociales (17 %), littérature québécoise et canadienne (14,8 %), religion (8,6 %), sciences (6 %), technologie (5,5 %), histoire du Québec et du Canada (5 %). Au fil des décennies, les publications en sciences sociales oscillent entre 8 et 15 % du total, avec une montée à 20 % au cours des deux dernières décennies. Ce sont les œuvres littéraires (roman, poésie, théâtre, etc.) québécoises et canadiennes qui ont connu les variations les plus fortes au cours du XX^e siècle : de 8 à 14 % entre 1900 et 1939, avec une pointe à 30 et 35 % dans les années 1940 et 1950, due principalement à la publication de la littérature en fascicules de certaines collections telles que « Les aventures étranges de l'agent IXE-13, l'as des espions canadiens », « Les exploits policiers du Domino noir » ou « Aventures de cow-boys », avant de redescendre dans les années 1960, avec 20 % du total des publications, puis de 10 à 12,5 % pour la période allant de 1970 à 1999.

La littérature étrangère se maintient à 5,4 % ou moins pendant toute cette période, sauf pour les décennies 1940 et 1950, où elle augmente à 7,44 et 8,25 %. Dans les années 1940, cette hausse est due à l'édition de guerre : la France ne pouvant plus publier ses ouvrages, plusieurs sont réimprimés au Québec. À la fin des années 1940 et dans les années 1950, c'est l'apparition des collections de littérature en format de poche, surtout des romans, qui entraîne cette augmentation.

La religion et l'histoire du Canada et du Québec sont deux sujets qui ont connu une baisse importante de production au cours du siècle ; de 18 % au début du XX^e siècle, ils ont chuté à 5 et 4 % dans les années 1990. Les publications en histoire ont subi une baisse régulière. Les ouvrages dans le domaine de la religion ont quant à eux connu une augmentation constante jusqu'à la décennie 1950,

puis ont subi une légère baisse qui s'est accentuée à partir des années 1970 en raison de la laïcisation du Québec. De la même manière, la croissance de l'édition dans le domaine de l'éducation survient après la publication du rapport Parent (1963-1964) et la création du ministère de l'Éducation (1964), des polyvalentes (1968), des cégeps (1967), etc.

Le pourcentage d'ouvrages en sciences progresse de façon significative dans les années 1960 pour atteindre un sommet dans les années 1970 avec 7,6% de l'ensemble des publications, avant de redescendre à 5,9% pendant la dernière décennie du siècle. Les documents en technologie (grand sujet qui regroupe la technologie, la photographie, l'artisanat et l'économie domestique) représentent entre 1,9 et 3,1% des publications pendant les six premières décennies du siècle ; cependant, l'édition dans cette classe de documents connaît une croissance, puis se stabilise autour de 7% au cours des trois dernières décennies.

Ce rapide survol statistique ne prétend pas tracer le parcours de l'édition québécoise au XX^e siècle. Mais les chiffres laissent deviner des réalités complexes, des histoires étonnantes et, surtout, le fantastique développement de la culture livresque québécoise. ▶

1. Pour les chercheurs intéressés à étudier l'édition québécoise du XX^e siècle, trois outils bibliographiques se distinguent : 1- *Statistiques de l'édition au Québec*, publié annuellement depuis 1982 (pour la période allant de 1968 à 1982, une monographie a été publiée) ; 2- la *Bibliographie du Québec, 1821-1967*, augmentée, refondue et devenue accessible en ligne en juin 2009 ; 3- Iris, le catalogue d'accès public de BAnQ.
2. Voir le tableau des pages 24 et 25. Tous les chiffres sont tirés du catalogue Iris. Ils sont appelés à augmenter puisque BAnQ poursuit sa politique d'acquisition des documents qui manquent à sa collection parce qu'ils ont été publiés avant l'instauration du dépôt légal, en 1968, ou parce qu'ils ont échappé au dépôt légal au cours des premières années de sa mise en application.

Les livres québécois dans les bibliothèques publiques : présents !

par Marie-Josée Benoit, directrice des services aux milieux documentaires

En fréquentant leur bibliothèque publique, les Québécois sont assurés d'y trouver un choix intéressant d'œuvres québécoises. Les collections mises à leur disposition sont régulièrement enrichies grâce aux acquisitions annuelles. Les livres publiés au Québec représentent environ 30% des achats des bibliothèques publiques[1]. Ce pourcentage équivaut presque au triple de la part d'environ 11% qu'occupent les titres publiés annuellement par l'édition québécoise commerciale[2] parmi les quelque 50 000 nouveaux titres en langue française distribués au Québec[3]. En acquérant une quantité appréciable de livres québécois, les bibliothèques publiques soutiennent l'édition québécoise et contribuent à la rendre accessible auprès des divers publics de lecteurs.

De plus, Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) constitue sans contredit une source incontournable pour qui veut avoir accès aux œuvres québécoises. Pour remplir ses missions à la fois de bibliothèque nationale et de grande bibliothèque publique, BAnQ recueille le patrimoine publié québécois non seulement par dépôt légal mais aussi en assurant le développement d'une vaste collection de prêt couvrant tous les domaines de la connaissance[4].

À l'acquisition de documents s'ajoute une multitude d'activités de mise en valeur et d'animation en bibliothèque qui contribuent à promouvoir les œuvres québécoises et leurs auteurs. Soulignons au passage des activités telles que la Journée mondiale du livre et du droit d'auteur, la Semaine des bibliothèques publiques du Québec, les clubs de lecture estivaux, les programmes « Une histoire au bout du fil » ou encore le Prix du livre jeunesse des bibliothèques de Montréal, qui sont autant d'occasions ou de moyens pour mettre en valeur la littérature d'ici ou, de façon générale, la culture québécoise. ■

1. Estimation calculée à partir des données des statistiques annuelles des bibliothèques publiques du Québec.
2. En 2007, 5669 titres ont été publiés par des maisons d'édition commerciales québécoises. Source : *Statistiques de l'édition au Québec en 2007*, en ligne sur le portail de BAnQ (www.banq.qc.ca).
3. Estimation des titres accessibles à partir de la Banque de titres de langue française (BTLF).
4. Voir à ce sujet l'article publié dans le numéro d'automne 2008 d'*À rayons ouverts*, « Découvrir et explorer la littérature québécoise dans les collections de BAnQ », qui décrit la richesse des collections en littérature québécoise et les diverses façons de les explorer.

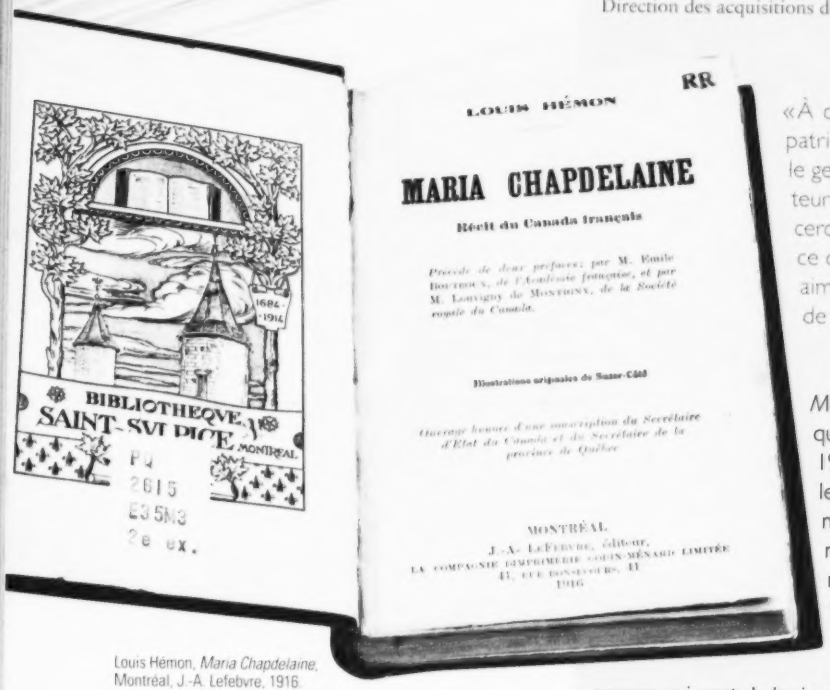
STATISTIQUES DE L'ÉDITION QUÉBÉCOISE AU XXe SIÈCLE

	1900-1909		1910-1919		1920-1929		1930-1939		1940-1949		1950-1959	
	nbre	%	nbre	%	nbre	%	nbre	%	nbre	%	nbre	%
OUVRAGES GÉNÉRAUX	2	0,09	11	0,37	12	0,32	14	0,29	30	0,25	31	0,27
PHILOSOPHIE PSYCHOLOGIE	12	0,54	30	1,01	41	1,10	63	1,31	197	1,67	139	1,19
RELIGION	408	18,44	648	21,84	755	20,24	1 016	21,14	2 111	17,89	1 971	16,91
HISTOIRE (sciences connexes)	56	2,53	57	1,92	36	0,96	67	1,39	111	0,94	86	0,74
HISTOIRE (à l'exclusion de l'Amérique)	37	1,67	88	2,97	68	1,82	65	1,35	305	2,59	91	0,78
HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE	38	1,72	22	0,74	44	1,18	42	0,87	59	0,50	57	0,49
HISTOIRE DU CANADA HISTOIRE DU QUÉBEC	390	17,63	388	13,08	415	11,12	469	9,76	615	5,21	476	4,09
GÉOGRAPHIE ANTHROPOLOGIE SPORTS ET JEUX	43	1,94	59	1,99	87	2,33	82	1,71	136	1,15	248	2,13
SCIENCES SOCIALES	186	8,41	368	12,40	516	13,83	701	14,59	1 224	10,38	889	7,63
SCIENCES POLITIQUES	23	1,04	34	1,15	17	0,46	50	1,04	91	0,77	91	0,78
DROIT	132	5,97	129	4,35	112	3,00	150	3,12	129	1,09	146	1,25
ÉDUCATION	65	2,94	76	2,56	120	3,22	141	2,93	263	2,23	354	3,04
MUSIQUE	52	2,35	55	1,85	121	3,24	131	2,73	245	2,08	162	1,39
BEAUX-ARTS	29	1,31	33	1,11	46	1,23	32	0,67	100	0,85	75	0,64
LANGUES	121	5,47	251	8,46	241	6,46	354	7,37	425	3,60	344	2,95
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE	119	5,38	29	0,98	44	1,18	92	1,91	878	7,44	961	8,25
LITTÉRATURES CANADIENNE ET QUÉBÉCOISE	183	8,27	299	10,08	529	14,18	595	12,38	3 531	29,93	4 108	35,25
LITTÉRATURE JEUNESSE	3	0,14	4	0,13	29	0,78	37	0,77	240	2,03	245	2,10
ARTS DU SPECTACLE MASS MÉDIA	6	0,27	24	0,81	28	0,75	24	0,50	70	0,59	57	0,49
SCIENCE	67	3,03	84	2,83	111	2,98	247	5,14	401	3,40	480	4,12
MÉDECINE	83	3,75	73	2,46	113	3,03	118	2,46	176	1,49	163	1,40
AGRICULTURE	62	2,80	52	1,75	53	1,42	99	2,06	112	0,95	104	0,89
TECHNOLOGIE	43	1,94	60	2,02	113	3,03	135	2,81	229	1,94	280	2,40
SCIENCE MILITAIRE	10	0,45	21	0,71	14	0,38	8	0,17	30	0,25	16	0,14
SCIENCE NAVALE	5	0,23	16	0,54	4	0,11	1	0,02	4	0,03	2	0,02
BIBLIOGRAPHIE BIBLIOTHÉCONOMIE	37	1,67	56	1,89	62	1,66	72	1,50	85	0,72	78	0,67
TOTAUX PAR DÉCENNIE	**2 212**	**1,22**	**2 967**	**1,64**	**3 731**	**2,06**	**4 805**	**2,65**	**11 797**	**6,52**	**11 654**	**6,44**

	1960-1969		1970-1979		1980-1989		1990-1999		TOTAUX PAR DOMAINE	
	nbre	%	nbre	%	nbre	%	nbre	%	nbre	%
OUVRAGES GÉNÉRAUX	66	0,44	143	0,60	131	0,32	428	0,67	868	0,48
PHILOSOPHIE PSYCHOLOGIE	312	2,08	915	3,82	1 944	4,69	2 685	4,23	6 338	3,50
RELIGION	1 594	10,64	1 158	4,83	2 432	5,86	3 418	5,39	15 511	8,57
HISTOIRE (sciences connexes)	226	1,51	651	2,72	1 103	2,66	1 628	2,57	4 021	2,22
HISTOIRE (à l'exclusion de l'Amérique)	125	0,83	262	1,09	435	1,05	622	0,98	2 098	1,16
HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE	98	0,65	202	0,84	283	0,68	446	0,70	1 291	0,71
HISTOIRE DU CANADA HISTOIRE DU QUÉBEC	960	6,41	1 228	5,13	1 777	4,29	2 377	3,75	9 095	5,02
GÉOGRAPHIE ANTHROPOLOGIE SPORTS ET JEUX	359	2,40	1 020	4,26	1 145	2,76	1 499	2,36	4 678	2,58
SCIENCES SOCIALES	1 563	10,43	3 775	15,76	8 238	19,87	13 408	21,13	30 868	17,05
SCIENCES POLITIQUES	213	1,42	386	1,61	540	1,30	669	1,05	2 114	1,17
DROIT	277	1,85	865	3,61	1 258	3,03	2 003	3,16	5 201	2,87
ÉDUCATION	1 132	7,56	1 414	5,90	2 172	5,24	2 153	3,39	7 890	4,36
MUSIQUE	482	3,22	221	0,92	364	0,88	414	0,65	2 247	1,24
BEAUX-ARTS	203	1,35	618	2,58	1 178	2,84	1 651	2,60	3 965	2,19
LANGUES	685	4,57	1 101	4,60	2 417	5,83	2 953	4,65	8 892	4,91
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE	449	3,00	710	2,96	1 757	4,24	2 028	3,20	7 067	3,90
LITTÉRATURES CANADIENNE ET QUÉBÉCOISE	3 042	20,30	2 901	12,11	3 931	9,48	7 698	12,13	26 817	14,81
LITTÉRATURE JEUNESSE	81	0,54	462	1,93	93	0,22	3 434	5,41	4 628	2,56
ARTS DU SPECTACLE MASS MÉDIA	842	5,62	313	1,31	200	0,48	481	0,76	2 045	1,13
SCIENCE	965	6,44	1 820	7,60	3 091	7,45	3 726	5,87	10 992	6,07
MÉDECINE	387	2,58	842	3,52	2 243	5,41	3 404	5,36	7 602	4,20
AGRICULTURE	158	1,05	430	1,80	823	1,98	1 135	1,79	3 028	1,67
TECHNOLOGIE	464	3,10	1 550	6,47	2 981	7,19	4 053	6,39	9 908	5,47
SCIENCE MILITAIRE	8	0,05	17	0,07	49	0,12	47	0,07	220	0,12
SCIENCE NAVALE	9	0,06	11	0,05	55	0,13	55	0,09	162	0,09
BIBLIOGRAPHIE BIBLIOTHÉCONOMIE	283	1,89	938	3,92	829	2,00	1 038	1,64	3 478	1,92
TOTAUX PAR DÉCENNIE	**14 983**	**8,28**	**23 953**	**13,23**	**41 469**	**22,91**	**63 453**	**35,05**	**181 024**	**100,00**

PETITE PROMENADE CATALOGRAPHIQUE PARMI QUELQUES CLASSIQUES DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

par DANIEL CHOUINARD, coordonnateur des achats, dons et échanges, Direction des acquisitions de la collection patrimoniale



Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, Montréal, J.-A. Lefebvre, 1916.

«À quoi diable peut bien servir une collection patrimoniale de livres?» n'est certainement pas le genre de question qu'oserait poser le fidèle lecteur d'*À rayons ouverts*. Pourtant, nous nous efforcerons tout de même d'y répondre en révélant ce que le catalogue, pour peu qu'on l'interroge aimablement, nous dit sur quelques classiques de la littérature québécoise.

N'ayons peur de rien et prenons d'abord *Maria Chapdelaine*, du Français Louis Hémon, qui paraît sous forme de livre à Montréal en 1916 après avoir été publié en feuilleton dans le journal *Le Temps* à Paris en 1914. Hémon, mort frappé par un train en Ontario en 1913, ne verra pas ces parutions et ne saura évidemment rien de l'extraordinaire fortune de ce texte qui a remarquablement bien surmonté l'épreuve du temps. Entre 1916 et 2008, on trouve près de 250 éditions de ce fameux roman, qui vont de la simple réimpression à l'identique du texte original jusqu'au livre d'artiste de grand prix en passant par diverses traductions. Ce foisonnement d'éditions est dû pour une bonne part au succès durable remporté par ce texte en France et l'on se rendra vite compte qu'aucun autre texte majeur de la littérature québécoise ne peut rivaliser avec *Maria Chapdelaine* sur ce plan. Ainsi, on compte 33 éditions d'*Un homme et son péché*, le fameux roman de la terre de Claude-Henri Grignon, parues entre 1933 et 2008. Dans la même veine, le *Menaud, maître-draveur* de Félix-Antoine Savard connaît 36 éditions entre 1937 et 2008 et *Le Survenant* de Germaine Guèvremont paraît à 33 reprises entre 1945 et 2005. Quant au très urbain *Bonheur d'occasion*, avec lequel Gabrielle Roy a fait une entrée en littérature pour le moins fracassante, il est publié 32 fois entre 1945 et 2009.

Germaine Guèvremont,
Le Survenant, Montréal, Beauchemin, 1945.

Hector de Saint-Denys-Garneau,
s. d. Photographe non identifié.
Ne provient pas des collections
de BAnQ.

La poésie, généralement peu portée sur le quantitatif, a malgré tout ses chiffres à elle. Les poèmes d'Émile Nelligan, que bien des Québécois découvrent à l'école, font l'objet de 26 éditions plus ou moins complètes entre 1904 et 2004 et le recueil *Regards et jeux dans l'espace* d'Hector de Saint-Denys-Garneau est réédité 20 fois entre 1937 et 2004, un destin qui laisse songeur lorsque l'on sait que le poète a tenté de retirer l'ouvrage des librairies quelques mois après sa parution. Quant à *L'homme rapaillé*, célèbre recueil que Gaston Miron n'a cessé de retravailler, il compte pas moins de 16 éditions en un peu plus de 30 ans, entre 1970 et 2003.

Un classique québécois, ce serait donc tout simplement un roman qui paraît une trentaine de fois à l'intérieur d'un petit siècle. Ou une vingtaine de fois dans le cas d'un recueil de poésie. Ah ! si tout était si simple… Plus sérieusement, que nous dit-il, alors, ce cher catalogue de la Collection patrimoniale ? Peut-être au fond qu'en témoignant ainsi de la pérennité et du rayonnement de certaines œuvres, il contribue à en faire des classiques. Un terme que, vous l'aurez deviné, nous nous garderons bien de définir. ▮

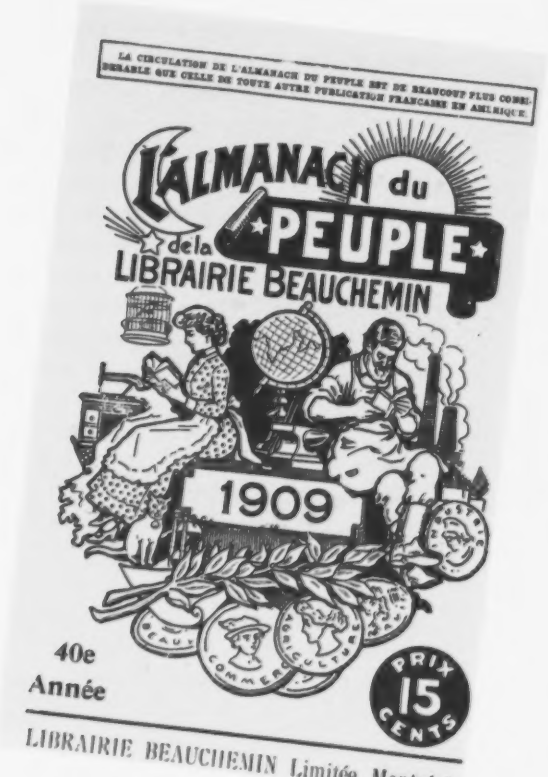
UNE ENCYCLOPÉDIE FAMILIALE DES CONNAISSANCES PRATIQUES[1] – LES ALMANACHS CANADIENS-FRANÇAIS DU XVIII[e] AU XX[e] SIÈCLE

À PROPOS DE L'EXPOSITION À LA GRANDE BIBLIOTHÈQUE

par HANS-JÜRGEN LÜSEBRINK, commissaire de l'exposition
Une encyclopédie vivante du peuple – Les almanachs québécois du XVIII[e] au XX[e] siècle

Les almanachs canadiens-français, qui regroupent près de 200 titres différents publiés entre la fin du XVIII[e] siècle et le milieu du XX[e] siècle, dont certains, comme l'*Almanach du peuple*, continuent d'être publiés de nos jours, nous paraissent à la fois proches et très lointains. Proches, parce que nos grands-parents et nos ancêtres lisaient et consultaient quasi quotidiennement ces périodiques en format de poche, abondamment illustrés et extrêmement populaires. En même temps lointains, car ces publications annuelles font partie d'un univers médiatique foncièrement différent du nôtre, sans Internet, radio ou télévision, où elles constituent souvent le seul imprimé présent dans les foyers canadiens-français traditionnels, à côté de quelques écrits religieux comme des chansonniers, des catéchismes et des livres sur la vie des saints.

Hans-Jürgen Lüsebrink
est docteur en philologie romane (Université de Bayreuth, 1981) et en histoire (École des hautes études en sciences sociales, Paris, 1984). Professeur à l'Université de Sarrebruck (Allemagne) et titulaire de la Chaire d'études culturelles romanes et de communication interculturelle, il a obtenu la bourse John-G.-Diefenbaker du Conseil des arts du Canada en 2001 ainsi qu'une bourse du Programme de soutien à la recherche de BAnQ en 2006.



L'almanach du peuple de la Librairie Beauchemin – 1909, Montréal, Librairie Beauchemin, 1908?, page de titre.

UNE ENCYCLOPÉDIE VIVANTE DU PEUPLE

LES ALMANACHS QUÉBÉCOIS

du XVIII^e au XX^e siècle

L'importance sociale et culturelle de l'almanach canadien-français pendant son âge d'or, soit la période entre 1860 et 1918, n'est pas sans étonner. Jusque dans les années 1920, les almanachs canadiens-français étaient de loin les imprimés les plus largement diffusés au Québec, en ville comme dans les campagnes les plus reculées[2]. Leurs tirages en témoignent de façon significative. Si les premiers almanachs du XVIII^e siècle, comme l'*Almanach de Québec*, étaient destinés à un public d'élite et n'étaient publiés qu'à 400 ou 1000 exemplaires, leurs successeurs pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, qui visaient un large public populaire, tiraient à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires. Ainsi, le *Nouvel Almanach de la Province de Québec* fut publié en 1869 à 30 000 exemplaires et l'*Almanach agricole, commercial et historique*, en 1878, à 50 000 exemplaires. Les grandes séries d'almanachs populaires de la fin du XIX^e siècle, l'*Almanach des familles*, l'*Almanach du peuple* et l'*Almanach Rolland*, atteignirent des tirages situés entre 50 000 et 110 000 exemplaires. Certains almanachs religieux comme l'*Almanach de l'action sociale catholique*, dont l'importance au Québec est bien moindre que celle des almanachs laïques, connurent également des tirages pouvant aller jusqu'à 25 000 exemplaires. Ces chiffres sont tout à fait impressionnants pour une population d'environ 1,6 million d'habitants, qui était celle du Québec à l'époque. ▶

DÉFINITION DU GENRE

Qu'est-ce qu'un almanach? Dérivé du mot arabe *al manâkh*, qui signifie «tableau composé d'éphémérides du Soleil et de la Lune», l'almanach se trouva étroitement lié à la naissance et à l'évolution de l'imprimé en Occident dès le milieu du XVe siècle. Il y naquit avec l'invention de l'imprimerie par Gutenberg à Mayence et connut une diffusion rapide dans toute l'Europe à partir du XVIIe siècle.

Publication annuelle sortie des presses début décembre pour être vendue à la fin de l'année, autour des fêtes de Noël, et comportant un calendrier suivi par de l'information supplémentaire plus ou moins étoffée, l'almanach est constitué essentiellement de quatre composantes :

- une partie calendaire, avec les jours de l'année, les noms des saints, les signes du zodiaque, les fêtes légales, les dates et heures des éclipses, les jeûnes obligatoires ainsi que, selon les différents almanachs, des prévisions météorologiques, des prophéties, les dates capitales de l'histoire appelées «Ères», les jours maigres et ceux d'abstinence, le «temps où la célébration des mariages n'est pas permise» ainsi que les jours de foire;
- un annuaire comportant des listes de personnes et d'institutions importantes : gouvernement, justice, clergé et établissements culturels et scolaires;
- les «Éphémérides», parfois aussi appelées «Relation historique», où se trouvent résumés et souvent aussi commentés les événements essentiels de l'année écoulée;
- et, enfin, une partie «Variétés» comportant des renseignements extrêmement divers allant de conseils d'hygiène jusqu'à des commentaires sur l'économie domestique ainsi que, bien souvent, des textes littéraires de longueurs diverses, des sentences, des proverbes, des bons mots, des contes et récits et parfois même de courtes pièces de théâtre.

SPÉCIFICITÉS DE L'ALMANACH

Placés dans l'histoire globale du genre de l'almanach, les almanachs canadiens-français se distinguent non seulement par une naissance assez tardive (131 ans après le premier almanach en langue anglaise en Nouvelle-Angleterre, par exemple), mais aussi par une évolution et une importance très spécifiques. Apparus au Québec dès 1777 avec la publication de l'*Almanach encyclopédique* de l'imprimeur et éditeur montréalais Fleury Mesplet[3], ils témoignent, comme tous les almanachs parus outre-mer, d'une volonté de transférer et d'adapter en Amérique un genre bien implanté et très populaire dans les sociétés et cultures de l'ancienne Europe.

S'inspirant de modèles aussi bien britanniques que français et allemands (illustration 1), comme l'*Almanach des muses* parisien qui servit de modèle pour l'almanach du même nom de Louis Plamondon en 1807, les almanachs canadiens-français commencèrent à se distinguer fortement de leurs équivalents canadiens-anglais au cours des premières décennies du XIXe siècle. Leur profil bien particulier est d'abord caractérisé par la grande importance accordée à la mémoire collective, à l'histoire canadienne-française et à ses figures d'identification, comme Jacques Cartier, Champlain, Montcalm, les patriotes de 1837-1838, Dollard des Ormeaux ou encore Madeleine de Verchères.

Almanach pour tous – 1916, Montréal, A. Bouesnel, 1915?.

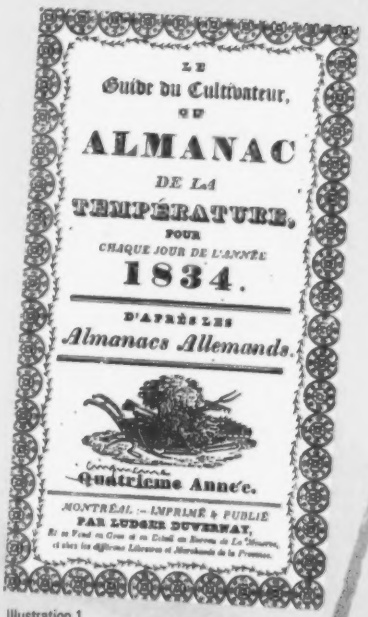

LE
Guide du Cultivateur,
OU
ALMANAC
DE LA
TEMPÉRATURE,
POUR
CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE
1834.
D'APRÈS LES
Almanacs Allemands.
Quatrième Année.
MONTRÉAL, — IMPRIMÉ & PUBLIÉ
PAR LUDGER DUVERNAY,

Illustration 1
Le guide du cultivateur ou almanac de la température pour chaque jour de l'année 1834, Montréal, Ludger Duvernay, 1833?, page de titre.

Par la suite, avec leur publication régulière de textes littéraires d'auteurs canadiens-français tels Louis Fréchette, Rodolphe Girard, Paul-Marc Sauvalle, Marie-Claire Daveluy et Honoré Beaugrand, les almanachs canadiens-français devinrent progressivement un média essentiel pour la promotion et la diffusion sociale de la littérature québécoise, surtout à partir des dernières décennies du XIXe siècle[4] (illustration 2). C'est grâce à ces modestes livrets de poche lus dans presque tous les foyers du pays que les écrivains québécois des premières générations se firent connaître auprès d'un très vaste public.

Enfin, l'almanach représenta un forum important pour la circulation de l'information et pour le débat politique au Canada francophone : en témoignent par exemple la défense résolue des idéaux des patriotes dans le *Guide du cultivateur* (1830-1837) de Ludger Duvernay, le tout premier almanach populaire au Bas-Canada; la diffusion du régionalisme québécois au cours des années 1920 dans les récits illustrés par Edmond-Joseph Massicotte dans l'*Almanach du peuple* (illustration 3) et par Rodolphe Duguay dans l'*Almanach trifluvien* et l'*Almanach de l'action sociale catholique*; ou encore le débat acharné autour du bilinguisme en Ontario en 1917-1918 et le combat en faveur de la langue française mené dans de nombreux almanachs de l'époque, notamment l'*Almanach de la langue française*[5]. ▮

1. Sous-titre de l'*Almanach agricole, commercial et historique* (à partir de 1935).
2. Voir Judy Donnelly et Hans-Jürgen Lüsebrink, « Les almanachs », dans Yvan Lamonde, Patricia Lockhart Flemming et Fiona A. Black (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada*, vol. II : *1840-1918*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2005, p. 396-404.
3. Eugène Rouillard, *Les premiers almanachs canadiens*, Lévis, Pierre-Georges Roy, 1889, p. 30.
4. Jacques Michon, « L'almanach comme vecteur des stratégies éditoriales au Québec au temps de la naissance d'une littérature nationale (1880-1939) », dans Hans-Jürgen Lüsebrink et autres (dir.), *Les lectures du peuple en Europe et dans les Amériques du XVIIIe au XXe siècle*, Bruxelles, éditions Complexe, 2003, p. 233-240; Hans-Jürgen Lüsebrink, « La littérature des almanachs : réflexions sur l'anthropologie du fait littéraire », *Études françaises*, vol. 36, nº 3, juillet 2000, p. 47-64.
5. Voir Hans Jürgen Lüsebrink, « *Le livre aimé du peuple* ». *Les Almanachs québécois, XVIIIe-XXe siècles* (ouvrage à paraître aux Presses de l'Université Laval).

CONTES ET NOUVELLES

LA CHASSE GALERIE

Illustré par Henri Julien

Je vas vous reconter une rédemon d'histoire...

récit qui suit est basé sur croyance populaire qui remonte époque des coureurs des bois et voyageurs du Nord-Ouest. Les des chantiers" ont perpétué tradition. J'ai rencontré plus voyageur qui affirmaient avoir voyager dans l'air des canots plis de "pouédés" s'en allant

voir leurs "blondes", sous les ar pièces de Belzébuth. Si j'ai été fo de me servir d'expressions peu a démiques, on voudra bien se r peler que je mets en scène hommes au langage aussi que leur difficile métier.

H.

351

Illustration 2
Honoré Beaugrand (texte) et Henri Julien (illustr.), « La chasse-galerie », dans *L'almanach du peuple Beauchemin pour 1927*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1926?, p. 351

VARIETES — Suite

NOS TRADITIONS NATIONALES

Le flottage des billots.

Illustration 3
Edmond-Joseph Massicotte, « Le flottage des billots », gravure tirée de l'*Almanach du peuple Beauchemin pour 1929*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1928?

AU CHANT DE L'ALOUETTE : L'ÉDITION DES PARTITIONS MUSICALES AU QUÉBEC

par PATRICK DESROSIERS, bibliothécaire, Direction de la référence et du prêt

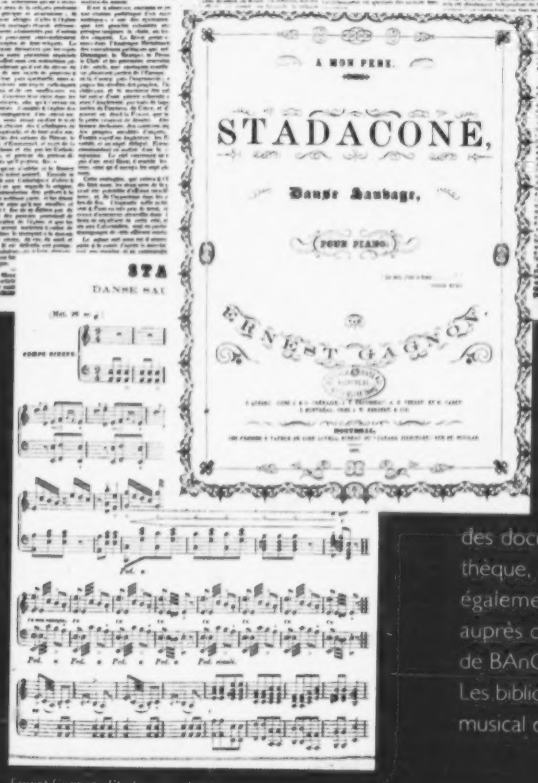
L'histoire de l'imprimerie au Québec a débuté en 1764, mais il a toutefois fallu attendre l'aube du XIXe siècle pour voir paraître les premiers imprimés musicaux. Le phénomène peut sembler étrange puisque la musique et le chant ont toujours été des passe-temps très populaires, mais il faut cependant savoir que l'acquisition d'une fonte musicale par une imprimerie était extrêmement coûteuse à l'époque. En effet, plus de 400 éléments différents étaient nécessaires à l'impression d'une pièce musicale, qui exigeait, par ailleurs, l'embauche d'un personnel musicalement qualifié, apte à saisir la structure d'une partition et la position exacte de chaque note sur cette dernière. C'est pour cette raison que la plupart des partitions musicales offertes sur le territoire québécois avant 1800 étaient importées des États-Unis ou d'Europe.

L'évolution de l'édition des partitions musicales au Québec s'est segmentée selon trois types de documents : les livres de musique, l'inclusion dans les journaux et les périodiques et, enfin, la musique en feuilles.

D'HIER...

L'éducation musicale par les membres du clergé ainsi que la diffusion des chants liturgiques ont favorisé la publication du *Graduel romain à l'usage du Diocèse de Québec* par l'imprimeur John Neilson en 1800. Le *Processionnal romain* ainsi que le *Vesperal romain* suivront et feront l'objet de réimpressions par les fils de Neilson, Samuel et William. Ces derniers publieront également le *Traité élémentaire de musique, particulièrement adapté au piano forte* (1828) et *Aiamie kushkushkutu mishinaigan* (1847), premier livre de musique en langue montagnaise. Plusieurs autres titres suivront : *Chansons populaires du Canada* (Ernest Gagnon), *La lyre canadienne : répertoire des meilleures chansons et romances du jour* et *La bonne chanson* (Charles-Émile Gadbois), pour ne citer que les plus connus.

Toutefois, les livres sur la musique étaient relativement coûteux et peu de gens avaient les moyens de se payer un tel luxe. L'intérêt de la population pour la musique ne se démentant pas, certains imprimeurs eurent l'idée d'incorporer des partitions dans quelques journaux et périodiques. C'est d'ailleurs par cet intermédiaire que la diffusion de la culture musicale put s'étendre hors des grands centres urbains, ce qui permit à un nombre plus important de musiciens d'être au fait des nouvelles parutions. *La Minerve* fut le premier périodique à faire paraître de la musique imprimée, dès 1830, avec la pièce *La Parisienne* de Casimir Delavigne. D'autres périodiques, articulés autour de la littérature ou des arts, notamment *The Literacy Garland*, *Le Ménestrel*, *La Revue canadienne*, *Le Passe-temps*, publièrent également des pages consacrées à la musique. Au fil du temps, les progrès technologiques et la plus grande disponibilité d'un personnel spécialisé facilitèrent la publication des partitions musicales à une plus grande échelle.

Casimir Delavigne, « La Parisienne », dans *La Minerve*, 19 septembre 1831

Ernest Gagnon, *Stadacone : danse sauvage pour piano*, Montréal, John Lovell, bureau du Canada Directory, 1868, couverture et page 3

Publiée dans le même but que les périodiques, soit atteindre un plus large auditoire à moindre coût, la musique en feuilles s'est révélée très populaire dès son apparition et l'est restée jusqu'à nos jours. C'est en 1840 que sonnent les cloches signalant la naissance de la musique en feuilles au Québec avec *Merry Bells of England* (J. F. Lehmann) et *Le dépit amoureux* (Napoléon Aubin). De nos jours, quelques éditeurs, dont Chant de mon pays, publient toujours des feuilles de musique de chansons populaires.

La publication musicale s'est heurtée à de nombreux obstacles au fil des ans : problèmes techniques, formation du personnel et, même, coût du document final. Malgré tout, elle a remporté une popularité indéniable et constante auprès de la population et le corpus musical ainsi constitué se révèle d'une extrême richesse tant sur le plan mélodique qu'en ce qui concerne les thèmes abordés!

... À AUJOURD'HUI

Dans le cadre de son processus de numérisation, Bibliothèque et Archives nationales du Québec a mis en ligne nombre de ces périodiques culturels et quantité de cette musique en feuilles. En naviguant dans la section *Collection numérique* du portail de BAnQ, il est possible de trouver une foule de partitions et de découvrir ainsi des florilèges de mélodies qui ont marqué notre histoire. Vous trouverez la musique en feuilles dans la section *Livres et partitions musicales* et les partitions reproduites dans des périodiques dans les sections *Journaux* ou *Revues*. Cela permet de repérer tout aussi bien des valses que des marches militaires ou des chansons sur le thème des belles-mères, voire une chanson portant sur le naufrage de l'*Empress of Ireland*.

Si vous rencontrez des difficultés dans le repérage des documents, n'hésitez pas à demander conseil, à la Grande Bibliothèque, à un bibliothécaire de la section Musique et films. Il vous est également possible d'effectuer la même démarche, par courriel, auprès du personnel du service de référence à distance, via le portail de BAnQ, ou par téléphone au 514 873-1100 ou au 1 800 363-9028. Les bibliothécaires se feront un plaisir de vous guider dans le panorama musical qui s'offre ainsi à vous. ▮

LES DÉFIS DE L'ÉDITION POUR LES AVEUGLES AU QUÉBEC
L'ÉDITION BRAILLE EXISTE-T-ELLE ?

par MICHELLE BRULÉ, commissaire de l'exposition
Le braille, c'est normal !

Michelle Brulé
est une musicienne aveugle née à Montréal en 1950. Elle a obtenu sa maîtrise en musique de chambre et accompagnement en Allemagne. Outre quelques récitals avec des artistes réputés comme Natalie Choquette, elle a été attachée de presse et traductrice chez Stanké et a travaillé dans le milieu des bibliothèques et de l'édition braille.

Les premières tentatives d'édition braille au Québec datent de la fin du XIXe siècle et se rattachent à la scolarisation des aveugles à l'Institut Nazareth de Montréal, première école pour non-voyants en Amérique, fondée en 1861. L'appellation « éditions » apparaît pour la première fois en 1968 lors de la création des Éditions braille du Québec à l'Institut Louis-Braille de Longueuil, où il est enfin possible pour les aveugles d'acheter quelques livres. Mais l'achat de livres demeurera toujours un luxe rarissime, les coûts de production étant très élevés. Les maisons d'édition braille se multiplient et se diversifient au fur et à mesure que les progrès techniques accroissent les possibilités : on en compte aujourd'hui une dizaine au Québec, incluant les établissements scolaires, dont trois, soit Point-par-point à Longueuil, Braille Jymico à Québec et l'Institut Nazareth et Louis-Braille, sont en mesure de produire sur une grande échelle.

MAIS QU'EST-CE QUE L'ÉDITION BRAILLE ?

Parler d'édition quand il s'agit de braille, c'est avant tout parler de reproduction d'ouvrages existants afin de les rendre accessibles aux non-voyants. Les « producteurs » de braille, ainsi qu'eux-mêmes se désignent, n'ont donc pas à se préoccuper du processus de publication d'auteurs.

Cela ne signifie pas pour autant que la production de titres en braille se limite à de la simple copie, bien que cela ait pu être le cas par le passé, quand les livres étaient transcrits à la main, plus ou moins fidèlement d'ailleurs. Là réside tout le défi pour les professionnels d'un art qui, à partir des années 1990, est devenu une véritable spécialisation. C'est pourquoi les gens du métier utilisent aujourd'hui l'expression « édition adaptée », et ce, non seulement pour le braille mais également pour l'audio et l'électronique.

D'aucuns croient encore qu'un livre adapté est un livre dont on aurait simplifié les contenus pour les non-voyants, un peu à la façon des romans condensés. Bien entendu, il n'en est rien. Au contraire, le respect de l'intégralité des textes et la concordance avec l'original sont des préoccupations majeures pour les techniciens du braille. Mais la concordance n'est pas suffisante ; encore faut-il s'assurer que la représentation qu'on fait du document imprimé reste parlante au toucher. Or, depuis l'avènement des technologies de l'informatique, qui a coïncidé avec un souci d'intégration éducationnelle et socioprofessionnelle généralisé des non-voyants, le Québec a pris un leadership incontestable dans ce domaine.

Pour en arriver à une forme d'édition professionnalisée dans un contexte de mondialisation documentaire, il a d'abord fallu codifier des normes uniformes de mise en page des documents en braille, de même que des normes visant la représentation et l'utilisation de techniques et de procédés purement visuels – de plus en plus complexes –, telles les indications de polices, de couleurs ou de formes, sans parler des tableaux ou du graphisme! La créativité du monde de l'édition imprimée étant par définition évolutive, les producteurs de braille n'ont pas fini de se poser des questions et de s'arracher les cheveux dans leurs efforts constants pour évaluer la façon et la pertinence d'adapter le matériel créé pour les voyants.

UN MOT SUR L'ÉDITION ÉLECTRONIQUE

Pour les voyants comme pour les non-voyants, les nouvelles technologies ont favorisé la conservation et la diffusion des documents ainsi que l'augmentation de la production. Toutefois, nonobstant l'électronique, le nombre de documents accessibles en braille demeurera toujours infime – c'est un euphémisme – par rapport à l'imprimé. Les techniques de numérisation ont donné aux non-voyants beaucoup d'espoir, particulièrement en ce qui a trait aux ouvrages de référence (encyclopédies, journaux, généalogie), jusqu'à ce qu'ils réalisent que cette numérisation se fait principalement… en mode image. Ainsi, des millions de documents d'une valeur inestimable leur échappent encore complètement! La numérisation en mode texte, bien que nécessitant beaucoup plus de temps et d'attention, constitue donc, à mon sens, le plus grand défi de l'édition adaptée dans les années à venir. ■

Comptes rendus de lectures

Cerisier, Alban, Une histoire de La NRF, Paris, Gallimard, 2009. ISBN 978-2-07-012255-4

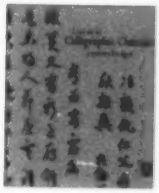
Revue de littérature et de critique étroitement associée à la maison d'édition Gallimard, la Nouvelle Revue française *(NRF) a eu 100 ans cette année. Fondée en 1909 par André Gide et un petit groupe d'amis, la NRF fut un témoin privilégié de l'histoire littéraire du XX^e^ siècle avec des collaborateurs tels que Proust, Sartre, Claudel, Apollinaire, Valéry, Malraux et bien d'autres grands noms de la littérature française.*

Dans cette chronique, l'auteur relate avec force détails les relations d'amitié et d'affaires qui unissent et divisent les collaborateurs de la NRF, des heures de gloire de l'entre-deux-guerres à celles de l'occupation allemande, puis de la Libération – où la NRF, accusée de collaboration, se verra interdite – à la renaissance de la revue, en 1953. C'est donc à un siècle de débats non seulement littéraires mais également moraux et politiques que nous convie cette histoire érudite de la célèbre revue à couverture blanche. (SL)

Demers, Dominique, Au bonheur de lire – Comment donner le goût de lire à son enfant de 0 à 8 ans, Montréal, Québec Amérique, 2009. ISBN 978-2-7644-0660-1

La moitié des Québécois ne lisent jamais ou presque jamais. Cette statistique préoccupante constitue le point de départ du nouvel ouvrage de Dominique Demers, forte d'une expertise de plus de 30 ans accumulée à divers titres dans le domaine du livre. Réflexions, conseils, trucs et anecdotes se succèdent pour aider parents et enfants à découvrir le bonheur de lire. Le message est sans équivoque : transmettre le goût de lire aux enfants est fondamental.

Au cœur de la démarche se trouve l'absolue nécessité de multiplier les occasions de rencontre entre l'enfant et le livre. Le plaidoyer est passionné et convaincant. On notera au passage la démonstration éloquente de la qualité et de la diversité de l'offre actuelle en littérature jeunesse, et on retiendra la jolie formule selon laquelle « la lecture, c'est comme l'amour » : il faut y consacrer du temps et multiplier les rencontres pour trouver l'âme sœur… (LC)



Gao, Changshan, L'art de la calligraphie chinoise à travers les âges, Champs-sur-Marne, Music & Entertainment Books, 2009. ISBN 978-2-35726-009-2

Au même titre que la peinture, la musique ou la danse, la calligraphie est un art qui possède ses périodes, ses maîtres et ses chefs-d'œuvre. En dessinant un panorama des grandes œuvres de la calligraphie chinoise depuis la dynastie Jin jusqu'à la dynastie Qing, cet ouvrage retrace l'évolution des techniques et des règles artistiques de cet art millénaire.

Les styles des grands calligraphes, en quête de perfection, ont invariablement cherché à traduire les sentiments par l'harmonie des traits, la structure des caractères et la composition de l'ensemble. Les nombreuses illustrations reproduites dans ce livre permettent d'apprécier cette éternelle recherche de la beauté ainsi que l'expression de la sensibilité des artistes qui ont pratiqué cet art au cours des siècles. (LG)

par Sophie Loiselle, Linda Clermont et Lyne Goulet, *bibliothécaires, Direction des services aux milieux documentaires*

Concours 2009-2010

du Programme de soutien à la recherche Dix nouveaux boursiers

par Isabelle Crevier, agente de recherche, Direction de la recherche et de l'édition

Au terme du septième concours de son Programme de soutien à la recherche, la Direction de la recherche et de l'édition de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) a tout d'abord attribué six bourses d'excellence à des étudiants inscrits à un programme de maîtrise ou de doctorat dans une université québécoise. L'institution a également décerné quatre bourses de séjour à des chercheurs de l'étranger afin qu'ils viennent au Québec pour mener des travaux de recherche dans les fonds et les collections de BAnQ.

Les bourses décernées cette année ont totalisé près de 70 000 $. Trois bourses doctorales de mise en valeur (12 500 $ chacune) ont été remises à :

Élise Detellier, de l'Université de Montréal, pour son projet « Les sports féminins à Montréal, 1920-1961 ».
Cécile Facal, de l'Université McGill, pour sa recherche intitulée « Cohérence et paradoxes d'une pensée, d'une esthétique et d'une lecture engagées : la tension entre modernité et antimodernité chez Robert Élie et à *La Relève* (1934-1950) ».
Louis Pelletier, de l'Université Concordia, pour son projet dont le titre est « Films étrangers et publics locaux : les exploitants montréalais de salles de cinéma comme médiateurs (1912-1952) ».

Deux bourses de mise en valeur de niveau maîtrise (9500 $ chacune) ont été attribuées à :

Amélie Dupuis, de l'Université de Montréal, dont le projet s'intitule « Robert Choquette à la lettre. Épistolaire et poésie au Québec. »
Charles Turgeon, de l'Université de Montréal, pour sa recherche « Le clergé canadien face à la Révolution américaine : le cas des prêtres soupçonnés de déloyauté au pouvoir britannique ».

Dans l'ordre habituel : Sophie Montreuil (directrice de la recherche et de l'édition de BAnQ), Amélie Dupuis, Charles Turgeon, Cécile Facal, Élise Detellier, Louis Pelletier (boursiers) et Guy Berthiaume, président-directeur général de BAnQ.

C'est le mardi 6 octobre dernier qu'a eu lieu la cérémonie annuelle en l'honneur des boursiers, en présence du président-directeur général de BAnQ, M. Guy Berthiaume, des directeurs de recherche des lauréats, de leurs invités et de membres du personnel de BAnQ.

La campagne de promotion du concours 2010-2011 bat actuellement son plein. Les règlements de tous les concours et le formulaire de demande de bourse sont accessibles sur le portail de BAnQ.

www.banq.qc.ca/psr

La bourse Relations France-Québec de 3500 $ a été remise à :

LINDA GUIDROUX, de l'Université Laval (cotutelle avec l'Université de Bretagne occidentale), pour son projet « Partir et rester en Bretagne : la migration des Bretons au Québec depuis 1950. Regard sur leur identité culturelle bretonne. »

Enfin, quatre chercheurs provenant de l'étranger se sont partagé l'enveloppe annuelle de 10 000 $:

THOMAS M. CARR, professeur au College of Arts and Sciences (University of Nebraska-Lincoln), pour sa recherche « Livres jansénistes et antijansénistes en Nouvelle-France et Marie-André Duplessis de Sainte-Hélène ».

PHILIPPE CHAVASSE, professeur au College of Liberal Arts (Rochester Institute of Technology), pour son projet « Le pur et l'impur : le naturalisme en Belgique, en Haïti et au Québec ».

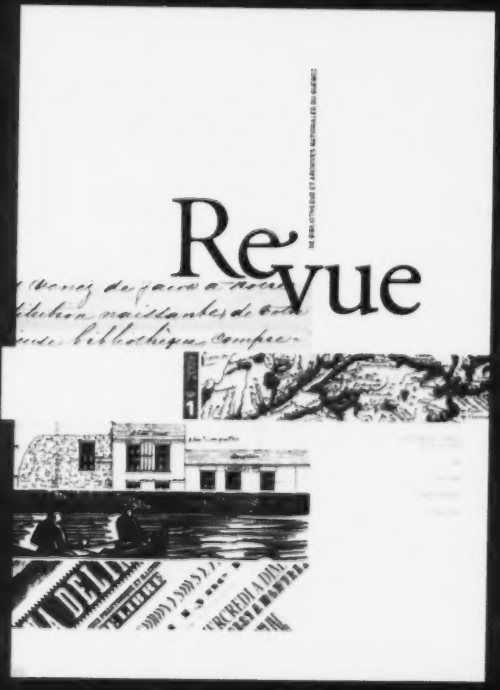
SYLVIE LANNEGRAND, enseignante au College of Arts, Social Sciences and Celtic Studies (National University of Ireland, Galway), pour son projet « Le journal et ses rapports à l'œuvre de fiction : le cas d'Yves Navarre ».

MARTINE POULAIN, directrice du Département de la bibliothèque et de la documentation (Institut national d'histoire de l'art, Paris), pour « Édition, bibliothèques, lecture au Québec durant la Seconde Guerre mondiale. Pour une tentative de comparaison avec la situation française. »

Une nouvelle revue pour faire connaître les travaux des boursiers

L'institution offre désormais à ses boursiers un nouveau lieu de diffusion pour leurs travaux de recherche : la *Revue de Bibliothèque et Archives nationales du Québec*, une publication annuelle vouée à l'avancement des connaissances sur le Québec, sur sa culture et sur son histoire. Deux anciennes boursières du Programme de soutien à la recherche ont déjà publié dans le premier numéro, paru en mai dernier. Stéphanie Danaux, spécialiste du livre illustré, est l'auteure d'un article sur Henri Beaulac et la gravure sur linoléum alors que Barbara Julien, doctorante en études urbaines, a rédigé un texte sur la cité-jardin coopérative de Chicoutimi. Les propositions d'articles de six autres boursiers et anciens boursiers ont été retenues pour les prochains numéros. Tous les détails concernant la soumission des articles sont disponibles en ligne sur le portail de BAnQ.

www.banq.qc.ca/revuedebanq



Dans l'ordre habituel : Sophie Montreuil (directrice de la recherche et de l'édition de BAnQ), Amélie Dupuis, Charles Turgeon, Cécile Facal, Élise Detellier, Louis Pelletier (boursiers) et Guy Berthiaume, président-directeur général de BAnQ.

C'est le mardi 6 octobre dernier qu'a eu lieu la cérémonie annuelle en l'honneur des boursiers, en présence du président-directeur général de BAnQ, M. Guy Berthiaume, des directeurs de recherche des lauréats, de leurs invités et de membres du personnel de BAnQ.

La campagne de promotion du concours 2010-2011 bat actuellement son plein. Les règlements de tous les concours et le formulaire de demande de bourse sont accessibles sur le portail de BAnQ.

www.banq.qc.ca/psr

La bourse Relations France-Québec de 3500 $ a été remise à :

LINDA GUIDROUX, de l'Université Laval (cotutelle avec l'Université de Bretagne occidentale), pour son projet « Partir et rester en Bretagne : la migration des Bretons au Québec depuis 1950. Regard sur leur identité culturelle bretonne. »

Enfin, quatre chercheurs provenant de l'étranger se sont partagé l'enveloppe annuelle de 10 000 $:

THOMAS M. CARR, professeur au College of Arts and Sciences (University of Nebraska-Lincoln), pour sa recherche « Livres jansénistes et antijansenistes en Nouvelle-France et Marie-Andre Duplessis de Sainte-Hélene ».

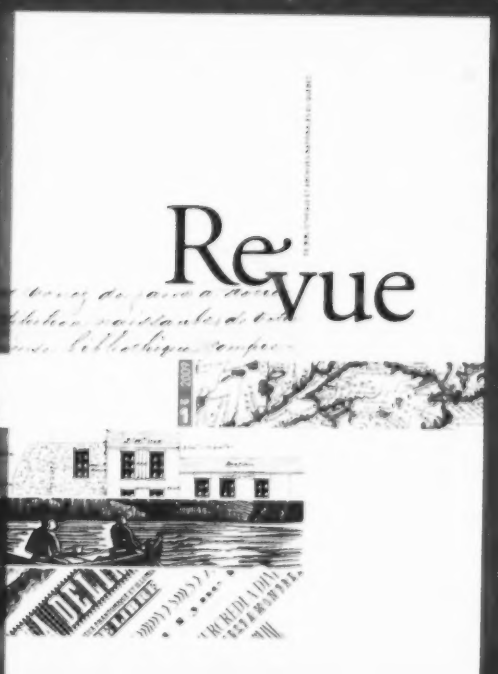
PHILIPPE CHAVASSE, professeur au College of Liberal Arts (Rochester Institute of Technology), pour son projet « Le pur et l'impur : le naturalisme en Belgique, en Haïti et au Québec ».

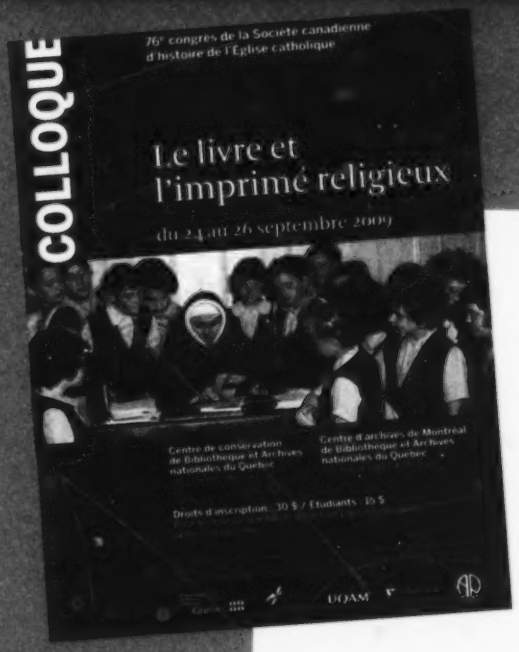
SYLVIE LANNEGRAND, enseignante au College of Arts, Social Sciences and Celtic Studies (National University of Ireland, Galway), pour son projet « Le journal et ses rapports à l'œuvre de fiction : le cas d'Yves Navarre ».

MARTINE POULAIN, directrice du Département de la bibliothèque et de la documentation (Institut national d'histoire de l'art, Paris), pour « Édition, bibliothèques, lecture au Québec durant la Seconde Guerre mondiale. Pour une tentative de comparaison avec la situation française. »

Une nouvelle revue pour faire connaître les travaux des boursiers

L'institution offre désormais à ses boursiers un nouveau lieu de diffusion pour leurs travaux de recherche : la *Revue de Bibliothèque et Archives nationales du Québec*, une publication annuelle vouée à l'avancement des connaissances sur le Québec, sur sa culture et sur son histoire. Deux anciennes boursières du Programme de soutien à la recherche ont déjà publié dans le premier numéro, paru en mai dernier. Stéphanie Danaux, spécialiste du livre illustré, est l'auteure d'un article sur Henri Beaulac et la gravure sur linoléum alors que Barbara Julien, doctorante en études urbaines, a rédigé un texte sur la cité-jardin coopérative de Chicoutimi. Les propositions d'articles de six autres boursiers et anciens boursiers ont été retenues pour les prochains numéros. Tous les détails concernant la soumission des articles sont disponibles en ligne sur le portail de BAnQ.
www.banq.qc.ca/revuedebanq





Colloque *Le livre et l'imprimé religieux* : lire, faire lire, promouvoir et témoigner à travers le temps

par Isabelle Crevier, agente de recherche, Direction de la recherche et de l'édition

Toujours fière de s'associer à des journées d'échanges scientifiques sur les thèmes du livre et de la lecture, Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) a accueilli les 24, 25 et 26 septembre dernier quelque 60 participants au colloque *Le livre et l'imprimé religieux*. Le colloque a eu lieu à Montréal au Centre de conservation, rue Holt, et au Centre d'archives de Montréal, avenue Viger.

Organisé par la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, de concert avec BAnQ, la Chaire de recherche sur l'étude du Québec de l'Université Concordia, l'Université du Québec à Montréal, l'Association internationale des études québécoises ainsi que l'Association canadienne des périodiques catholiques, ce 76e congrès annuel avait pour but de lier histoire religieuse et histoire culturelle en explorant les multiples facettes des relations entre l'imprimé – le livre ou le périodique – et la religion. Il a réuni plusieurs spécialistes de l'imprimé religieux, mais aussi, dans une perspective plus large, des historiens du livre et de l'imprimé au Québec.

Un atelier-conférence, 12 communications, une conférence ainsi qu'une table ronde se sont succédé lors de ces trois journées de colloque. L'atelier-conférence, présenté par la spécialiste du livre ancien de BAnQ, Isabelle Robitaille, a permis aux invités de se familiariser avec les livres religieux qui se trouvent dans la collection de livres anciens logée au Centre de conservation de BAnQ.

[Bibliothèque de l'abbaye de Saint-Benoît-du-lac], carte postale, Québec (province) ?, s. é., 194- ?.

Allocution de Guy Berthiaume, président-directeur général de BAnQ, à l'ouverture du colloque. À droite de M. Berthiaume, dans l'ordre habituel, les conférenciers Marie-Pier Luneau, Amélie Blais, Luc Gauvreau et Marcel Lajeunesse.

Nathalie Miglioli, lauréate du concours 2007-2008 du Programme de soutien à la recherche de BAnQ.

Guillaume Laforce, boursier du concours 2007-2008 du Programme de soutien à la recherche de BAnQ.

Les communications ont été des plus variées. Dans certaines sessions, ce sont des sujets contemporains qui ont retenu l'attention des auditeurs, par exemple la genèse et le développement du périodique catholique au XX^e siècle ou encore l'analyse des données sur le livre religieux publié au Québec de 1968 à 2007. D'autres présentations ont porté sur les réseaux de l'imprimé religieux du XIX^e et même du XVIII^e siècle. Un fait à souligner : deux anciens boursiers du Programme de soutien à la recherche de BAnQ, Nathalie Miglioli et Guillaume Laforce, ont donné les résultats de travaux subséquents à leurs recherches dans les collections de l'institution. Ils avaient tous deux obtenu une bourse de maîtrise dans le cadre du concours 2007-2008. Pendant le colloque, M^me Miglioli a fait état de ses recherches sur les monographies paroissiales de 1854 à 1926 comme lieu de représentation d'un legs culturel et M. Laforce a présenté une analyse des impacts des pratiques scolaires, commerciales et associatives sur la production de l'atelier d'imprimerie des Frères des écoles chrétiennes au tournant du XX^e siècle.

Philippe Martin, conférencier invité et professeur d'histoire religieuse à l'Université Nancy 2, a pour sa part mis en lumière les différents rôles joués par le livre de piété dans la pastorale en France et au Québec. Au cours des dernières années, le chercheur a comparé le contenu des livres de bibliothèques d'ecclésiastiques en Lorraine, en Savoie et au Québec, du milieu du XVII^e au milieu du XIX^e siècle. Les données qui concernent la partie française de ses recherches ayant déjà été dévoilées dans *Une religion des livres : 1640-1850*, ouvrage publié aux éditions du Cerf en 2003, il a livré les résultats finaux de sa riche étude comparatiste entre la France et le Québec lors de sa conférence. Le colloque s'est terminé par une table ronde qui réunissait des intervenants de différents milieux pour discuter des défis relevés par la presse périodique religieuse du début des années 1960 à nos jours.

On peut espérer que de ces trois journées de fructueux échanges naîtront des écrits pour témoigner du progrès des connaissances relatives à plusieurs aspects de l'imprimé religieux au Québec. ▮

Les Midis littéraires de la Grande Bibliothèque se transportent dans le monde télévisuel

par CHRISTINE BOUCHARD,
directrice de la programmation culturelle

C'est en mars 2007 que la série d'entretiens *Midis littéraires de la Grande Bibliothèque* a vu le jour. Jusqu'en mai 2009, elle a permis à Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) d'accueillir à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque une vingtaine d'écrivains connus ou émergents. En direct devant public, les Marie-Claire Blais, Michel Tremblay, Louise Dupré, Michel Marc Bouchard et Nicole Brossard ont raconté sans artifice leur parcours de création et les dessous de leur œuvre. Habitée d'un professionnalisme remarquable, l'auteure et journaliste Aline Apostolska a assuré l'animation de ces entretiens au cours desquels le public a assisté à des révélations parfois surprenantes mais toujours radicalement personnelles.

Chacune de ces rencontres uniques a été le sujet d'une captation audiovisuelle, mais, jusqu'à tout récemment, seule la captation du son était disponible en baladodiffusion sur le site Web de BAnQ. Voilà que les *Midis littéraires de la Grande Bibliothèque* connaissent un tout nouveau départ cet automne grâce à une entente de partenariat entre BAnQ et Télé-Québec. La mise en commun des ressources de chacune des institutions a mené à la production d'une série de 13 émissions réalisée et diffusée sur le Canal Savoir ainsi que sur les sites Web de BAnQ et de Télé-Québec[1].

À l'origine, BAnQ a entrepris la captation de cette série dans un but archivistique et documentaire. Il a donc été nécessaire de choisir parmi les entretiens ceux qui se prêtaient le mieux à l'adaptation au monde télévisuel. Ce passage a aussi nécessité de nouvelles négociations pour les droits d'auteur.

Quand on connaît le peu de temps d'antenne accordé à la littérature, il faut se réjouir que cette première entente entre BAnQ et un télédiffuseur permette au public de voir ou de revoir cette série d'entretiens d'une touchante sincérité. ▮

1. Pour connaître la programmation de cette série, consulter le site Web du Canal Savoir.

Nathalie Miglioli, lauréate du concours 2007-2008 du Programme de soutien à la recherche de BAnQ.

Guillaume Laforce, boursier du concours 2007-2008 du Programme de soutien à la recherche de BAnQ.

Les communications ont été des plus variées. Dans certaines sessions, ce sont des sujets contemporains qui ont retenu l'attention des auditeurs, par exemple la genèse et le développement du périodique catholique au XX^e siècle ou encore l'analyse des données sur le livre religieux publié au Québec de 1968 à 2007. D'autres présentations ont porté sur les réseaux de l'imprimé religieux du XIX^e et même du XVIII^e siècle. Un fait à souligner : deux anciens boursiers du Programme de soutien à la recherche de BAnQ, Nathalie Miglioli et Guillaume Laforce, ont donné les résultats de travaux subséquents à leurs recherches dans les collections de l'institution. Ils avaient tous deux obtenu une bourse de maîtrise dans le cadre du concours 2007-2008. Pendant le colloque, M^me Miglioli a fait état de ses recherches sur les monographies paroissiales de 1854 à 1926 comme lieu de représentation d'un legs culturel et M. Laforce a présenté une analyse des impacts des pratiques scolaires, commerciales et associatives sur la production de l'atelier d'imprimerie des Frères des écoles chrétiennes au tournant du XX^e siècle.

Philippe Martin, conférencier invité et professeur d'histoire religieuse à l'Université Nancy 2, a pour sa part mis en lumière les différents rôles joués par le livre de piété dans la pastorale en France et au Québec. Au cours des dernières années, le chercheur a comparé le contenu des livres de bibliothèques d'ecclésiastiques en Lorraine, en Savoie et au Québec, du milieu du XVII^e au milieu du XIX^e siècle. Les données qui concernent la partie française de ses recherches ayant déjà été dévoilées dans *Une religion des livres : 1640-1850*, ouvrage publié aux éditions du Cerf en 2003, il a livré les résultats finaux de sa riche étude comparatiste entre la France et le Québec lors de sa conférence. Le colloque s'est terminé par une table ronde qui réunissait des intervenants de différents milieux pour discuter des défis relevés par la presse périodique religieuse du début des années 1960 à nos jours.

On peut espérer que de ces trois journées de fructueux échanges naîtront des écrits pour témoigner du progrès des connaissances relatives à plusieurs aspects de l'imprimé religieux au Québec. ▮

Les Midis littéraires de la Grande Bibliothèque se transportent dans le monde télévisuel

par Christine Bouchard,
directrice de la programmation culturelle

C'est en mars 2007 que la série d'entretiens *Midis littéraires de la Grande Bibliothèque* a vu le jour. Jusqu'en mai 2009, elle a permis à Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) d'accueillir à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque une vingtaine d'écrivains connus ou émergents. En direct devant public, les Marie-Claire Blais, Michel Tremblay, Louise Dupré, Michel Marc Bouchard et Nicole Brossard ont raconté sans artifice leur parcours de création et les dessous de leur œuvre. Habitée d'un professionnalisme remarquable, l'auteure et journaliste Aline Apostolska a assuré l'animation de ces entretiens au cours desquels le public a assisté à des révélations parfois surprenantes mais toujours radicalement personnelles.

Chacune de ces rencontres uniques a été le sujet d'une captation audiovisuelle, mais, jusqu'à tout récemment, seule la captation du son était disponible en baladodiffusion sur le site Web de BAnQ. Voilà que les *Midis littéraires de la Grande Bibliothèque* connaissent un tout nouveau départ cet automne grâce à une entente de partenariat entre BAnQ et Télé-Québec. La mise en commun des ressources de chacune des institutions a mené à la production d'une série de 13 émissions réalisée et diffusée sur le Canal Savoir ainsi que sur les sites Web de BAnQ et de Télé-Québec[1].

À l'origine, BAnQ a entrepris la captation de cette série dans un but archivistique et documentaire. Il a donc été nécessaire de choisir parmi les entretiens ceux qui se prêtaient le mieux à l'adaptation au monde télévisuel. Ce passage a aussi nécessité de nouvelles négociations pour les droits d'auteur.

Quand on connaît le peu de temps d'antenne accordé à la littérature, il faut se réjouir que cette première entente entre BAnQ et un télédiffuseur permette au public de voir ou de revoir cette série d'entretiens d'une touchante sincérité. ▮

1. Pour connaître la programmation de cette série, consulter le site Web du Canal Savoir.

BAnQ aux rencontres des archivistes du Canada et du Québec

par Carol Couture,
conservateur et directeur général des archives

Les archivistes de toutes les régions du Canada s'appuient sur un réseau de regroupement bien constitué et ils ont, chaque année, plusieurs occasions de se rencontrer pour échanger et travailler ensemble sur des projets communs. Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) participe régulièrement à ces activités et prend une part active à la gestion de certains des organismes qui constituent ce réseau.

Remise du prix Jacques-Grimard à Lise Bissonnette, ancienne présidente-directrice générale de BAnQ. À sa gauche, dans l'ordre habituel : Charles Grimard, fils de Jacques Grimard, et Marc Beaudoin, président de l'Association des archivistes du Québec.

Ainsi, l'Association of Canadian Archivists (ACA) a tenu son congrès annuel du 14 au 17 mai 2009 à Calgary. BAnQ y était pour exposer la philosophie qui a présidé à la fusion de la Bibliothèque nationale et des Archives nationales. Trois modèles de fusion ont été présentés dans une session qui a réuni une quarantaine de participants. Greg Walsh, archiviste de Terre-Neuve-et-Labrador, a décrit la fusion des archives provinciales avec un musée et une galerie d'art qui a donné naissance à une nouvelle institution appelée The Rooms (www.therooms.ca). Gary Mitchell, archiviste de la Colombie-Britannique, a exposé pour sa part la fusion des archives de sa province avec le Royal British Columbia Museum (www.royalbcmuseum.bc.ca). Le cas du Québec et de BAnQ a été fort bien reçu et a donné lieu à plusieurs questions. La différence entre les trois modèles réside assurément dans la façon de faire. Tant à Terre-Neuve-et-Labrador qu'en Colombie-Britannique, la communauté archivistique a été mise devant un fait accompli : elle n'a pas été appelée à prendre part à la démarche de fusion. Au Québec, par contre, les archivistes ont été mis à contribution dès le début et tout au long du processus de fusion, ce qui a permis de s'assurer, entre autres, que la philosophie d'harmonisation entre les professions et les disciplines serait respectée.

Comme cela est devenu une tradition, la Conférence des archivistes national, provinciaux et territoriaux (CANPT) et le Conseil des archivistes provinciaux et territoriaux (CAPT) ont profité du congrès de l'ACA pour tenir leur réunion annuelle respective, le 14 mai 2009. Ces réunions permettent d'échanger sur des problèmes communs et de discuter de projets nationaux. Notons qu'en tant que conservateur et directeur général des archives de BAnQ, j'ai présidé la rencontre 2009 du CAPT et je présiderai celle de 2010.

Par ailleurs, l'Association des archivistes du Québec (AAQ) a tenu son 38e congrès annuel du 3 au 5 juin 2009 à Gatineau. Plusieurs membres du personnel de la Direction générale des archives (DGA) ont pris part aux différentes activités de ce congrès. La DGA a tenu un kiosque et animé une session intitulée *BAnQ vous informe* qui a réuni une cinquantaine de personnes. Nous avons présenté aux membres de la communauté archivistique québécoise les principaux dossiers en cours à BAnQ. Nous avons aussi procédé au lancement de la nouvelle édition du *Guide des archives d'entreprises*.

Enfin, cette année, une toute nouvelle distinction remise par l'AAQ, le prix Jacques-Grimard, a été attribuée à une personne qui a contribué de façon remarquable au développement de l'archivistique au Québec. Lise Bissonnette, qui était alors présidente-directrice générale de BAnQ, en a été le premier récipiendaire. Le prix lui a été remis le 4 juin en présence de membres de la famille de Jacques Grimard qui, rappelons-le, est décédé en novembre 2007 après une longue et brillante carrière d'archiviste entreprise au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, poursuivie aux Archives nationales du Québec, puis du Canada, et trop rapidement terminée à titre de professeur-chercheur à l'École de bibliothéconomie et des sciences de l'information de l'Université de Montréal. ▮

DE NOUVEAUX LOCAUX DE CONSERVATION POUR LE CENTRE D'ARCHIVES DE QUÉBEC

par Martin Lavoie, coordonnateur,
Section des archives gouvernementales, Centre d'archives de Québec

Vue de la salle de traitement du nouvel édifice de conservation du Centre d'archives de Québec.

Inauguration des nouveaux locaux du Centre d'archives de Québec le 8 octobre dernier. Dans l'ordre habituel : Carol Couture, conservateur et directeur général des archives de BAnQ, Christine St-Pierre, ministre de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, et Guy Berthiaume, président-directeur général de BAnQ.

Le 8 octobre dernier a eu lieu la cérémonie d'inauguration des nouveaux locaux d'entreposage du Centre d'archives de Québec en présence de la ministre de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, Christine St-Pierre, et du président-directeur général de BAnQ, Guy Berthiaume. En effet, de nouveaux locaux de conservation pour les archives ont pour ainsi dire entrepris leur vie active en février dernier. Le Centre d'archives de Québec, construit en 1979, connaissait depuis plusieurs années des problèmes d'entreposage. Malgré des efforts importants de rationalisation, les magasins situés au pavillon Casault étaient quasi complets et ne permettaient plus d'accueillir des quantités significatives d'archives.

Des solutions d'entreposage temporaires ont été déployées au fil des ans, mais le besoin de locaux permanents s'est fait de plus en plus criant au début des années 2000. Un projet a alors été mis en route en collaboration avec la Société immobilière du Québec. Après l'évaluation de plusieurs avenues, dont la construction d'un édifice neuf, le choix s'est arrêté sur des locaux disponibles au Complexe scientifique, situé dans le parc technologique du secteur de Sainte-Foy, à Québec. La proximité avec le pavillon Casault, les locaux proposés et des coûts d'aménagement modérés ont constitué des facteurs déterminants. Un projet d'aménagement en deux phases a donc été lancé.

La phase 1, qui vient d'être livrée, comporte neuf magasins d'archives d'environ 200 mètres carrés chacun, pour une capacité totale de 11 kilomètres linéaires de documents. On y trouve également des locaux à vocation spécialisée, soit une chambre froide, une salle destinée aux documents précieux, un magasin de pellicules noir et blanc et une salle de quarantaine. La température et l'humidité sont contrôlées dans chaque local selon les normes en vigueur pour les archives. Des locaux administratifs complètent cette phase, soit deux salles de traitement d'archives, une salle polyvalente, une salle de réunion, une salle de consultation et une salle de repos. Plusieurs contenants d'archives remplissent déjà les magasins, car près de 6 kilomètres linéaires de documents étaient entreposés de façon temporaire dans les locaux du Centre de documents semi-actifs.

Enfin, la phase 2 du projet, qui doit ajouter un peu plus de 7 kilomètres d'espace, doit s'amorcer dès l'an prochain. ▮

LA COLLECTION AUDIONUMÉRIQUE

DU SQLA EST DÉSORMAIS ACCESSIBLE À TOUS LES USAGERS AYANT UNE DÉFICIENCE PERCEPTUELLE

par André Vincent, chef des services aux personnes handicapées, Direction de la Collection nationale et des services spécialisés

Qu'ont en commun l'écrivain Léon Tolstoï, l'homme politique Thomas Jefferson, le compositeur Ludwig van Beethoven et le savant mathématicien Albert Einstein ? Tous ont eu à composer, à des degrés divers, avec un trouble d'apprentissage. Il s'agit d'une des incapacités incluses dans l'appellation générale de déficience perceptuelle.

C'est pour répondre aux besoins des personnes qui vivent avec cette déficience que le conseil d'administration de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) a approuvé, le 31 mars dernier, l'élargissement des critères d'admissibilité à la collection audionumérique du Service québécois du livre adapté (SQLA) pour inclure l'ensemble des Québécois ayant une déficience perceptuelle.

On définit la déficience perceptuelle comme ceci : *toute incapacité qui empêche une personne d'utiliser des imprimés, y compris, mais de façon non limitative, la déficience visuelle, l'incapacité de tenir ou de manipuler des imprimés, les troubles d'apprentissage et les inaptitudes consécutives à des traumatismes crâniens.*

Il est clair pour tous que le fait d'avoir une déficience visuelle sévère empêche ou limite l'accès à la lecture et que les collections d'ouvrages en braille et audionumériques constituent un substitut indispensable aux documents imprimés. On est généralement moins conscient qu'un pourcentage important de la population éprouve des difficultés significatives à s'approprier l'information imprimée à cause de troubles d'apprentissage, notamment la dyslexie sévère, ou de problèmes de manipulation consécutifs à un accident (un traumatisme crânien, par exemple) ou à une maladie (la sclérose en plaques, par exemple).

Grâce à l'élargissement des critères, des milliers de personnes handicapées ont désormais la possibilité d'emprunter les titres de la collection audionumérique du SQLA, collection qui comptait 3750 titres en juillet 2009, auxquels s'ajouteront 700 nouveautés par année ainsi que 500 titres provenant de la conversion du mode analogique au mode numérique.

Pour s'abonner au SQLA, une personne doit résider au Québec et fournir une attestation écrite de sa déficience perceptuelle, remplie par une autorité professionnelle reconnue, c'est-à-dire une personne du milieu de la santé, des services sociaux, de la réadaptation ou de l'éducation.

Les documents audionumériques du SQLA sont produits selon la norme DAISY, qui permet une navigation conviviale : déplacement par page, par section, par chapitre, insertion de signets. En fait, l'usager ayant une déficience perceptuelle peut pleinement profiter de la lecture d'un ouvrage, au même titre que tout lecteur.

Les ouvrages du SQLA peuvent être empruntés sur place, à la Grande Bibliothèque, ou acheminés par la poste. Prochainement, les abonnés du SQLA pourront télécharger les titres à partir du portail du SQLA et en faire l'écoute à l'aide d'un ordinateur ou d'un lecteur numérique conçu à cette fin.

Forts de l'expérience menée ailleurs en Amérique du Nord, notamment au National Library Service for the Blind and Physically Handicapped (NLS) de la Bibliothèque du Congrès, nous prévoyons un accroissement de l'ordre de 15 % du nombre d'abonnés au SQLA.

Cette bonification de l'offre de service de BAnQ s'inscrit dans le cadre de son Plan d'action relatif aux services aux personnes handicapées. D'autres mesures sont explorées pour l'avenir, notamment l'ajout au portail du SQLA de titres en texte intégral en format DAISY. ▮

75e congrès de l'IFLA
Après Québec, Milan

par Hélène Roussel, directrice générale de la diffusion

Du 23 au 27 août dernier s'est tenu à Milan, en Italie, le 75e congrès international de la Fédération internationale des associations de bibliothécaires et d'institutions (IFLA). Sur le thème « Les bibliothèques créent le futur : construire sur l'héritage culturel », le programme proposait des conférences et des ateliers touchant diverses préoccupations des bibliothécaires du monde entier : clientèles défavorisées ; conservation toujours essentielle du patrimoine documentaire, tant imprimé que numérique ; nouveaux besoins en matière de catalogage et d'indexation dans le contexte des catalogues élargis ; offre et diffusion des livres électroniques et autres ressources numériques ; incorporation des données statistiques relatives aux collections et services électroniques ; intégration des ressources des bibliothèques, des centres d'archives et des musées ; etc.

En sus du programme principal, les participants à ce congrès mondial annuel profitent des conférences satellites, des visites de bibliothèques et des réunions des comités permanents pour échanger entre eux et pour conduire des travaux de recherche et de développement.

Lors du congrès, les bibliothèques italiennes nous ont révélé leurs précieuses richesses patrimoniales. À Milan seulement, le programme de visites proposait des bibliothèques aussi prestigieuses que la Biblioteca nazionale Braidense, un symbole des bibliothèques de Milan, riche en documents sur l'histoire de la ville, la Biblioteca Trivulziana, logée au château Sforza, renommée pour sa collection de manuscrits enluminés, la Biblioteca Ambrosiana, une des premières ouvertes au public, fondée par le cardinal Federico Borromeo, ainsi que plusieurs bibliothèques publiques et universitaires. Par exemple, répondant à des préoccupations d'aujourd'hui, une visite à l'Université de Brescia a permis de voir fonctionner un système de rangement compact et de distribution robotisée de documents logés en magasin.

Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) a participé au congrès de Milan ainsi qu'à deux conférences satellites en y déléguant cinq représentants. Lors de la rencontre annuelle du comité des bibliothèques nationales, le président-directeur général de BAnQ, Guy Berthiaume, a présenté le portail du Répertoire francophone des bibliothèques nationales numériques. J'ai pour ma part assisté, avec Jean-François Gauvin, chef de la Division des technologies Web, à la conférence satellite *Emerging trends in technology: libraries between Web 2.0, semantic web and search technology.* Pat Riva, coordonnatrice du traitement des monographies de la collection patrimoniale, a participé aux travaux du comité de catalogage. De son côté, Denyse Léger, directrice de la Collection nationale et des services spécialisés, a assisté à la conférence satellite *Better library services for print-disabled people through partnerships with publishers and public libraries,* qui s'est tenue en Belgique. Cette rencontre a d'ailleurs donné lieu à l'une des principales résolutions votées en assemblée générale du 75e congrès de l'IFLA en vue de favoriser la circulation des documents adaptés et leur accessibilité à l'échelle internationale.

De nouveau cette année, la fondation Bill et Melinda Gates a octroyé à l'IFLA une subvention de 1,5 million de dollars américains afin qu'elle puisse poursuivre son œuvre pour faire connaître le rôle important des bibliothèques dans l'accessibilité à l'information pour tous, partout dans le monde.

Le congrès annuel de l'IFLA demeure une occasion unique d'échanger avec les collègues des quelque 150 pays qui s'y donnent rendez-vous. Plusieurs d'entre eux nous ont réitéré leurs remerciements pour la tenue du congrès 2008 à Québec.

Prochain rendez-vous : Göteborg, en Suède, du 10 au 15 août 2010, sur le thème « Accès libre au savoir – Promouvoir un progrès durable ». ▮

UNE TOUTE NOUVELLE AIRE D'EXPOSITION À SEPT-ÎLES

par GENEVIÈVE MURRAY, chargée de projet aux expositions, Direction de la programmation culturelle

Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) a inauguré, le 28 septembre dernier, en présence de son président-directeur général, Guy Berthiaume, une toute nouvelle aire d'exposition au Centre d'archives de la Côte-Nord, à Sept-Îles. Au moyen de sa programmation culturelle, et grâce à ses nombreux édifices de diffusion, BAnQ offre des expositions et des activités qui se déploient sur une grande partie du territoire québécois.

La Côte-Nord : histoire d'une conquête est la première exposition réalisée par BAnQ dans cette région à la suite de la fusion des Archives nationales et de la Bibliothèque nationale du Québec, en janvier 2006. Elle exploite la richesse des documents d'archives du Centre d'archives de la Côte-Nord – textes, cartes et photographies – afin de redonner vie à l'histoire de cette région. Elle raconte surtout l'appropriation de l'immense territoire qui s'étend de Tadoussac à Blanc-Sablon, depuis les origines de l'occupation autochtone jusqu'à l'implantation des centrales hydroélectriques.

Cédric Champagne, archiviste responsable du Centre d'archives de la Côte-Nord, a assuré le commissariat de cette exposition. Raconter en quelques textes accompagnés d'éléments visuels et d'artéfacts l'histoire longue de plus de deux siècles d'une si vaste région était un défi de taille. Or, comme l'aire d'exposition est intégrée à la salle de consultation, les visiteurs du Centre, tout comme les chercheurs, constatent maintenant que le défi a été brillamment relevé.

Pour donner vie au projet, BAnQ a bénéficié de l'expertise locale, comme elle l'a fait jusqu'ici dans tous les centres régionaux où elle a tenu des expositions. Ainsi, le Musée régional de la Côte-Nord a travaillé non seulement au design graphique mais également à la conception scénographique de l'exposition, y compris du mobilier. Sobre et contemporain, alliant le bois naturel et l'aluminium brossé, ce mobilier permanent formé de quatre modules est une solution de rechange fort intéressante aux traditionnels panneaux en deux dimensions. La polyvalence de ce mobilier servira à dynamiser les futures expositions du centre.

Soulignons, enfin, que *La Côte-Nord : histoire d'une conquête* aura fort probablement une longue vie, car plusieurs municipalités, notamment Baie-Comeau, Fermont, Havre-Saint-Pierre, Natashquan, Blanc-Sablon et Les Bergeronnes, ont manifesté leur désir de l'accueillir. Parions que cette aventure itinérante sera la première d'une longue série ! ▮

Protection d'une estampe de Danielle April (Sans titre, Québec, Atelier de réalisations graphiques de Québec, vers 1982) dans les réserves du Centre de conservation de BAnQ. Le travail est ici effectué par Mélissa Jacques, étudiante en technique de muséologie, à l'été 2009.

Le rangement des estampes

par Séverine Chevalier, restauratrice,
Direction de la sauvegarde des collections

Comptant aujourd'hui près de 39 000 pièces, la collection d'estampes de Bibliothèque et Archives nationales du Québec a récemment subi un profond réaménagement destiné à mieux satisfaire aux exigences de conservation et de diffusion. Échelonné sur trois ans, un projet de reconditionnement systématique a été mené sur tous les exemplaires de conservation. Essentiellement réalisé par des étudiantes en techniques de muséologie, ce travail a nécessité la collaboration de l'équipe des réserves et de la Direction du traitement documentaire de la collection patrimoniale. Ainsi, dès leur catalogage et selon leurs dimensions respectives, les estampes sont classées en quatre formats qui ont été déterminés en fonction des dimensions des mobiliers d'entreposage et des fournitures disponibles dans le commerce[1].

Maintenant rangées en tiroir dans des chemises en papier, les œuvres de format standard sont séparées les unes des autres par des feuilles de papier de soie non acide destinées à limiter les frottements et les dépôts de médias. Face vers le haut (pour éviter la perte des médias et pour mieux identifier les œuvres), les estampes sont classées par ordre croissant de numéro de cote et sont rassemblées par cinq dans une chemise en papier non acide sur laquelle les numéros de cote sont reportés au crayon graphite. Pour optimiser les espaces de rangement, on ne trouve qu'un type de format par tiroir.

Selon leurs dimensions et leurs caractéristiques techniques, les estampes de format non standard sont mises dans des chemises en plastique cannelé (Coroplast) ou roulées sur des tubes de carton de fort diamètre isolés par un film de polyester. Comme l'électricité statique générée par les matériaux plastiques peut endommager certains médias, les œuvres sont préalablement protégées par des feuilles de papier de soie non acide. Ces estampes sont déposées sur les mobiliers d'entreposage ; l'acquisition récente de meubles à tiroirs de très grand format permet désormais d'y ranger une partie de celles placées dans des chemises.

Les œuvres présentant des reliefs ou des médias pulvérulents sont mises dans des chemises surhaussées (à cuvette) qui sont réalisées dans des matériaux non acides choisis en fonction des formats précédemment déterminés (carton quatre plis, carton ondulé ou Coroplast). En raison de leur poids, les chemises surhaussées sont toujours placées en dessous des piles de chemises en papier.

Lors de leur reconditionnement systématique, les estampes ont également été examinées pour se voir attribuer un code d'état physique qui simplifiera la planification des restaurations nécessaires. Les œuvres présentant des développements de moisissures non actives ont été identifiées et isolées pour être traitées.

Le fait de protéger adéquatement les estampes de conservation a nécessité l'augmentation de l'espace nécessaire à leur entreposage. Les avantages liés à cette réorganisation sont toutefois nombreux, car elle a facilité l'identification et la manipulation des documents. Les procédures établies avec les divers intervenants sont maintenant éprouvées : elles sont non seulement appliquées à toute nouvelle acquisition de la collection de conservation mais également étendues aux exemplaires de diffusion, qui représentent à peu près un tiers de la collection d'estampes de l'institution. ∎

1. Trois formats standards : 18 po x 24 po, 24 po x 36 po et 36 po x 48 po ainsi qu'un format non standard supérieur à 36 po x 48 po.

Calendrier culturel (novembre et décembre 2009, janvier et février 2010)

par Éric Fontaine, rédacteur-réviseur,
Direction de la programmation culturelle

Expositions

À la Grande Bibliothèque

Le braille, c'est normal !
Du 10 novembre 2009 au 7 novembre 2010
Espace Jeunes, niveau M

Cosmogonies des Premières Nations
Jusqu'au 15 novembre 2009
Section Arts et littérature, niveau 1
Vitrines, niveaux 1 à 4

Les éditeurs québécois et l'effort de guerre, 1940-1948
Jusqu'au 28 mars 2010
Salle d'exposition principale, niveau M

Une encyclopédie vivante du peuple – Les almanachs québécois du XVIIIe au XXe siècle
Jusqu'au 28 mars 2010
Collection nationale, niveau 1

Roland Giguère – Artisan du rêve
Du 1er décembre 2009 au 9 mai 2010
Section Arts et littérature, niveau 1
Vitrines, niveaux 1 à 4

Au Centre d'archives de Montréal

Les chemins des Cantons-de-l'Est
Jusqu'au 17 janvier 2010
Atrium

L'État et le citoyen : du Régime français à la Révolution tranquille
Jusqu'au 17 janvier 2010
Salle d'exposition principale

La grande vague ou la mémoire de l'eau salée
Du 2 février au 18 avril 2010
Salle d'exposition principale

Naviguer sur le fleuve au temps passé 1860-1960
Du 19 janvier au 2 mai 2010
Atrium

La traversée des manuscrits
Jusqu'au 17 janvier 2010
Salle d'exposition principale

École des hautes études commerciales – Vocation d'origine du Centre d'archives de Montréal
En permanence

Au Centre d'archives de Québec

Les ponts couverts du Québec
Du 18 janvier au 16 avril 2010

Québec-Montréal – Petites histoires d'une capitale et d'une métropole
Jusqu'au 13 juin 2010

Au Centre d'archives de l'Abitibi-Témiscamingue et du Nord-du-Québec

Rouyn et Noranda : villes jumelles... non identiques !
En permanence

L'Abitibi-Témiscamingue dans le trafic
Jusqu'au 4 octobre 2010

Au Centre d'archives du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie–Îles-de-la-Madeleine

Naviguer sur le fleuve au temps passé 1860-1960
Jusqu'au 18 décembre 2009

Sur les traces des Amérindiens 1863-1960
Du 11 janvier au 9 juillet 2010

Au Centre d'archives de la Côte-Nord

La Côte-Nord : histoire d'une conquête
Jusqu'au 24 septembre 2010

Au Centre d'archives de l'Outaouais

Images d'enfant
Jusqu'au 25 avril 2010
Dans les Vitrines du Centre d'archives, de généalogie et d'histoire

Au Centre d'archives de la Mauricie et du Centre-du-Québec

À la découverte de nos archives
Jusqu'au 6 décembre 2009

Négoce, convoitise et pouvoir – Jean-Louis Fornel et les rivalités de la bourgeoisie marchande au XVIIIe siècle
Du 14 décembre 2009 au 7 janvier 2011

Activités

À l'Auditorium de la Grande Bibliothèque

CONFÉRENCES

Réflexions sur... la société et la culture montréalaises avant 1930
Animateur : Dany Fougères
Conférenciers : Danielle Gauvreau et Robert Gagnon
Le mardi 10 novembre 2009 de 12 h 15 à 13 h 15

Pour plus d'information et pour la liste complète des activités, notamment dans le cadre de la Nuit blanche du Festival Montréal en lumière, consultez le ***Calendrier des activités publiques de Bibliothèque et Archives nationales du Québec*** sur le portail de BAnQ. **www.banq.qc.ca**

Le braille, 200 ans de lumière
Conférencière : Michelle Brulé
Le mardi 24 novembre 2009 de 12 h 15 à 13 h 15

Visites commentées de l'exposition *Les éditeurs québécois et l'effort de guerre, 1940-1948*
Conférencier : Jacques Michon
Le jeudi 26 novembre 2009 et les jeudis 28 janvier et 25 février 2010 à 19 h
Point de départ : salle M.450, niveau M

Le square Émilie-Gamelin : un espace malmené
Conférencier : Simon Harel
Le vendredi 27 novembre 2009 de 12 h 15 à 13 h 15

Sartre à Montréal en 1946 : un succès médiatique
Conférencier : Yvan Cloutier
Le mardi 8 décembre 2009 de 12 h 15 à 13 h 15

« Paysage issu de la nuit » : Roland Giguère poète et artiste
Conférencière : Mariloue Sainte-Marie
Le 26 janvier 2010 de 12 h 15 à 13 h 15

Patrimoine et mémoire du théâtre au Québec
Conférenciers : Wolfgang Noethlichs et Danielle Léger
Le mardi 9 février 2010 de 12 h 15 à 13 h 15

Réflexions sur... l'économie montréalaise avant 1930
Le mardi 23 février 2010 de 12 h 15 à 13 h 15

LECTURES PUBLIQUES

Les écrivains québécois et la Deuxième Guerre mondiale
Choix de textes : Yvan Lamonde
Mise en scène : Luce Pelletier
Distribution : Jacques Godin et Jean Marchand
Musique : Martin Soucy
Le mercredi 4 novembre 2009 à 19 h 30
Production : BAnQ, en collaboration avec l'Académie des lettres du Québec

Pierre Perrault – Discours du fleuve et du sang
Recherche, conception et mise en scène : Christian Vézina
Distribution : Céline Bonnier et Daniel Gadouas
Production : BAnQ et le Théâtre Barbare
Le mercredi 18 et le jeudi 19 novembre 2009 à 19 h 30

Poésie et jazz – Quatre saisons, quatre couleurs, quatre lumières
Les poètes Rosalie Lessard, Bruno Roy, Élise Turcotte et Stéphane Despatie en compagnie du Trio Daniel Lessard
Production : BAnQ et le Festival international de la poésie de Trois-Rivières
Le vendredi 18 décembre 2009 à 19 h 30

Aurélien, Clara, mademoiselle et le lieutenant anglais
Texte : Anne Hébert
Adaptation et mise en lecture : Danièle Panneton
Distribution : Danièle Panneton et Vincent Davy
Composition et violoncelle : Hélène Boissinot
Le mercredi 20 janvier 2010 à 19 h 30

Rubato
Écriture, mise en scène et narration : Christian Vézina
Distribution : Marcel Sabourin et Dominique Pétin
Musique : Kiya Tabassian
Production : BAnQ et le Théâtre Barbare
Le mercredi 3 février 2010 à 19 h 30

THÉÂTRE À LIRE

En compagnie de Daniel Danis
Le mercredi 2 décembre 2009 à 19 h 30

CLUB D'ÉCOUTE

Panorama de la chanson au Québec pendant la Deuxième Guerre mondiale
Avec Claire Lafrenière
Le jeudi 5 novembre 2009 de 19 h à 20 h 30

ACTIVITÉS JEUNESSE

À l'Espace Jeunes de la Grande Bibliothèque

Contes de l'aveugle (6 ans et plus)
Texte et interprétation : Serge Brosseau
Le dimanche 22 novembre 2009 et le dimanche 31 janvier 2010 de 13 h 30 à 14 h 30
Au Théâtre Inimagimô

Alain Lamontagne, contes et musiques (8 ans et plus)
Conteur et musicien : Alain Lamontagne
Production : Danielle Clouâtre
Le dimanche 20 décembre 2009 de 13 h 30 à 14 h 30
À l'Auditorium, rez-de-chaussée

Hima (2 à 5 ans)
Conception et interprétation : Isabelle Payant
Production : Théâtre des Petites âmes
Le dimanche 27 décembre et le mardi 29 décembre 2009 de 13 h 30 à 14 h 30
Au Théâtre Inimagimô

Louis Braille, un personnage étonnant (8 ans et plus)
Conception et animation : Danielle Vaillancourt
Le dimanche 3 janvier et le dimanche 21 février 2010 de 13 h 30 à 14 h 30
Au Théâtre Inimagimô

Lune et l'autre (10 ans et plus)
Avec le compositeur électroacoustique Félix Boisvert
Le dimanche 17 janvier 2010
Au Théâtre Inimagimô

Jeux de sable et de lumière ! (6 à 9 ans)
Conception et animation : Pascale Matheron
Le dimanche 14 février 2010 de 13 h 30 à 14 h 30
Au Théâtre Inimagimô

Le Petit Poucet en Arménie (6 ans et plus)
Conception et interprétation : Patrick Conan
Production : Garin Trousseboeuf (France)
Le dimanche 28 février 2010 de 13 h 30 à 14 h 30
Au Théâtre Inimagimô

Coup d'œil *sur les acquisitions patrimoniales*

par DANIEL CHOUINARD, coordonnateur des achats, dons et échanges, Direction des acquisitions de la collection patrimoniale, et FRANÇOIS DAVID, archiviste, Centre d'archives de Montréal, avec la collaboration de CHRISTIAN DROLET, archiviste, Centre d'archives de Québec, de JOHANNE MONT-REDON, archiviste, Centre d'archives de Montréal, et d'HÉLÈNE FORTIER, archiviste, Direction des acquisitions de la collection patrimoniale

PARMI LES NOMBREUX DOCUMENTS PATRIMONIAUX QUI ENRICHISSENT RÉGULIÈREMENT LES COLLECTIONS DE BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC (BAnQ) SE TROUVENT FORCÉMENT DES PIÈCES QUI, EN RAISON DE LEUR RARETÉ, DE LEUR VALEUR OU DE LEUR ORIGINALITÉ, MÉRITENT UNE ATTENTION PARTICULIÈRE. COUP D'ŒIL SUR LES PLUS BELLES ACQUISITIONS DES DERNIERS MOIS...

Deux documents exceptionnels de la Nouvelle-France

Au cours des derniers mois, BAnQ a eu l'occasion d'acquérir auprès d'un marchand parisien et lors d'un encan public à Montréal des documents rarement mis sur le marché, soit un traité et des transcriptions de lettres qui, en plus de leur valeur de témoignage, possèdent une valeur marchande réelle. Rappelons que les documents remontant à l'époque de la Nouvelle-France suscitent la convoitise des collectionneurs privés tant en Europe qu'en Amérique du Nord. C'est donc avec une certaine fierté que nous annonçons l'acquisition de ces documents par BAnQ, qui a assumé son rôle d'institution nationale gardienne du patrimoine archivistique québécois.

Transcription d'époque d'une lettre issue d'un registre constitué par Philippe Gaultier de Comporté, 1686. Centre d'archives de Québec, fonds Philippe Gaultier de Comporté.

Un traité source de représailles

En 1702, alors que sévit en Europe la guerre de Succession d'Espagne, la Nouvelle-France doit affronter les colonies britanniques. Le conflit européen s'étant propagé aux colonies françaises et anglaises d'Amérique du Nord, les deux camps mènent notamment des raids de représailles en Acadie et en Nouvelle-Angleterre. Des soldats des deux côtés sont évidemment faits prisonniers pendant les combats et des négociations ont lieu pour obtenir leur libération.

Le projet de traité entre le Massachusetts et le gouvernement du Canada et de l'Acadie, récemment acquis par BAnQ auprès d'un libraire parisien, contient les conditions d'échange des prisonniers et témoigne des tentatives de règlement entre les belligérants. Daté de juillet 1705, ce traité est présenté par le gouverneur Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil, à Joseph Dudley, gouverneur du Massachusetts, qui refuse de le ratifier et reprend les hostilités.

Ce document présentant une importante valeur d'exposition est susceptible d'intéresser les historiens spécialistes du Régime français en général et des relations entre la Nouvelle-France et les colonies anglaises en particulier. De plus, il s'avère un témoignage utile et pertinent des conflits survenus entre les colonies européennes du Nouveau Monde. Mais surtout, il évoque les premiers rapports, que l'on peut qualifier d'internationaux, entre la France, le Canada et les États-Unis. Enfin, il illustre la vie militaire en Nouvelle-France et la charge de gouverneur du marquis de Vaudreuil.

Projet de traité entre le Massachusetts et le gouvernement du Canada et de l'Acadie par lequel est prévu l'échange des prisonniers des deux camps et les règles de détention, juillet 1705. Centre d'archives de Québec, fonds Traité fait et conclu pour l'échange de prisonniers entre Philippe de Rigaud de Vaudreuil et Joseph Dudley.

Le sens des affaires d'un marchand du XVIIe siècle : Philippe Gaultier de Comporté

Acquises lors d'un encan public en mai 2009, les transcriptions de lettres attribuées à Philippe Gaultier de Comporté sont exceptionnelles à plusieurs égards. En 1665, de Comporté arrive à Québec comme soldat volontaire dans le régiment de Carignan. Libéré de son service militaire vers 1669, il assume dès lors d'importantes charges dans l'administration de la colonie sous l'intendance de Talon et se fait octroyer la seigneurie de La Malbaie en 1672. Mais c'est bien à titre de marchand à Québec qu'il écrit en 1686 les lettres nouvellement acquises par BAnQ. Ces missives, adressées à des marchands de La Rochelle (Jean Guitton et un dénommé de Villemont), rapportent quelques frictions avec les Anglais, qui empiètent sur des territoires appartenant aux Français (Port Nelson et baie d'Hudson), font état du travail des coureurs des bois et résument les attaques menées par les Iroquois contre d'autres nations amérindiennes et contre les Anglais. En tant que marchand, de Comporté décrit aussi en détail des articles de fabrication indigène avec l'intention manifestement mercantile de susciter l'intérêt et la curiosité de ses correspondants. Il envoie à ses correspondants français du sucre d'érable, des spécimens de racines servant à préparer de la teinture et quelques « bagatelles » fabriquées par les autochtones, par exemple une « bourse faite de paille de bled d'Inde », un « plat long d'écorce ornée de brillants de porc-épic sur les bords », etc.

De plus, Philippe Gaultier de Comporté ne cache pas son enthousiasme à la suite de la découverte possible, à 100 lieues de Montréal, d'une mine d'étain « très abondante ou plutôt [d']une montagne [...] où il n'y a point de terre à remuer étant toute découverte [...]. Si cette mine est d'étain, on pourra en tirer du profit, un canot pouvant en apporter [...] à Montréal en huit journées ».

Louisette Dussault dans sa pièce *Moman* présentée au Théâtre de la Manufacture, janvier 1981. Photographie : Daniel Kieffer. Centre d'archives de Montréal, fonds Daniel Kieffer.

Daniel Kieffer, photographe : un passionné des arts de la scène

Grâce à quatre acquisitions successives, le fonds Kieffer comprend plus de 27 000 photographies artistiques portant sur 30 ans de production théâtrale montréalaise issue du théâtre populaire, expérimental ou d'avant-garde. Les photoreportages mettent en relief l'œuvre de dramaturges majeurs tels Jean-Claude Germain, Victor-Lévy Beaulieu et Michel Tremblay ainsi que le spectacle culte *La nuit de la poésie* (1970), qui ont marqué l'imaginaire québécois.

En ce qui concerne la quatrième acquisition, elle évoque le spectacle *Trois fois chantera*, événement musical mettant en vedette Claude Léveillée, Claude Gauthier et Pierre Létourneau (1984), ainsi que, parmi les pièces de théâtre les plus courues, *À toi, pour toujours, ta Marie-Lou* de Michel Tremblay, *Les hauts et les bas d'la vie d'une diva* de Jean-Claude Germain et *Moman* de Louisette Dussault. En reportage, surtout au Théâtre du Rideau Vert et au Théâtre d'Aujourd'hui, le photographe a immortalisé, avec esthétisme et maîtrise, les performances uniques d'acteurs, de comédiens et d'interprètes. Témoin privilégié de la culture québécoise, Daniel Kieffer pose un regard empreint d'admiration sur les praticiens des arts de la scène montréalais. ▶

Lucienne Boucher sur l'Île de Port-Cros, 1932. Photographe non identifié. Centre d'archives de Montréal, fonds Lucienne Boucher.

Le théâtre burlesque au Québec : la collection Gilles-Latulippe

Il y a quelques années, BAnQ a acquis un corpus documentaire de plus de 4 mètres linéaires sur le théâtre au Québec, appartenant principalement au répertoire du théâtre burlesque. Cette impressionnante collection a été constituée par Gilles Latulippe au cours de sa carrière en tant que comédien, producteur et directeur du Théâtre des Variétés. On doit à M. Latulippe un ajout récent de 1,5 mètre linéaire de documents à cette collection, qui regroupe des dossiers administratifs de la troupe Jean Grimaldi et de la salle Montcalm, un grand nombre d'œuvres dramatiques et musicales de différents auteurs ainsi que des documents d'Aurèle Dumont, de Paul Hébert et de Marcel Gamache, dont plusieurs textes de l'émission de télévision *Les démons du midi*. La collection Gilles-Latulippe est une source particulièrement importante et significative pour l'étude de l'histoire du théâtre au Québec au moyen de rares témoignages écrits à propos d'une forme de théâtre qui a connu un grand succès.

L'incontournable Paul Buissonneau

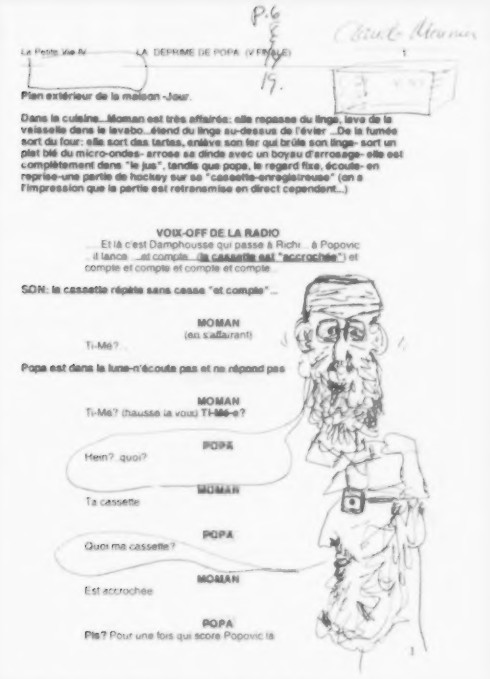
BAnQ a récemment fait l'acquisition d'un ajout au fonds d'archives de Paul Buissonneau, qui contient plus de 4 mètres linéaires de documents créés entre 1947 et 1999. Ce fonds d'archives offre un portrait de la féconde carrière de Paul Buissonneau en tant qu'auteur, metteur en scène, directeur artistique, animateur et comédien. Le chercheur pourra y consulter notamment des documents qui témoignent de ses débuts, au moment où il se joint aux Compagnons de la chanson, des cahiers de notes et des rapports sur son intense activité théâtrale auprès de nombreux artistes québécois à La Roulotte à compter de 1952. On y trouve également plusieurs versions de ses œuvres écrites pour le théâtre, la télévision et le cinéma, de nombreux textes dramatiques accompagnés de notes de mise en scène, de dessins et de plans de décors, de programmes, de coupures de journaux sur environ 60 productions théâtrales, dont plusieurs présentées au Théâtre de Quat'Sous, qu'il a fondé en 1965 avec Claude Léveillée, Yvon Deschamps et Jean-Louis Millette. En ce qui a trait à son travail de comédien, on y trouve des textes annotés de pièces de théâtre, des scénarios de films et des textes télévisuels qui rappellent, entre autres, son célèbre personnage de Picolo. Une impressionnante série de plus de 1500 photographies illustre une centaine de productions auxquelles Paul Buissonneau a été associé.

La correspondance d'Alain Grandbois

BAnQ a récemment acquis le fonds d'archives de l'auteure Lucienne Boucher. On y trouve des œuvres de M^me^ Boucher dans les domaines de la poésie, du journalisme et de l'écriture radiophonique. Ce fonds comprend également des textes inédits, des notes relatives à son recueil de poèmes *Depuis longtemps déjà*, publié en 1972 sous le pseudonyme de Marie Normand, et des notes pour ses articles publiés dans *La Presse* sous le pseudonyme de Jean Dupleix. Les chercheurs trouveront un intérêt à consulter la correspondance qu'Alain Grandbois a fait parvenir à M^me^ Boucher entre le 10 septembre 1932 et le 30 octobre 1933. En consultant ces différents télégrammes, lettres et poèmes, le lecteur pourra suivre les étapes de leur courte liaison en France, à Port-Cros et au Canada. Ces lettres, qui documentent une année dans la vie du grand poète, ont d'ailleurs fait l'objet d'une publication en 1987 sous le titre *Lettres à Lucienne*.

Claude Meunier : des Frères Brothers à *La petite vie*

Auteur, dramaturge et comédien, Claude Meunier a récemment confié à BAnQ un ajout important de 1,18 mètre linéaire de documents. Les chercheurs peuvent maintenant étudier l'œuvre imposante de l'auteur grâce à plus de 4 mètres de documents créés entre 1973 et 2005. On y trouve entre autres un grand nombre de textes manuscrits qu'il a produits au cours de sa longue et fructueuse carrière, lesquels offrent un accès privilégié à son processus de création. Claude Meunier s'est d'abord fait connaître en tant que membre de différents groupes humoristiques, dont les Frères Brothers, les 6 Bols et Paul et Paul. Au début des années 1980, il a créé, avec Serge Thériault,



La Petite Vie IV LA DÉPRIME DE POPA (VERSION)

Plan extérieur de la maison -Jour.

Dans la cuisine...Moman est très affairée: elle repasse du linge, lave de la vaisselle dans le lavabo..étend du linge au-dessus de l'évier ...De la fumée sort du four: elle sort des tartes, enlève son fer qui brûle son linge- sort un plat blé du micro-ondes- arrose sa dinde avec un boyau d'arrosage- elle est complètement dans "le jus", tandis que pope, le regard fixe, écoute- en reprise-une partie de hockey sur sa "cassette-enregistreuse" (on a l'impression que la partie est retransmise en direct cependant...)

VOIX-OFF DE LA RADIO

... Et là c'est Damphousse qui passe à Richi.. à Popovic il lance ...et compte ...la cassette est "accrochée") et compte et compte et compte et compte

SON: la cassette répète sans cesse "et compte"...

MOMAN (en s'affairant)

Ti-Mé?

Popa est dans la lune-n'écoute pas et ne répond pas

MOMAN

Ti-Mé? (hausse la voix) Ti-Mé-e?

POPA

Hein? quoi?

MOMAN

Ta cassette

POPA

Quoi ma cassette?

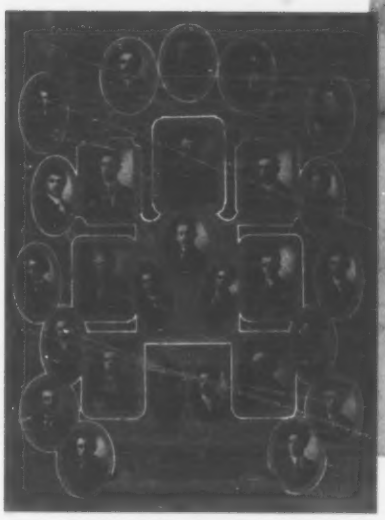
MOMAN

Est accrochée

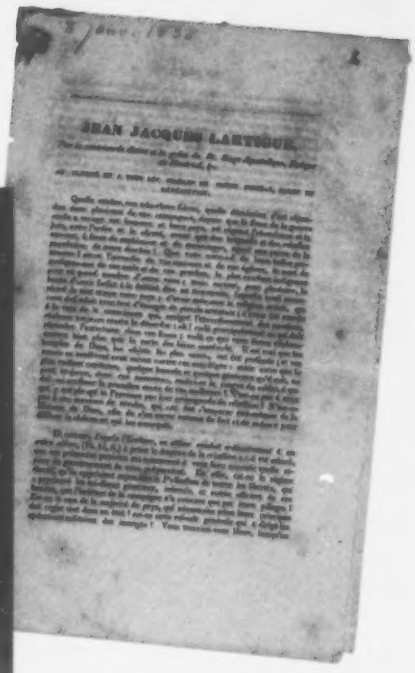
POPA

Pis? Pour une fois qui score Popovic là

Extrait du synopsis d'un épisode de *La Petite Vie* intitulé *La déprime de Pôpa*, 1998 ?. Centre d'archives de Montréal, fonds Claude Meunier.



Lactance Giroux, *Association dramatique de Montréal*, montage photographique, Montréal, s. é., vers 1904. 102 x 77 cm.



JEAN JACQUES LARTIGUE,

Jean-Jacques Lartigue, *Jean-Jacques Lartigue, par la miséricorde divine et la grâce du St. Siège apostolique, évêque de Montréal, &c. : au clergé et à tous les fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction*, Montréal, s. é., 1838, p. 1.

le célèbre duo Ding et Dong. En 1979, il a été coauteur de la pièce *Broue*, qui connaît un immense succès depuis lors. Toujours pour le théâtre, il a écrit la pièce *Les noces de tôle* et coécrit les pièces *Appelez-moi Stéphane* et *Les voisins*. Pour la télévision, il a notamment signé plusieurs *Bye Bye*, la série *Détect inc.* et les très populaires épisodes de *La petite vie*. Cette télésérie occupe une place particulière dans l'œuvre de l'auteur et dans l'histoire des émissions d'humour de la télévision québécoise. En 2001, Claude Meunier a publié le recueil *Journal d'un Ti-Mé*.

Un regard sur l'Association dramatique de Montréal

L'Association dramatique de Montréal est une troupe de théâtre fondée en 1901 par Joseph-Sergius Archambault à la faveur du renouveau du théâtre français et du grand répertoire dans la métropole. Elle fait partie d'un ensemble de cercles dramatiques fondés au début du siècle dernier qui, tout en étant en marge des grands circuits, joueront un rôle significatif en favorisant l'émergence d'un théâtre professionnel au Québec. Certains comédiens membres de ces cercles se tailleront une place enviable dans la vie théâtrale de l'époque. Ces troupes étaient habituellement appelées à jouer en tournée dans les paroisses de Montréal ou au Monument-National.

BAnQ était donc particulièrement heureuse de faire l'acquisition d'un montage de 27 photographies originales du photographe montréalais Lactance Giroux présentant le conseil exécutif et les membres de l'Association dramatique de Montréal. Il s'agit vraisemblablement d'une maquette produite vers 1904 en vue de la publication d'un document publicitaire. Cette pièce unique montre plusieurs figures clés de l'histoire du théâtre au Québec et constitue un précieux complément à la collection de programmes de spectacles.

Un célèbre mandement de Mgr Lartigue

Jean-Jacques Lartigue (1777-1840) est né à Montréal et a été ordonné prêtre en 1800. En 1806, il fut le premier Canadien reçu au séminaire de Saint-Sulpice de Montréal depuis l'arrivée, en 1793, des sulpiciens français chassés par la Révolution. Il fut évêque de Montréal de 1836 à 1840, une période mouvementée sur le plan politique et marquée par les affrontements entre les patriotes et le pouvoir britannique en 1837 et 1838.

Dans un mandement (c'est-à-dire un écrit par lequel un évêque donne des instructions dans son diocèse) publié le 8 janvier 1838 et adressé tant au clergé qu'aux simples fidèles, l'évêque de Montréal prend parti contre les patriotes, traités de « brigands » et de « rebelles », et prêche en faveur de « la fidélité due au Souverain ». Le mode de diffusion de ce texte est également précisé : « Sera le présent Mandement lu et publié à la messe paroissiale ou principale de chaque église, et au chapitre de chaque Communauté régulière de notre diocèse, le premier Dimanche après sa réception. » C'est lors d'une vente aux enchères à l'Hôtel des encans de Montréal en avril 2009 que BAnQ a pu acquérir ce texte important dont elle ne possédait aucun exemplaire original. ▮

Les trésors de Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Scène du téléroman *Cré Basilic* de Marcel Gamache, diffusé sur les ondes de Télé-Métropole, entre 1965 et 1970. Photographie : Télé-Métropole. Centre d'archives de Montréal, collection Gilles Latulippe.